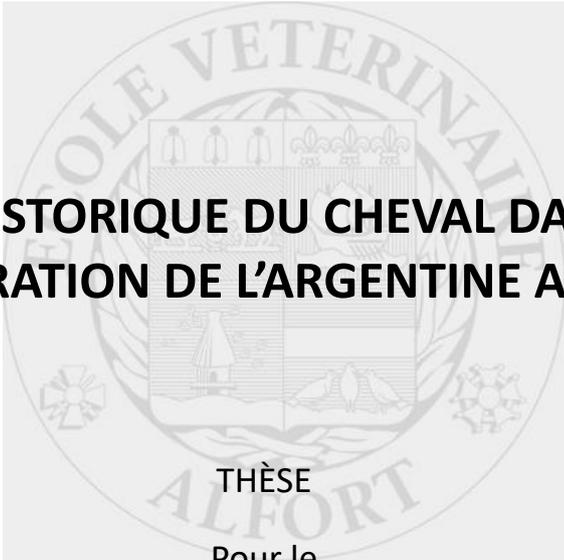


Année 2017



**RÔLE HISTORIQUE DU CHEVAL DANS LA
STRUCTURATION DE L'ARGENTINE ACTUELLE**

THÈSE

Pour le

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

Présentée et soutenue publiquement devant

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE CRÉTEIL

le...5.janvier 2017

par

Lucie Marie Jacqueline FROSSARD

Née le 05 mai 1992 à Grenoble (Isère)

JURY

Président : Pr. CANOUI-POITRINE

Professeur à la Faculté de Médecine de CRÉTEIL

Membres

Directeur : Mme DE PAULA REIS Alline

Maître de Conférences contractuel à l'ENVA

Assesseur : Mme ROBERT Céline

Professeur à l'ENVA

LISTE DES MEMBRES DU CORPS ENSEIGNANT

Directeur : M. le Professeur Gogny Marc

Directeurs honoraires : MM. les Professeurs : Cotard Jean-Pierre, Mialot Jean-Paul, Moraillon Robert, Parodi André-Laurent, Pilet Charles, Toma Bernard.

Professeurs émérites : Mme et MM. : Bénét Jean-Jacques, Chermette René, Combrisson Hélène, Courreau Jean-François, Deputte Bertrand, Niebauer Gert, Paragon Bernard, Pouchelon Jean-Louis.

Département d'élevage et de pathologie des Équidés et des Carnivores (DEPEC)

Chef du département : Pr Grandjean Dominique - Adjoint : Pr Blot Stéphane

<p>Unité pédagogique de cardiologie</p> <ul style="list-style-type: none"> - Pr Chetboul Valérie* - Dr Gkouni Vassiliki, Praticien hospitalier - Dr Séchi-Tréhiou Emilie, Praticien hospitalier <p>Unité pédagogique de clinique équine</p> <ul style="list-style-type: none"> - Pr Audigé Fabrice - Dr Bertoni Lélia, Maître de conférences - Dr Bourzac Céline, Maître de conférences contractuel - Dr Coudry Virginie, Praticien hospitalier - Pr Denoix Jean-Marie - Dr Giraudet Aude, Praticien hospitalier * - Dr Jacquet Sandrine, Praticien hospitalier - Dr Mespoulhès-Rivière Céline, Praticien hospitalier <p>Unité pédagogique de médecine interne</p> <ul style="list-style-type: none"> - Dr Benchekroun Ghita, Maître de conférences - Pr Blot Stéphane* - Dr Campos Miguel, Maître de conférences associé - Dr Freiche-Legros Valérie, Praticien hospitalier - Dr Maurey-Guéneq Christelle, Maître de conférences <p>Discipline : imagerie médicale</p> <ul style="list-style-type: none"> - Dr Stambouli Fouzia, Praticien hospitalier 	<p>Unité pédagogique de médecine de l'élevage et du sport</p> <ul style="list-style-type: none"> - Dr Cléro Delphine, Maître de conférences - Dr Fontbonne Alain, Maître de conférences - Pr Grandjean Dominique* - Dr Maenhoudt Cindy, Praticien hospitalier - Dr Nudelman Nicolas, Maître de conférences <p>Unité pédagogique de pathologie chirurgicale</p> <ul style="list-style-type: none"> - Pr Fayolle Pascal - Dr Mailhac Jean-Marie, Maître de conférences - Dr Manassero Mathieu, Maître de conférences - Pr Moissonnier Pierre - Pr Viateau-Duval Véronique* - Dr Zilberstein Luca, Maître de conférences <p>Discipline : ophtalmologie</p> <ul style="list-style-type: none"> - Dr Chahory Sabine, Maître de conférences <p>Discipline : Urgences - soins intensifs</p> <ul style="list-style-type: none"> - Dr Steblaj Barbara, Praticien Hospitalier <p>Discipline : nouveaux animaux de compagnie</p> <ul style="list-style-type: none"> - Dr Pignon Charly, Praticien hospitalier
--	---

Département des Productions Animales et de la Santé Publique (DPASP)

Chef du département : Pr Millemann Yves - Adjoint : Pr Dufour Barbara

<p>Unité pédagogique d'hygiène, qualité et sécurité des aliments</p> <ul style="list-style-type: none"> - Pr Augustin Jean-Christophe - Dr Bolnot François, Maître de conférences * - Pr Carlier Vincent <p>Unité pédagogique de maladies règlementées, zoonoses et épidémiologie - Pr Dufour Barbara*</p> <ul style="list-style-type: none"> - Pr Haddad/Hoang-Xuan Nadia - Dr Praud Anne, Maître de conférences - Dr Rivière Julie, Maître de conférences contractuel <p>Unité pédagogique de pathologie des animaux de production</p> <ul style="list-style-type: none"> - Pr Adjou Karim* - Dr Belbis Guillaume, Maître de conférences - Pr Millemann Yves - Dr Ravary-Plumioën Béangère, Maître de conférences - Dr Troitsky Karine, Praticien hospitalier 	<p>Unité pédagogique de reproduction animale</p> <ul style="list-style-type: none"> - Dr Constant Fabienne, Maître de conférences* - Dr Desbois Christophe, Maître de conférences (rattaché au DEPEC) - Dr El Bay Sarah, Praticien hospitalier - Dr Mauffré Vincent, Assistant d'enseignement et de recherche contractuel - Dr Ribeiro Dos Santos Natalia, Maître de conférences contractuel <p>Unité pédagogique de zootechnie, économie rurale</p> <ul style="list-style-type: none"> - Dr Arné Pascal, Maître de conférences - Pr Bossé Philippe* - Dr De Paula Reis Alline, Maître de conférences - Pr Grimard-Ballif Bénédicte - Dr Leroy-Barassin Isabelle, Maître de conférences - Pr Ponter Andrew - Dr Wolgust Valérie, Praticien hospitalier
---	--

Département des sciences biologiques et pharmaceutiques (DSBP)

Chef du département : Pr Chateau Henry - Adjoint : Dr Pilot-Storck Fanny

<p>Unité pédagogique d'anatomie des animaux domestiques</p> <ul style="list-style-type: none"> - Pr Chateau Henry - Pr Crevier-Denoix Nathalie - Pr Degueurce Christophe - Pr Robert Céline* <p>Unité pédagogique de bactériologie, immunologie, virologie</p> <ul style="list-style-type: none"> - Pr Boulouis Henri-Jean* - Dr Le Poder Sophie, Maître de conférences - Dr Le Roux Delphine, Maître de conférences - Pr Quintin-Colonna Françoise <p>Unité pédagogique de biochimie</p> <ul style="list-style-type: none"> - Pr Bellier Sylvain* - Dr Lagrange Isabelle, Praticien hospitalier - Dr Michaux Jean-Michel, Maître de conférences <p>Discipline : éducation physique et sportive</p> <ul style="list-style-type: none"> - M. Philips Pascal, Professeur certifié <p>Unité pédagogique d'histologie, anatomie pathologique</p> <ul style="list-style-type: none"> - Dr Cordonnier-Lefort Nathalie, Maître de conférences - Pr Fontaine Jean-Jacques* - Dr Laloy Eve, Maître de conférences - Dr Reyes-Gomez Edouard, Maître de conférences 	<p>Unité pédagogique de management, communication, outils scientifiques</p> <ul style="list-style-type: none"> - Mme Conan Muriel, Professeur certifié (Anglais) - Dr Desquilbet Loïc, Maître de conférences (Biostatistique, Epidémiologie) * - Dr Fournel Christelle, Maître de conférences contractuelle (Gestion et management) <p>Unité de parasitologie, maladies parasitaires, dermatologie</p> <ul style="list-style-type: none"> - Dr Blaga Radu, Maître de conférences (rattaché au DPASP) - Dr Cochet-Faivre Noëlle, Praticien hospitalier (rattachée au DEPEC) - Dr Darmon Céline, Maître de conférences contractuel (rattachée au DEPEC) - Pr Guillot Jacques* - Dr Polack Bruno, Maître de conférences - Dr Risco-Castillo Verónica, Maître de conférences <p>Unité pédagogique de pharmacie et toxicologie</p> <ul style="list-style-type: none"> - Pr Enriquez Brigitte, - Dr Perrot Sébastien, Maître de conférences * - Pr Tissier Renaud <p>Unité pédagogique de physiologie, éthologie, génétique</p> <ul style="list-style-type: none"> - Dr Chevallier Lucie, Maître de conférences contractuel (Génétique) - Dr Crépeaux Guillemette, Maître de conférences (Physiologie, Pharmacologie) - Dr Gilbert Caroline, Maître de conférences (Ethologie) - Pr Panthier Jean-Jacques, (Génétique) - Dr Pilot-Storck Fanny, Maître de conférences (Physiologie, Pharmacologie) - Pr Tiret Laurent, (Physiologie, Pharmacologie) *
---	---

* responsable d'unité pédagogique

REMERCIEMENTS

Au Professeur de la faculté de Médecine,
Qui m'a fait l'honneur de présider mon jury.
Hommage respectueux.

À Madame Alline De Paula Reis,
Maître de conférences à l'École Nationale Vétérinaire d'Alfort,
Pour l'honneur que vous m'avez fait d'accepter d'encadrer ce travail de thèse,
Pour votre soutien permanent, vos réponses rapides, votre intérêt et vos
conseils avisés,
Très sincères remerciements.

À Madame Céline Robert,
Professeur à l'École Nationale Vétérinaire d'Alfort,
Qui m'a fait l'honneur de participer à ce travail de thèse en tant qu'assesseur,
Sincères remerciements.

À ma famille, pour son soutien inconditionnel depuis un quart de siècle. À **Papa**, pour m'avoir fait découvrir l'autre bout du monde, à **Maman**, pour l'avoir suivie dans cette folie, avec son baluchon et ses 3 chicoufs, à **Benito**, pour toujours mon héros et à **Guillemette**, sœur, coloc, voisine, compagne de footing, de thèse, de cuisine et tellement plus encore. À **Mamie**, pour son infatigable soif de connaissances et de rencontres, qui est un exemple pour moi. À **tous les Hazards**, qui sont mes racines et mon port d'attache, où que j'aille, puisque le Hazard fait si bien les choses.

À mes co-poulots, qui ont partagé les joies de l'école et les déboires de la thèse. À **Adélie**, pour ta gentillesse et ton honnêteté, à **Marie**, dont je serai pour toujours l'ASV dévouée, à **Camille**, pour tous nos coups de fils interminables, cet été, à **Lilas**, puisses-tu vaincre ta narcolepsie. À **Agathe**, que j'espère continuer à découvrir (et à Jack ;p), aux **3 mousquetaires**, CurchoS, CailloS et Pierre-LouiS, aux **3C** et à **Cécilia**, rendez-vous en Espagne cet automne ! Et à beaucoup d'autres encore...

À **Marine**, à **Anne-So** et à **Alizée, Nolwenn, Eve** et **Katelijn** sans qui cette A5 n'aurait pas été aussi géniale. Ce fut un réel plaisir de me lever tôt et de me coucher tard pour travailler à vos côtés.

À mes **ANCIENS**, même quand ce n'était pas les miens, et à mes **poulots**, qui comptent tellement même si je ne suis pas aussi présente que je le voudrais.

Aux Lenoir et aux Milo, pour leur accueil, leur gentillesse et leur soutien, tout particulièrement **tonton Burno** qui m'a tant appris et **mon ex-potentielle-belle-mère**, ce fut un honneur d'être ta bru en titre pendant ces quelques années. J'espère qu'on se croisera un de ses 4 dans une cave en Bourgogne ou dans un château anglais.

Aux Dr Manu et Dr Proteau. Je ne savais plus trop exactement où j'en étais et grâce à vous j'ai su exactement ce que je voulais et je crois bien que je l'ai trouvé. Merci de m'avoir tant appris et si bien accueillie. Je pense à vous 2 à chaque fois que j'ouvre une vache.

À tous mes collègues, pour leur soutien quand il fallait que je thèse avant le boulot, pendant la pause le midi et après le boulot, en particulier à **Carole, Claudie, Charlène** et **Emilie**, qui ont rendu ces derniers mois tellement plus agréables.

À **Hyatus** et **Mikado**, pour la présence et le réconfort quotidien.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES	5
LISTE DES TABLEAUX	7
INTRODUCTION.....	9
LES CHEVAUX DANS L'HISTOIRE COLONIALE DE L'ARGENTINE.....	11
I) Arrivée des premiers colons, humains et équins	11
A) Le cheval à travers le monde, avant la découverte de l'Amérique	11
B) L' Argentine, situation avant l'arrivée des colons espagnols.....	12
C) Importation des chevaux en Argentine	15
1. Introduction des chevaux en Amérique du Sud.....	15
2. Retour à l'état sauvage et multiplication exponentielle	19
D) Économie de la filière équine avant l'indépendance.....	20
1. Le cheval, la ressource qui a permis la 2 ^{ème} fondation de Buenos Aires.....	20
2. Les indiens : éleveurs, dresseurs et cavaliers	21
3. Économie muletière : une ressource économique majeure	22
II) La guerre d'Indépendance, le gaucho, le « caballo patrio » et l'évolution de la filière équine (1800-1850)	24
A) San Martin, cavalier de la libération	24
B) Les gauchos et la cavalerie argentine	25
1. Un pouvoir militaire fort	25
2. Le Gaucho, ce métis rural et vagabond	26
3. Le « caballo patrio », fleuron de l'armée de l'Indépendance.....	28
C) La filière équine et l'Indépendance	30
1. La cavalerie : des coûts et une intendance	30
2. L'économie muletière mise à mal.....	32
3. Les marchés du cuir et de la viande : effondrement à l'indépendance.....	32
III) Le cheval et la maîtrise du territoire argentin (1830-1880).....	34
A) Les milices gauchos dans le nouvel état : Les seigneurs locaux contre l'autorité de Buenos Aires	34
B) Un état libre mais incomplet : La conquête du Sud, nouveau territoire d'élevage ..	35
IV) Discussion	38
LES CHEVAUX DANS L'HISTOIRE DE L'ARGENTINE MODERNE.....	41
I) Obsolescence et renouveau du gaucho	41
A) Le gaucho : une réalité d'un autre temps	41
1. Figure barbare et dépassée	41

2.	Le mode de vie du gaucho disparaît.....	42
B)	La réappropriation patriotique et le renouveau du gaucho.....	42
1.	L’immigration, la poussée du nationalisme et le retour aux figures traditionnelles.....	42
2.	Le néo-gaucho urbain contre l'homme de cheval rural.....	40
3.	Les cavaliers dans les fêtes traditionnelles.....	44
II)	La marche du progrès : la fin de l'aire du cheval	42
A)	L’ impact de la motorisation.....	42
B)	Une filière qui reste active.....	47
III)	Le Criollo, le cheval du pays.....	50
A)	Origines de la race Criollo	53
B)	L’association des éleveurs de cheval Criollo et la proposition d'un standard de sélection.....	54
C)	Dynamique actuelle et perspectives	57
IV)	Le polo : entre héritage et nouveauté	58
A)	De l’Inde à l’Argentine.....	58
B)	L’appropriation du polo : nouveau symbole national.....	60
C)	La filière du polo en Argentine, état des lieux	62
1.	La mise en place d’une race : le cheval de polo argentin.....	62
2.	L’élevage et l’exportation des chevaux de polo : une ressource économique majeure	65
V)	Les courses hippiques en Argentine	66
A)	Loisir traditionnel argentin contre le turf, importé d'Europe.....	66
B)	Le Jockey Club : une institution au cœur du pouvoir de Buenos Aires	68
C)	L’élevage du Pur Sang Anglais en Argentine	69
VI)	L'Argentine, grande productrice de viande de cheval	72
A)	Une filière ancienne	72
1.	De l’époque coloniale.....	72
2.	À l’explosion de la filière au XXème siècle.....	73
B)	Une filière dynamique mais fragile	74
1.	L’Argentine, premier exportateur mondial de viande de cheval	74
2.	Les limites de la production de viande équine	76
ETUDE COMPARÉE DE LA FILIÈRE ÉQUINE ACTUELLE ET DE LA RELATION		
HOMME-CHEVAL EN ARGENTINE ET EN FRANCE.....		
		81
I)	La filière équine : gouvernance, élevage, secteur vétérinaire	81
A)	La gouvernance et le rôle de l’État dans la filière.....	81
1.	La promotion de la filière : État, associations et institutions	81
2.	La maîtrise sanitaire	87
3.	La formation des professionnels	89

B)	Objectifs de sélection génétique.....	90
1.	Les origines de la sélection, en France et le cas du Criollo en Argentine	90
2.	Critères de sélection	93
3.	Outils de sélection génétique et de performance en reproduction équine	96
C)	L'industrie du vétérinaire équin.....	98
1.	La formation des vétérinaires	98
2.	Être vétérinaire équin en Argentine et en France aujourd'hui.....	101
D)	Discussion	102
II)	La relation homme-cheval.....	104
A)	La relation homme-cheval et la prise en compte du bien-être animal.....	104
1.	Évolution historique de la prise en compte du bien-être animal	104
2.	Le bien-être et le débouillage.....	106
3.	Le bien-être et le sport.....	108
4.	Le bien-être et la reproduction	109
5.	Le bien-être et fin de vie	109
B)	Le cheval : animal ubiquitaire ou loisir sportif	110
1.	Le cheval de loisir ou de sport ?.....	110
2.	Le cheval de travail	112
3.	Le prix du cheval, ici et là-bas	113
C)	Discussion	115
	CONCLUSION	117
	BIBLIOGRAPHIE	119
	ANNEXES	131

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : Empire Inca au début du XVIème siècle	14
Figure 2: Principales introductions et élevages de chevaux dans l'Amérique coloniale de la fin du XVème siècle au milieu du XVIème siècle	16
Figure 3 : Selle a arçon et troussequin, croupière en cuir, Espagne vers 1560	17
Figure 4 : Mode de transport des chevaux au XVIe siècle.....	18
Figure 5 : Fondation de Buenos Aire, huile sur toile réalisée en 1910 par José Moreno de Carbonero	20
Figure 6 : Billet de banque représentant José de San Martín et son régiment	24
Figure 7 : Billet de banque représentant un gaucho se servant de bolas (flèche noire)	27
Figure 8 : Mules utilisées pour le transport de soldats et d'équipements au cours de la traversée des Andes (Brejov, s. d.).....	30
Figure 9 : Provinces à l'origine de la formation de l'État argentin en 1860	36
Figure 10 : Défilé de gauchos à San Antonio de Arreco en Novembre 1995	45
Figure 11 : Production de grains en Argentine depuis 1900	47
Figure 12 : Nombre de chevaux recensés en Argentine entre 1997 et 2013, en millions de tête	48
Figure 13 : Grands espaces climatiques argentins.....	50
Figure 14 : Nombre de chevaux par km ² en Argentine en 2011.....	51
Figure 15 : Nombre de chevaux pour 100 habitants en 2011	52
Figure 16 : Olvido Cardal, étalon appartenant à E. Solanet, gagnant de l'exposition de Palermo en 1922	55
Figure 17 : Caranta Cardal, jument né dans le Chubut, sélectionnée en 1919 par E. Solanet pour intégrer son élevage.....	56
Figure 18: Illustration d'un manuscrit perse du XIIIème siècle mettant en scène une partie de polo.....	59
Figure 19: Equipe argentine de polo, médaille d'or des jeux olympiques de 1924.....	61
Figure 20 : River Slaney, étalon PS, classé meilleur étalon en 2013 par l'Association des éleveurs de chevaux de polo.....	64
Figure 21 : Cycle de sélection d'un étalon de polo	64
Figure 22 : Ormonde, étalon PS acheté au Duc de Westinster, gagnant de l'Epsom Derby de 1886 et du Royal Ascot de 1886.....	69
Figure 23 : Invasor, PS né en Argentine, déclaré meilleur cheval de l'année 2006.....	71
Figure 24 : Évolution des exportations des principaux pays fournisseurs (en milliers de tonnes)	75
Figure 25 : Diagramme simplifié du secteur des chevaux de sport et de loisir en France	82
Figure 26 : Diagramme simplifié du secteur des courses hippiques en France	83
Figure 27 : Diagramme simplifié du secteur de la viande équine en France	84
Figure 28 : Diagramme simplifié du secteur des chevaux de sport et de loisir en Argentine ..	85
Figure 29 : Diagramme simplifié du secteur des courses hippiques en Argentine.....	86
Figure 30 : Diagramme simplifié du secteur de la viande équine en Argentine	87
Figure 31 : Charge à la lance couchée, XIème siècle.....	91
Figure 32 : François Ier chargeant à la lance couchée, XVIème siècle, relief du soubassement du tombeau de François Ier, Basilique de Saint-Denis.....	91
Figure 33 : Représentation du cheval au XVIème siècle, détail des fresques du Castello Pandone	92
Figure 34 : Premières promotions de l'école agronomique et vétérinaire de Santa Catalina ...	99
Figure 35 : Débourage d'un jeune cheval à l'estancia Don Manuel, province de La Pampa	106
Figure 36 : Débourage d'un poulain selon la méthode traditionnelle dans l'estancia Don Manuel,	

province de La Pampa	107
Figure 37 : Nacho Figueras, joueur professionnel de polo argentin, égérie de la gamme de parfum polo de Ralph Lauren.....	112
Figure 38 : Représentation anonyme de San Martín, huile sur toile	135
Figure 39 : Représentation de Napoléon Bonaparte au pont d'Arcole, huile sur toile par Antoine-Jean Gros, 1796	135
Figure 40 : Napoléon traversant les Alpes, huile sur toile, par Jacques-Louis David, 1800..	136
Figure 41 : Traversée des Andes (San Martín et O'Higgins), huile sur toile par Martín Boneo, 1865	137
Figure 42 : Bonaparte franchissant les Alpes, huile sur toile par Paul Delaroche, 1848	137
Figure 43 : Détail de Marche des Andes, Huile sur toile par Franz Van Riel, 1948,	138
Figure 44 : Régiment des grenadiers à cheval lors du défilé du bicentenaire de l'Indépendance	139
Figure 45 : Garde républicaine, défilé du 14 Juillet 2013	140

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Nombre de chevaux recensés en Argentine entre 1997 et 2013 en millions de tête	48
Tableau 2 : Comparaison des filières équine française et argentine	102

INTRODUCTION

L'importance de la filière équine et le rôle du cheval au sein d'un pays sont extrêmement variables, et liés à de multiples éléments. L'Histoire, la société, la culture et l'économie locale sont des facteurs d'influence sur l'enracinement de la filière équine dans un pays. L'expression *in fine* de ces différences peut être observée par exemple, dans la réglementation et la gouvernance de la filière, les objectifs d'élevage, la relation des cavaliers avec leurs chevaux et même le rôle ou l'implication du vétérinaire dans la filière.

L'Argentine est un pays du « Nouveau Monde » où l'Histoire équestre n'a commencé que tardivement, suite à l'introduction de chevaux européens. Dès lors, le cheval revêt une importance capitale pour l'ensemble des habitants, puisqu'il devient un outil indispensable à la maîtrise d'un vaste territoire et au développement d'un système agricole pastoral. De nos jours, la filière équine argentine s'impose dans le monde (plus de 3 millions de chevaux, soit 9,1 cheval pour 100 habitants, et 1,3 cheval par km², premier exportateur mondial de viande équine, courses hippiques représentant 180 000 emplois directs, plus de 7000 chevaux de course exportés par an).

L'objectif de ce travail est double : premièrement, décrire et comprendre comment la filière équine s'est construite dans un pays sud-américain, l'Argentine, au fil de son histoire tout en contribuant au développement du pays et en façonnant son organisation actuelle ainsi que la relation homme-cheval. Deuxièmement, comparer certains éléments clef de la filière équine argentine et de la filière équine française. Cette comparaison servira à comprendre sur quels points les filières équines de ses deux pays peuvent se ressembler ou se distinguer et comment les différences ont pu influencer l'exercice de la médecine vétérinaire dans chaque pays.

Dans un premier temps, nous nous intéresserons à l'importance du cheval dans l'Argentine coloniale, puis nation jeune et indépendante. Ainsi, nous étudierons l'importation des équidés sur le continent sud-américain et l'établissement de la filière cheval au sein du territoire de l'actuelle Argentine, le rôle du cheval dans la guerre d'indépendance et l'importance du cheval et du cavalier national, le gaucho, dans la maîtrise du vaste territoire argentin.

Dans une deuxième partie, nous étudierons la modernisation de la filière du milieu du XIX^{ème} siècle à nos jours. Après avoir réalisé un état des lieux de la filière équine en Argentine et son évolution depuis le milieu du XIX^{ème} siècle, nous verrons comment les traditions équestres nationales ont été à la fois maintenues et transformées autour de la figure du gaucho. Puis nous décrirons les principaux aspects de trois filières clef dans l'Argentine actuelle : le polo, les courses hippiques et la production de viande d'équidés.

Enfin, nous nous attarderons dans une dernière partie sur une comparaison de 2 éléments déterminants pour comprendre les similarités et les différences entre la filière équine française et argentine : premièrement la gestion de la filière équine, à travers des éléments sur la gouvernance, publique et privée, les objectifs de sélection et l'industrie du vétérinaire équin et deuxièmement, la relation homme-cheval, la prise en compte du bien-être animal et la place du cheval dans la société actuelle.

LES CHEVAUX DANS L'HISTOIRE COLONIALE DE L'ARGENTINE

I) Arrivée des premiers colons, humains et équins

A) Le cheval à travers le monde, avant la découverte de l'Amérique

Les chevaux modernes appartiennent à la famille des Périssodactyles, comme les rhinocéros et les tapirs. Cet embranchement phylogénique se distingue à partir du Paléocène, 55 millions d'années avant notre ère (Eisenmann, 2010).

La proximité entre l'Eurasie et l'Amérique du Nord a permis au cours de l'Eocène des migrations du genre équin entre les deux continents, avant la diffusion du genre humain. Les faunes présentes sur les deux continents sont alors très proches. Des fossiles d'*Hyracotherium*, considéré comme le premier équidé, sont présents en Europe, en Amérique et en Asie. Les différentes espèces équines évoluent alors et s'adaptent parallèlement en Eurasie et en Amérique. Au cours de l'Éocène, les principales évolutions adaptatives concernent la locomotion et l'hypsodontie. Périodiquement, les populations migrent entre l'Eurasie et l'Amérique du Nord à partir de 3 millions d'années avant notre ère. C'est alors que les équidés, comme d'autres grands mammifères originaires d'Amérique du Nord, peuplent l'Amérique du Sud. 1,2 millions d'années avant notre ère, un cheval morphologiquement proche du cheval actuel est présent en Eurasie et en Amérique (Webb et Hemming, 2006).

De nombreux fossiles de petits équidés ont été trouvés en Amérique du Sud, notamment des fossiles d'*Equus curvidens*, aussi appelé *Equus neogeus*, en Argentine, dans la province de Buenos Aires (Buide, 1986). Il s'agit du plus grand équidé de cette période retrouvé en Amérique du Sud ; sa dentition et son appareil locomoteur indiquent qu'il était adapté aux plaines herbeuses. Par ailleurs, des fossiles du genre *Hippidion*, un autre équidé phylogéniquement proche, ont été retrouvés en Patagonie (Prado et Alberti, 1994 ; Orlando *et al.*, 2008).

Les premiers peuplements humains de l'Amérique se sont produits à la fin du Pléistocène (de 2,5 Millions d'années à 11 700 ans avant notre ère) et sont contemporains de l'existence du cheval. C'est également au Pléistocène que se sont développés les contacts entre humains et chevaux (Olsen *et al.*, 2006). On retrouve dans l'Ouest de l'Amérique du Nord des preuves de cette coexistence à travers la présence de sang de cheval sur des outils de chasse, des marques de découpe et de cuisson sur des ossements équins, et des outils taillés dans ces ossements. 11 000 ans avant notre ère, ces preuves de chasse et la présence d'art rupestre, du moins en Amérique du Nord, évoquent une situation semblable à celle présente en Europe. Cependant, seuls des ossements ont été retrouvés en Amérique du Sud (Webb et Hemming, 2006).

A la fin du Pléistocène, le cheval a disparu d'Amérique. Les causes de cette disparition ne sont pas précisément connues, mais il s'agit d'une extinction de grande ampleur concernant de nombreux grands mammifères, concordant avec le début d'une période de glaciation (Orlando *et al.*, 2008). Si la disparition des équidés au Pléistocène a été contestée au cours du XX^{ème} siècle, notamment pour la Patagonie, aucune preuve de l'existence d'équidés entre la fin du Pléistocène et l'arrivée des colons n'a jamais été soulevée (Buide, 1986 ; Dowdall, 2003 ; Mameli, 2013).

Pendant ce temps, en Europe, l'utilisation des équidés à des fins militaires et agricoles s'est développée. On sait que le cheval a été utilisé pour le transport de marchandises et de personnes ainsi que pour les travaux agricoles depuis l'antiquité, les romains ayant développé un harnais d'encolure, qui fut remplacé au Moyen-Age par un harnais d'épaule. Toutefois, au cours de l'Antiquité et du Haut-Moyen-Age, le cheval a principalement été utilisé pour la guerre.

La première technologie développée pour le cheval est sans conteste le mors, plus ou moins associé à une sorte de filet (Anthony *et al.*, 2006 ; Olsen, 2006 ; Deraga, 2007). On retrouve différents essais, de la simple lanière en cuir, la barre métallique droite, au mord articulé, en deux morceaux autour de 2000 ans av JC. Si ce premier équipement n'est pas strictement associé à la guerre, dès 2600 av JC, les chars sont représentés dans des scènes de combat au Moyen Orient, tirés par des ânes, prédominants au Moyen et au Proche Orient par rapport aux chevaux. De même, le premier traité concernant l'utilisation du cheval écrit par Kikkuli, en langage hittite, dès 1450-1180 av JC, est centré sur l'usage du char pour la guerre et la chasse.

Puis, les conquêtes d'Alexandre le Grand ont démontré la puissance de la cavalerie tout autour du bassin méditerranéen (Puech et Puech, s. d.). En 400 av JC, l'étrier s'est développé, en Crimée, mais son emploi s'est diffusé lentement. On trouve des preuves de son utilisation principalement en Inde (à partir de 50 av JC) puis plus tardivement en Sibérie et en Chine, au 4^{ème} siècle après JC. Bien que la diffusion de l'étrier soit relativement lente, elle témoigne d'un intérêt et d'un échange des savoirs qui entoure la cavalerie (Anthony *et al.*, 2006).

André Rapin (Rapin, 1999) explique également l'importance de la cavalerie dans l'évolution de la technologie de la guerre. Le développement de la cavalerie au sein des forces armées celtes date du III^{ème} siècle av JC. Contrairement à la majorité de l'armée romaine, les celtes se battaient à cheval ce qui a permis à la cavalerie de se spécialiser dans le harcèlement et le contournement de l'armée ennemie. L'infanterie a alors pu se spécialiser vers une stratégie plus statique, défensive, avec des fantassins plus lourdement armés (augmentation marquée de la taille des boucliers). L'essor de la cavalerie a stimulé les innovations technologiques, en particulier l'allègement du ceinturon qui porte l'épée, un allongement des lames de l'épée et du fer de lance et enfin, l'adaptation des systèmes de suspension du fourreau aux contraintes mécaniques spécifiques des cavaliers.

La fin de l'antiquité et la première partie du Moyen-âge sont une période majeure pour la cavalerie lourde, puis la chevalerie féodale, qui excellait dans les batailles rangées. Les conquêtes de Charlemagne illustrent l'efficacité de ce type d'armée (Flori, 1993). Toutefois elle s'est heurtée ensuite à une réponse technologique : le développement des places fortes, de l'artillerie et des technologies de siège. La cavalerie a alors évolué vers une division entre une cavalerie lourde capable de faire face à des chocs frontaux et le développement d'une cavalerie plus légère dont le

rôle était de patrouiller autour des places fortes, et de harceler l'ennemi selon la technique de la feinte-retraite (Rogers, 2010).

En revanche, l'utilisation du cheval dans l'agriculture reste assez marginale jusqu'au IX^{ème} siècle dans toute l'Europe (Duby, 1954). Le système agraire était alors assez primaire, basé sur l'exploitation exclusive de terres favorables, légères, par la force humaine. Entre 950 et 1050, l'utilisation des animaux de bât et de nouveaux outillages en fer, héritages agricoles romains et germaniques, se développent entre le Rhin et la Loire.

Cette révolution agraire fut très incomplète, réservée dans un premier temps aux fermes royales, aristocratiques et ecclésiastiques. Elle a diffusée lentement, tout comme l'utilisation des moulins à eau, creusant l'écart entre les paysans ayant les moyens d'acquérir et d'entretenir un cheval, mais qui profitent ensuite de meilleurs rendements, et le manœuvrier qui ne possède pas de bétail.

Pour l'entretien des animaux de bât, chevaux et bovins, dont le nombre va croissant, les prés de fauche, pour la production de fourrage, et les parcelles d'avoine, principalement pour l'alimentation des chevaux ont pris la place des terres de labour. Pour assurer la production d'aliments de subsistance, une campagne de défrichement est réalisée, poussée par la pression démographique particulièrement favorable (peu d'épidémies et de guerres).

Ainsi, peu avant la découverte et la colonisation de l'Amérique par les Européens, les chevaux avaient en Europe une grande valeur. S'ils ne sont plus une ressource alimentaire majeure, ils ont une valeur économique et militaire élevée, ainsi qu'une valeur symbolique, puisqu'ils représentent les richesses de leurs propriétaires. Leur rôle comme animal de travail était en revanche plus limité.

B) L'Argentine, situation avant l'arrivée des colons espagnols

Dans l'Amérique du Sud, à l'arrivée des colons espagnols (à partir de 1492), on trouvait une multitude de groupes indigènes. Sur le territoire de l'actuelle Argentine, ces groupes étaient très hiérarchisés, avec une forte dynamique politico-sociale et une grande circulation des biens et des personnes, en particulier dans le Nord. Le Sud était moins densément peuplé, avec des groupes plus isolés (Mameli, 2013).

Par ailleurs, le Nord-Ouest de l'actuelle Argentine appartenait au Cullasuyu, et les groupes humains qui y habitaient étaient sous la domination de l'Empire Inca (Figure 1). La population ne faisait pas partie à proprement parler de la culture Inca, limitée aux hauts plateaux andins. Toutefois, la zone du Cullasuyu appartenant à l'Empire, bénéficiait du réseau de communication et de transport de marchandises très efficace des Inca, facilité par les caravanes de lamas, principal animal utilitaire de l'Amérique pré-coloniale (Musée du Quai Branly, 2015). Les Incas ont également diffusé la domestication de l'alpaga, utilisé pour la laine (Favre, 2011).

Figure 1 : L'Empire Inca au début du XVIème siècle.



Source : Bernard C., 2011

Les populations autochtones de l'Argentine précoloniale représentaient un réseau complexe de sociétés fortement hiérarchisées. Elles ne connaissaient pas les équidés mais étaient familières avec la domestication d'animaux.

On estime que la population amérindienne atteignait avant la conquête une démographie proche celle du début du siècle dernier, soit environ 11 millions d'habitants rien que dans les Andes. Mais la mortalité dans les années qui ont suivi les premiers contacts avec l'homme blanc a atteint 90 à 95%, pour de multiples raisons mais principalement à cause des épidémies de variole et d'autres maladies apportées par les Européens (Tuleda, 1992).

C) Importation des chevaux en Argentine

1. Introduction des chevaux en Amérique du Sud

On ne s'attardera pas dans ce document sur l'hypothèse de l'introduction de chevaux en Amérique par des migrations Viking (Beauvois, 1896). Si une telle introduction avait eu lieu, elle aurait eu lieu en Amérique du Nord et n'aurait eu que peu d'impact sur la présence de chevaux en Amérique puisque tous les chroniqueurs contemporains des expéditions coloniales espagnoles s'accordent à dire qu'aucun cheval n'était présent à leur arrivée en Amérique (Dowdall, 2003).

Nous nous attarderons donc sur la chronologie de l'introduction de chevaux en Argentine par les colons espagnols. Dans un premier temps, les expéditions coloniales se contentaient d'explorer les voies navigables et n'introduisaient pas de chevaux sur le continent. Ainsi les expéditions de Americo Vespucci en 1502 et 1504, dont on suppose qu'elles ont découvert le Nord-Est de l'actuelle Argentine, ont été neutres en termes de colonisation et d'introduction d'animaux (Guzmán, 1835). Les chevaux ont été introduits en Amérique du Sud au cours de différentes expéditions, entre 1524 et 1536 (Figure 2), par le Nord, l'Ouest et l'Est du continent (Buide, 1986 ; Musée du Quai Branly, 2015). Les premières introductions ont été réalisées au Nord du continent, à proximité des Caraïbes, où se sont concentrées les premières expéditions coloniales. Puis d'autres chevaux ont progressivement été introduits plus au Sud du continent.

Les chevaux introduits provenaient du cheptel espagnol, en particulier andalou (Rogers, 2010). Les chevaux andalous étaient issus du croisement entre des races d'Europe du Nord, dont on connaît relativement peu les caractéristiques, si ce n'est qu'il s'agissait de chevaux de taille moyenne et assez lourds avec des chevaux de sang barbe principalement, et en proportion nettement minoritaire, de chevaux arabes, introduits en Espagne par les Maures dès la conquête de Séville en 711 (Villard, 2009). Ces croisements ayant été réalisés pendant toute la période islamique de l'histoire espagnole, soit plus de sept siècles, les caractéristiques du cheval andalous étaient déjà fixées dans la race, considérée alors comme la meilleure race sélectionnée en Europe, alliant robustesse et endurance (Dowdall, 2003 ; Rogers, 2010).

Le Dr Peral García et M. Dulout du centre de recherche en génétique fondamentale et appliquée de la faculté vétérinaire de La Plata ont ainsi mis en évidence la proximité génétique du cheval argentin avec l'actuelle race Barbe, les chevaux de Pure Race Espagnole, et avec d'autres chevaux d'Amérique du Sud (Daireaux, 1886 ; Dowdall, 2003). Le cheval espagnol des grandes

expéditions était ainsi un cheval avec un corps musculeux, une encolure courte et musculeuse, une petite tête et des membres fins. Il était plus agile et plus rapide que la plupart des chevaux européens de l'époque. Il ne faut toutefois pas oublier que la population de chevaux importés aux cours des différentes expéditions supposait une certaine diversité génétique avec sans doute des chevaux plus proches des races européennes, plus lourds avec des membres forts, et des chevaux plus proches du barbe et de l'arabe, vifs avec des membres fins.

Figure 2 : Principales introductions et élevages de chevaux dans l'Amérique coloniale de la fin du XVème siècle au milieu du XVIème siècle.



Source : Construction personnelle d'après Buide, 1986 et Dowdall, 2003.

Ces chevaux étaient peu nombreux et équipés de façon légère, avec des caparaçons en cuir (Figure 3), les armures métalliques étant très lourdes et assez peu utilisées à cette époque. Les expéditions de colonisation ne se composaient pas d'unités de cavalerie mais plutôt d'explorateurs à pied accompagnés de quelques chevaux. Par exemple, lors de l'expédition de Francisco Pizarro au Pérou en 1524, 4 chevaux furent embarqués, pour 110 hommes (Musée du Quai Branly, 2015).

Figure 3 : Selle à arçon et troussequin, croupière en cuir, Espagne vers 1560.



Source : Exposition Incas et Conquistadors, Musée du Quai Branly, 2015

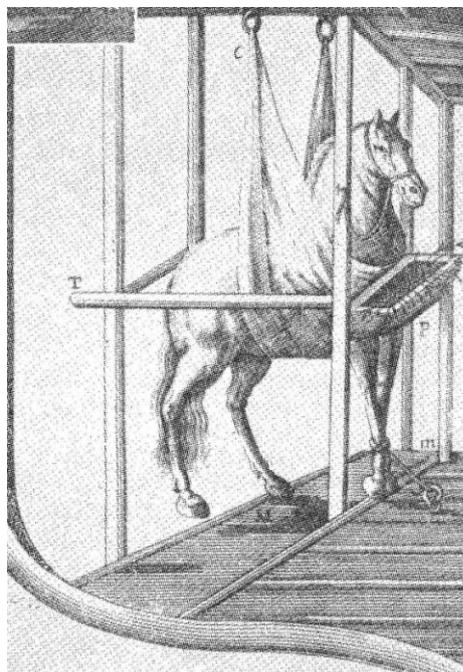
Si les groupes peu organisés de l'Est de l'Argentine ont fourni peu d'information sur l'impact de l'arrivée des espagnols, le monde Inca a bien décrit ces premiers contacts. Contrairement aux descriptions entourant l'arrivée de Cortez au Mexique, les cavaliers qui ont débarqué au Nord-Est de l'Empire Inca, au niveau de l'actuel Equateur, furent peu craints par l'Empereur. L'aide et les cadeaux de l'Empereur (nourriture, lamas, serviteurs) ont beaucoup aidé à la progression de l'expédition de Francisco Pizarro de 1531. Les chevaux impressionnaient un peu au début mais ce sentiment fut très fugace (Cobo, 1600). L'utilisation des lamas était très développée et ressemblait à l'utilisation des chevaux, même si les premiers n'étaient pas montés. Le nombre de chevaux dans l'expédition andine de 1532 était assez limité (Musée du Quai Branly, 2015), de même que dans celle de 1536 par la côte Est. De plus, les indiens ont rapidement réalisé que le cheval n'était qu'un animal parmi d'autres lorsqu'ils l'ont vu manger de l'herbe, comme les autres herbivores auxquels ils étaient habitués (Cobo, 1600).

L'introduction des chevaux était un des objectifs de l'ensemble des expéditions, à partir de la 2^{ème} expédition de Christophe Colomb. Il avait lui-même introduit une petite arche de Noé dans sa flotte (Tudela, 1992), et de bons reproducteurs pour ces voyages avaient été sélectionnés. Toutefois, une pénurie de chevaux sévissait dans la péninsule ibérique, suite aux guerres de la Reconquista de l'Espagne par les puissances catholiques, et aux guerres entre nations européennes. La couronne espagnole avait donc réglementé le nombre de chevaux dans les expéditions (Dowdall,

2003). Dès 1493, des élevages s'étaient mis en place dans les îles de Cuba, Porto Rico et Jamaïque, car certains colons pressentaient l'importance qu'allait prendre le cheval dans la conquête du territoire américain (Cobo, 1600).

D'après Dowdall, Pedro de Mendoza fut ainsi autorisé à emporter 100 chevaux pour les 1800 hommes de son expédition, auxquels s'ajoutaient 44 chevaux bénéficiant d'autorisations spéciales pour les dignitaires espagnols et étrangers, et quelques chevaux de contrebande, dont l'existence est décrite par les colons, mais dont on ne connaît pas le nombre. Enfin, on estime le taux de mortalité au cours du voyage à environ 30%. En effet, les voyages en bateau étaient très éprouvants pour les chevaux, qui étaient attachés tout au long du voyage, soulevés par une sangle passant sous l'abdomen (Figure 4). Lors des mouvements du bateau, il n'était pas rare que les chevaux paniquent et se débattent, jusqu'à se fracturer des membres.

Figure 4 : Mode de transport des chevaux au XVI^e siècle.



Source : Dowdall, 2003

Toutefois, les quelques chevaux apportés dans l'expédition ont permis à Francisco Pizarro de se saisir de l'Empereur Inca Atahualpa Cápac, grâce à une opération de cavalerie extrêmement rapide. Il a ainsi pu demander une rançon à l'Empire et exploiter la rivalité entre l'Empereur et son frère, qui contrôlait le Sud de l'Empire, menant l'Empire à sa perte. Les cavaliers n'ont donc pas une importance symbolique primordiale au cours de la conquête de l'Amérique du Sud, mais ils ont participé à des actions stratégiques qui ont permis celle-ci, à travers la chute de l'Empire Inca (Musée du Quai Branly, 2015).

2. Retour à l'état sauvage et multiplication exponentielle

Suite à une première phase de colonisation entre 1524 et 1536, la conquête s'est ralentie sur le territoire de l'actuelle Argentine. Les premiers campements ont été abandonnés, notamment sur le site de Buenos Aires en 1541. La légende veut que 5 chevaux et 7 juments aient été abandonnés sur place et soient à l'origine des troupeaux nombreux présents dans la région à l'arrivée de Juan de Garay en 1580, soit 39 ans plus tard (Buide, 1986).

Ce serait une erreur de ne pas ajouter à ces chevaux abandonnés par Pedro de Mendoza, les chevaux introduits plus au Nord et à l'Est par d'autres expéditions (Buide, 1986 ; Carranza, 1997). Ces quelques chevaux correspondent à ceux qui étaient conservés à l'intérieur de la cité. Il faut y ajouter des chevaux retournés à l'état sauvage entre 1536 et 1541. En effet, la pénurie alimentaire qui régnait à l'intérieur de la cité a poussé les colons à laisser les chevaux sortir dans la Pampa pour leur permettre de survivre. Le père Juan de Rivadeneyra, un ecclésiastique de l'expédition, estimait à 44 le nombre total de chevaux laissés sur place par Pedro de Mendoza (Dowdall, 2003).

A son arrivée sur le site de Buenos Aires en 1580, Juan de Garay décrit la présence d'un millier de chevaux et d'une dizaine de colons restés sur place, et 80 000 à 100 000 chevaux dans la plaine alentour. La méthode de décompte n'est pas décrite mais ces chiffres donnent un ordre de grandeur. Ils peuvent paraître incroyables si on les compare aux 44 chevaux restés sur place selon Juan de Rivadeneyra. Toutefois, si l'on calcule la croissance de la population avec une vitesse d'accroissement de 24% par an, qui est celle décrite pour les troupeaux de mustang dans les montagnes du Nevada, au cours des 39 ans entre les deux expéditions, on retrouve cet ordre de grandeur, entre 80 000 et 200 000 têtes en fonction du mode de calcul. De plus, on peut supposer que la réserve pastorale des plaines de la Pampa a permis un taux de croissance sans doute supérieur à celui décrit dans les montagnes du Nevada, déjà surpeuplées en termes de population équine (Dowdall, 2003).

Cette multiplication exponentielle est d'autant plus plausible que les chevaux et les bovins bénéficiaient de ressources pastorales pratiquement inexploitées et s'installaient dans des niches écologiques vacantes. Selon Tuleda (1992) la pression écologique fut d'autant plus faible que la mortalité amérindienne fut forte. Sur tout le continent, le bétail et les chevaux sont tellement abondants au XVIème et XVIIème siècle que la valeur économique de la viande est devenue presque nulle, et que beaucoup d'animaux ont été abattus pour l'exploitation exclusive du cuir, la viande étant laissés aux charognards (Falkner, 1744 ; Tudela, 1992).

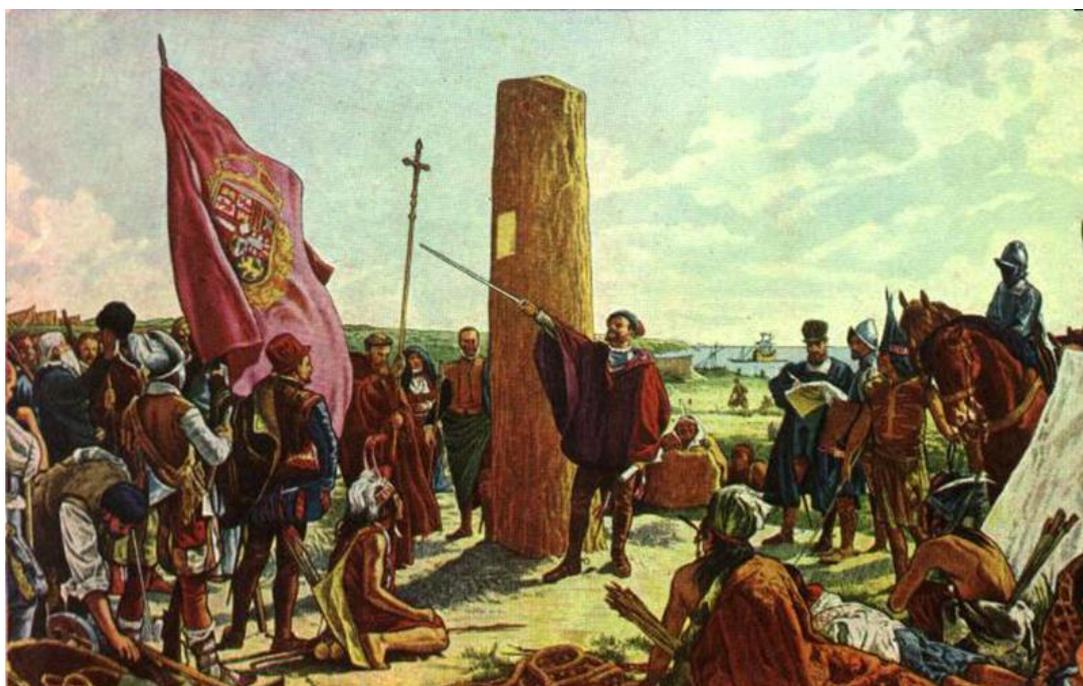
Cette multiplication à l'état sauvage s'est perpétuée dans le temps et a même généré certains inconvénients. D'après Falkner (1744), au XVIIème et XVIIIème siècle, de nombreux explorateurs ont décrit d'immenses troupeaux de chevaux bloquant les chemins commerciaux pendant des heures. Ces chevaux sauvages deviennent toutefois progressivement concurrents des élevages au cours du XVIIIème siècle, à proximité de Buenos Aires. Un grand nombre de chevaux sauvages étaient simplement abattus lorsqu'ils s'approchaient trop des troupeaux domestiqués pour éviter la surconsommation des ressources en eau et en fourrages, et car ils affolaient les chevaux et les bovins domestiques (Paucke, 1755 ; Labrador, 1772).

D) Économie de la filière équine avant l'indépendance

1. Le cheval, la ressource qui a permis la 2^{ème} fondation de Buenos Aires

La présence de chevaux sauvages autour du site de Buenos Aires a permis aux colons arrivés en 1580 de s'y installer et de fonder la ville pour la 2^{ème} fois. Cette fois-ci la ville va rester habitée jusqu'à nos jours (Carranza, 1997). Cette deuxième fondation de Buenos Aires fut illustrée par le peintre José Moreno de Carbonero (Figure 5). Pour permettre aux colons de survivre, Juan de Garay, en accord avec la couronne, leur offrit autant de chevaux qu'ils étaient capables d'en attraper (Dowdall, 2003). Cette colonie devait servir de lien avec le Royaume du Chili et permettre aux navigateurs de s'arrêter dans un port avant de descendre vers le Sud et le détroit de Magellan. Cette installation fut réalisée sans aucune attaque indienne (Linares, 2014).

Figure 5 : Fondation de Buenos Aires, huile sur toile réalisée en 1910 par José Moreno de Carbonero.



Source : Palais municipal de Buenos Aires, tableau offert à l'Argentine par le roi Alphonse XIII d'Espagne, en commémoration des 100 ans de la révolution de Mai

Selon Lizzarraga (1589), la première expédition ne comprenait que 62 hommes, en plus de Garay et de sa femme. Les femmes et enfants des colons, ainsi que des vaches et des moutons, arrivèrent ensuite. Les colons s'appliquèrent donc à faire croître la ville en apprivoisant des poulains sauvages pour réaliser des travaux de force, et en travaillant le cuir des bovins, des chevaux et des cervidés. Toutefois, la croissance de Buenos Aires fut relativement lente car on y trouvait peu d'esclaves indiens contrairement à d'autres villes du continent.

En plus de fournir du cuir et de la viande à la colonie, les troupeaux de chevaux sauvages de la région ont permis la mise en place des premiers circuits commerciaux entre l'Argentine et le reste du monde. La nouvelle de l'abondance des chevaux dans la Pampa argentine s'est répandue dans le monde hispanique. Entre 1580 et 1600, l'exportation de crins de chevaux vers l'Angola s'est

mise en place, la population angolaise s'en servant comme parure. En 1602, le gouverneur angolais, Rodriguez Coutinho a décidé d'importer des chevaux argentins pour mettre en place un élevage en Angola. 40 chevaux furent embarqués en 1603, constituant la première exportation de chevaux depuis l'Argentine (Elissalde, 2014).

2. Les indiens : éleveurs, dresseurs et cavaliers

Dès la première tentative d'installation de Buenos Aires, les échanges avec les indiens étaient plutôt commerciaux et pacifiques. De très nombreuses nations indiennes habitaient alors dans le Nord de l'Argentine, au contact des colons. Certaines ont combattu les colons espagnols, mais, les rapports étaient bons dans la majorité des cas. Les raisons de cette bonne entente sont difficiles à saisir en l'absence de documentation fournie et précise. Toutefois, comme la domination espagnole a succédé dans la région à celle des incas, auxquels les tribus devaient payer des impôts et devaient des jours de travaux forcés, certains indiens ont pu entrer au service des espagnols, comme ils l'auraient fait pour les Incas (Lafaille, 2002).

La pénurie de femmes européennes dans la colonie a aussi entraîné une contrebande de chevaux européens échangés contre des femmes indiennes (Dowdall, 2003). Le cheval a donc été très rapidement introduit dans la culture amérindienne. Selon De Unamuno (1907), l'introduction du cheval aurait bien plus modifié le mode de vie des indiens que les nombreuses missions catholiques. Des indiens cavaliers sont décrits dès 1546 à la bataille de Quito par l'espagnol Blasco Núñez Vela (Lafaille, 2002). Ils consommaient la viande de chevaux sauvages ou apprivoisés. La disponibilité de chevaux était telle que seuls les meilleurs morceaux étaient consommés (Labrador, 1772).

La figure du cheval est perçue différemment selon les régions du pays. Au Sud, en Patagonie, celui-ci prend une grande valeur symbolique dès la deuxième moitié du XVIème siècle. D'après Mameli (2013), les conditions environnementales rendent les troupeaux sauvages moins nombreux qu'au Nord du pays. Les chevaux étaient utilisés comme dot pour les mariages mais restaient d'acquisition difficile. Ils permettaient également d'étendre les territoires de chasse.

Au Nord du pays, les indiens se sont rapidement appropriés l'élevage de bovins et de chevaux. Montes (1953) rapporte qu'en 1584, à proximité de la ville de Cordoba, un indien d'origine chilienne possédait déjà un élevage qui fournissait la ville en chevaux. 11 ans après la fondation de la ville par les européens, et environ 50 ans après l'introduction des chevaux par Pedro de Mendoza, cet indien maîtrisait la reproduction de son troupeau de 3 étalons et 5 juments, et débourrait les chevaux pour qu'ils soient utilisables en ville. En 1594, la veuve d'un dignitaire de la pampa, proche de Buenos Aires, a témoigné du rôle des indiens dans la génération de richesses pour la région, grâce à l'élevage de chevaux.

De la même manière, dans le Nord-Est, autour de la ville de Corrientes, les villages indiens se sont dotés de grands élevages entre le XVIème et le XIXème siècle. Peu après la fondation de la ville, les indiens possédant des chevaux étaient rares et la plupart se nourrissait de la chasse et de la pêche. Dès le XVIIème, les recensements mettent en évidence des élevages communautaires de bovins, ovins et chevaux, dont des chevaux apprivoisés dans les différents villages indiens. En 1760, le village d'Itatí est doté de 3 fermes avec un total de 2890 juments reproductrices et 486 étalons

apprivoisés. La valeur des chevaux débourrés était élevée et en échange de leur travail, les indiens demandaient à être payés soit avec des tissus, soit avec des chevaux reproducteurs locaux domestiqués (Salinas, 2009).

Cette appropriation très rapide est d'autant plus surprenante que les ordres donnés aux colons étaient clairs : ils devaient faire très attention à ne pas apprendre aux indiens comment élever et monter des chevaux (Montes, 1953). Toutefois, selon Salinas (2009), il est probable que les indiens aient appris à s'occuper des chevaux en travaillant pour les espagnols, comme c'était le cas dans la province de Corrientes, où les indiens participaient aux soins des animaux et aux travaux agricoles.

3. Économie muletière : une ressource économique majeure

Les chevaux ont aussi permis le développement économique des régions du Nord-Ouest de l'Argentine dès les premières installations coloniales à travers un négoce bien spécifique : celui de l'élevage des mules.

A partir de l'établissement des premières colonies jusqu'en 1778, le territoire de l'actuelle Argentine appartenait au Royaume du Pérou, qui s'étendait sur une grande partie de l'Amérique du Sud et était centré sur les Andes. Au sein de ce Royaume, Buenos Aires et la côte Est avaient une importance économique mineure face aux richesses espérées de l'Empire Inca (Piel, 1989 ; Salas, 2014).

Le transport de marchandises dans le Royaume du Pérou reposait sur les caravanes de mules et d'ânes jusqu'au début du XX^{ème} siècle et l'établissement d'un réseau de chemin de fer dans les Andes. Les lamas utilisés par les incas étaient en effet plus fragiles, soumis à plus de maladies et pouvaient porter des charges moins lourdes que les mules (Salas, 2014). Elles étaient très demandées pour les transports de marchandises en zones montagneuses, en particulier pour le transport de vin de Mendoza vers le Chili, de sel de Neuquén vers le Chili et dans les mines de Potosi et du Pérou (Salas, 2014).

Selon Salas (2014), toute la région Nord-Ouest, avec en particulier les villes de Salta et Jujuy, se spécialisa dans l'élevage de ces animaux qui étaient ensuite exportés vers le nord. Une véritable filière organisée se mit en place. En effet, les plaines de Cordoba permettaient une croissance optimale et peu coûteuse des mules entre 1 et 2 ans. Tous les ans, des caravanes de 1 200 à 1 400 mules étaient convoyées des plaines de Cordoba vers la foire à bestiaux de Sumalao, dans la ville de Salta, qui était alors la plus grande foire muletière au monde, selon les voyageurs de l'époque. Peu de chiffres sont disponibles mais le nombre d'animaux exportés atteignait 50 000 en 1778 pour la seule ville de Salta dans un contexte de densité démographique assez faible. Ces animaux étaient exportés jusqu'au-delà de Cuzco en échange de produits comme la coca, la bière de maïs ou encore des objets manufacturés de Cuzco (Piel, 1989).

Selon Dobrizhoffer (1777), l'élevage des mules était difficile, et les colons manquaient parfois des compétences techniques nécessaires. En effet, il fallait être capable de faire adopter un ânon par une jument pour que l'âne ait ensuite l'habitude de vivre avec des juments. La technique décrite en 1777 par un missionnaire jésuite australien consistait à tuer le poulain nouveau-né de la

jument, prélever son cuir et habiller l'ânon avec le cuir du poulain. Le dressage des mules était ensuite très dangereux et difficile, car elles sont peureuses et paniquent très rapidement.

Cette économie était toutefois très rentable car la valeur des mules au Pérou était 3 fois plus élevée que dans le Nord de l'Argentine. Par ailleurs, si les chevaux et les bovins avaient une valeur économique faible en raison de leur abondance, en particulier avec la présence de troupeaux sauvages, les mules conservaient une valeur plus élevée puisque l'élevage est indispensable pour les obtenir. Ce commerce a également eu des conséquences inattendues puisque c'est grâce aux impôts perçus sur le commerce muletier que la communauté jésuite de Cordoba a pu ouvrir la première université du pays dès le début du XVII^{ème} siècle (Salas, 2014).

Cette économie ne se limitait toutefois pas au Nord-Ouest. A la même époque, un moine franciscain a décrit un mode de production muletier sur les rives du fleuve Paraná, au Nord-est de l'actuelle Argentine. Des troupeaux de chevaux sauvages étaient conduits vers la rive du fleuve et encerclés. Tous les étalons étaient abattus, soit 200 étalons dans sa description, et des ânes étaient introduits au contact des 5 000 juments en âge de procréer (De Parras, 1752).

D'après Piel, cette économie fut ralentie dès 1778 par la séparation du Vice-Royaume de la Plata et du reste du Royaume du Pérou. Les régions de Salta et Jujuy se retrouvèrent administrativement liées à Buenos Aires et non plus aux villes des Andes. Cette séparation entraîna une limitation des échanges commerciaux avec les régions andines, qui représentaient 90% des échanges pour des villes comme Salta. Par ailleurs, les mules n'étaient que très peu utiles dans la région de Buenos Aires, qui est très peu escarpée, et où les chevaux, abondants et peu coûteux, étaient principalement utilisés.

II) La guerre d'Indépendance, le gaucho, le « caballo patrio » et l'évolution de la filière équine (1800-1850)

A) San Martín, cavalier de la libération

La mise en place du Vice-Royaume de la Plata isola les villes métisses et dynamiques du Nord-Ouest et les plongea dans une crise économique. De plus, l'Espagne imposa une exclusivité commerciale avec le port de Buenos Aires. Les vallées pré-andines du Nord-Ouest ne se reconnaissaient pas dans les intérêts des élites portuaires de Buenos Aires, et inversement, les élites portuaires voyaient l'intérieur comme un territoire sauvage peu intéressant.

Toutefois, les premières actions qui ont mené à l'indépendance ne s'opposaient pas ouvertement à la couronne espagnole. La « Revolución de Mayo », révolution de Mai, eut lieu le 25 mai 1810, et établissait un premier gouvernement local, non pas en résistance contre les dirigeants espagnols mais en réaction à la conquête de l'Espagne par les troupes françaises de Napoléon Bonaparte et à la chute du pouvoir espagnol. Le gouvernement local a ensuite conservé le pouvoir face aux royalistes. Cette révolution de Mai est considérée comme le point de départ des guerres d'Indépendance sur tout le continent.

En 1812, un jeune militaire argentin revint en Argentine après avoir combattu aux côtés des espagnols et des anglais, et fut chargé par les élites indépendantistes de Buenos Aires de constituer un régiment pour protéger Buenos Aires. Il s'agit du Régiment de Grenadiers à Cheval, mené par José de San Martín, qui est considéré comme le libérateur de l'Argentine et d'une partie de l'Amérique du Sud (Figure 6).

Figure 6 : Billet de banque représentant José de San Martín et son régiment.



Source : Banco central de la Republica Argentina

Au sein de ce régiment, José de San Martín s'intéressait personnellement à l'entraînement des cavaliers, au choix et au traitement des chevaux. Il insistait notamment pour que chacun de ses cavaliers connaisse les soins à apporter à chacune des parties du cheval, sache préparer et entraîner les chevaux et leur enseignait des éléments de nouvelles techniques et stratégies

d'équitation militaire importées de ses voyages. Par exemple, chaque soldat du régiment des grenadiers à cheval recevait une étrille, avec la consigne de l'utiliser tous les jours pour soigner son cheval. José de San Martín sélectionna aussi des maréchaux-ferrants renommés et introduisit dans son régiment des personnes responsables des soins médicaux des chevaux (Brejov, s. d.; Perez, 2005).

Selon Perez (2005), José de San Martín ne fut jamais associé à un cheval en particulier, il n'en a jamais possédé ouvertement en son nom propre, prônant une abstraction des biens personnels pour les officiers de l'armée. Au cours de la traversée des Andes en 1817, pour aider les indépendantistes chiliens, il voyagea même à dos de mule, comme la plupart de ses officiers et soldats, pour préserver les chevaux en vue des combats.

B) Les gauchos et la cavalerie argentine

1. Un pouvoir militaire fort

L'armée de l'indépendance était principalement une armée de gauchos, ces cavaliers des régions rurales de l'Argentine. Buenos Aires démontra une volonté d'indépendance par rapport à la couronne espagnole et demanda à José de San Martín de monter un régiment de cavaliers, mais celui-ci fut renforcé par les forces rurales du Nord-Ouest de l'Argentine. Le long de la route vers le Nord-Ouest, où étaient concentrées les troupes espagnoles, des milices civiles s'agrégèrent à l'armée de l'indépendance (Mata, 2010).

L'armée était constituée des forces vives du pays : la plupart était des métisses, mais il y avait également des européens, des indiens et des esclaves noirs libérés, la plupart déjà d'excellents cavaliers qui passaient leur vie à cheval (Brejov, s. d. ; Chumbita, 2014). Cette cavalerie était beaucoup plus rapide que la cavalerie espagnole. Au cours de ce périple, San Martín parvint à parcourir 420km en 5 jours. A l'inverse des forces espagnoles, il choisit de voyager de nuit pour s'affranchir de la chaleur de l'été argentin, les montures arrivant fraîches sur les sites des combats (Brejov, s. d.).

Les chevaux de combat étaient d'autant plus préservés qu'ils n'étaient pas montés pendant les déplacements. Cette stratégie requérait toutefois de disposer d'une deuxième cavalerie, de transport, en plus de la cavalerie de combat. Pour accélérer les mouvements, San Martín faisait préparer des chevaux en grand nombre dans des points de relais.

La plupart du temps, les dons étaient nombreux envers l'armée du libérateur, des petites villes donnant jusqu'à une cinquantaine de chevaux, comme la ville de Luján, qui en a donné 61, et certains particuliers ayant pu donner jusqu'à 25 chevaux (Brejov, s. d.). Toutefois, des saisies étaient parfois nécessaires. Au cours des années de guerre, entre 1810 et 1820 surtout, la gestion des chevaux et des vivres devint de plus en plus cruciale à mesure que les deux parties s'affrontaient dans une guerre des ressources (Mata, 2010).

Les effets de la guerre se firent particulièrement ressentir dans le Nord-Ouest du pays, où les saisies de vivres, de bétail et de montures étaient nombreuses. Cet effort de guerre divisait les habitants, notamment les élites propriétaires de la ville de Salta, et les milices gauchos des environs. On peut citer les Gauchos de Güelmes, issus d'une vallée rurale proche de Salta, qui transformèrent progressivement les revendications indépendantistes en mouvement social. Ils réclamaient et obtinrent que les paysans engagés dans la guerre soient exonérés du paiement du loyer des terres agricoles qu'ils exploitaient, dont les propriétaires étaient l'élite bourgeoise des grandes villes voisines (Morán, 2011). D'après Mata (2010), ces revendications prirent d'autant plus d'ampleur que les milices gauchos de Güelmes comptaient quelques 4888 hommes, capables de défier les forces militaires de Buenos Aires.

On peut également citer les troupes de Facundo Quiroga, chef d'une milice indépendantiste qui souhaitait un état fédéral. Ses troupes se composaient d'un millier de cavaliers chargeant à la lance à travers la pampa. Cette milice était d'autant plus soudée que la mort au champ de bataille était préférable au sort réservé aux déserteurs : la cuisson, vivants et enfermés dans une peau de vache (Franz, 2010).

2. Le Gaucho, ce métis rural et vagabond

En Argentine, le gaucho tient une place symbolique importante. Son rôle durant la guerre d'Indépendance a donné des lettres de noblesse à ce paysan nomade de la pampa. Ce nom recoupe toutefois un ensemble de réalités vaste, qui s'étend des premiers explorateurs chasseurs métis du XVII^{ème} siècle aux cavaliers qui encadrent les troupeaux encore aujourd'hui.

La présence du gaucho en Argentine est antérieure à la guerre d'indépendance. Les premières descriptions du gaucho apparaissent dans des œuvres littéraires, à partir de 1770 (Fradkin, 2003). On désigne par ce terme des travailleurs ruraux nomades ou non, toujours à cheval, le plus souvent créoles ou métisses. Ils vivent en vendant leurs services aux propriétaires terriens, notamment pour le travail du bétail (Slatta, 1986). La définition exacte du terme *gaucho* fluctue en fonction des époques et des sources, mais au XVIII^{ème} siècle, il ne décrivait qu'une part marginale de la population rurale (Fradkin, 2003).

Si des gauchos étaient présents dans tout le territoire contrôlé par les espagnols avant l'Indépendance, les gauchos du Nord-Ouest, autour des villes de Cordoba mais surtout de Salta et de Jujuy, étaient particulièrement engagés dans l'armée indépendantiste (Piel, 1989). Par exemple, dans la vallée de Llerma, près de 2000 gauchos se mobilisèrent en 1815. Les données de recensement sont relativement rares et manquent de fiabilité pour la période et on peut se poser la question de la justesse du terme de *gaucho* dans ce cas, mais Mata (2010) suppose que cela représente pratiquement tous les hommes de la vallée en âge de porter les armes.

La guerre d'Indépendance représente l'âge d'or des gauchos. En effet, ces gauchos, créoles, métisses mais également espagnols, noirs et indiens, rassemblés par une relative pauvreté, acquièrent de la visibilité et un pouvoir politique face à une élite citadine privilégiée (Morán, 2011). Leurs armes de prédilection étaient la lance, le couteau et les bolas (Figure 7), utilisées dans la vie

civile pour attraper le bétail et les chevaux sauvages, technique héritée des populations indiennes (Slatta, 1986 ; Franz, 2010).

Figure 7 : Billet de banque représentant un gaucho se servant de bolas (indiquées par la flèche noire)



Source : « *Billettesargentinos.com.ar* », 2016

Les gauchos étaient des combattants d'autant plus efficaces que dans la vie civile, leurs loisirs comprenaient entre autres la chasse à l'autruche, les courses de chevaux à travers champs, ou encore des duels au couteau (Carnighan, 1933 ; Slatta, 1986). Les gauchos étaient également de grands parieurs, dont les jeux de prédilection étaient les cartes et les combats de coqs. La musique était aussi un de leurs loisirs fréquents, mais toujours sous la forme d'un concours entre deux gauchos, les *payadas*. Slatta (1986) raconte que les gauchos faisaient tellement tout à cheval qu'ils étaient très peu habitués à marcher, et que courir leur était très difficile.

Les gauchos disposaient de différents concours équestres pour confronter leurs talents de cavaliers. Le *pato*, jeu équestre interdit en 1796 et 1822, consistait à tuer un canard, le coudre en forme de balle avec des poignées et à se battre pour sa propriété, sur des kilomètres, en dehors d'un terrain dédié. Ainsi, les gauchos traversaient les champs et les propriétés, causant souvent quelques dommages (Slatta, 1986). Une autre pratique équestre fréquente était la *sortija*, où les cavaliers lancés au grand galop devaient passer une lance à travers un petit anneau métallique, suspendu en hauteur.

Un autre jeu, particulièrement violent, le *pechando*, impliquaient deux chevaux galopant l'un vers l'autre jusqu'au choc frontal. Le jeu ne s'arrêtait que lorsque l'un des chevaux ou des cavaliers était trop blessé pour continuer. L'existence d'une affection entre le gaucho et son cheval est soumise à débat. Si ce lien est communément admis, notamment dans la littérature gauchesque, Slatta réfute cette interprétation (Carnighan, 1933 ; Slatta, 1986). Il décrit notamment

une pratique extrêmement violente qui consiste à attraper au lasso les jambes d'un cheval lancé au galop, pour que celui-ci tombe violemment à terre, afin de juger de la capacité de son cavalier à atterrir debout. Le cheval n'est ici qu'un outil remplaçable, qui sert à mettre en valeur les qualités de son cavalier.

Il est toutefois certain que la survie du gaucho dépendait fréquemment des capacités de son cheval, et que les chevaux blessés étaient tout simplement abandonnés et troqués contre une nouvelle monture. Ce fonctionnement était d'autant plus facile que les chevaux sauvages étaient encore abondants jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle. En cas de nécessité, le gaucho attrapait un cheval sauvage et tentait de le débourrer. Les chevaux qui se blessaient au cours du débouillage, rapide et décrit comme brutal, étaient jugés impropres à être utilisés, car pas assez forts pour que le gaucho dépende de lui dans les vastes contrées argentines (Slatta, 1986). La valeur économique de ces chevaux étant presque nulle, ils étaient souvent considérés comme une denrée consommable (Perez, 2010).

Le mode de vie des gauchos était donc assez dur et empreint de violence mais il correspond à l'environnement qui les entourait. Comme l'affirme De Unamuno (1907), si le cheval Criollo est un cheval espagnol retourné à la liberté et soumis à la sélection naturelle, il en est de même pour le gaucho, celui-ci étant toutefois issu du métissage entre les espagnols et les indiens autochtones.

3. Le « caballo patrio », fleuron de l'armée de l'Indépendance

Dès 1787, les chevaux de l'armée étaient différenciés du reste des chevaux sous le nom de « Chevaux du Roi ». Il s'agissait ni plus ni moins de chevaux sauvages capturés mais, une fois passés sous la propriété de l'Etat, une oreille leur était coupée, du moins en partie, pour les distinguer. Leur condition était peu enviable ; ils étaient le plus souvent maigres, boiteux, présentaient des plaies et de mauvaises allures. Leurs conditions de vie et traitements laissaient à désirer, et ces chevaux étaient même tués pour leur viande quand les conditions l'exigeaient (Paz, 1819 ; Ramayón, 1882 ; Brejov, s. d.).

Le soin apporté aux chevaux à partir de la guerre d'Indépendance (1810-1816) tranche complètement avec cet état antérieur. Si auparavant, on accusait les chevaux, fatigués, blessés et fourbus d'être la cause des défaites, on les soignait ensuite pour qu'ils apportent la victoire. Le cheval fut alors considéré comme une arme à part entière, qui devait en permanence être au maximum de ses capacités. Le général San Martín fut à l'origine de cette évolution (Brejov, s. d.).

Nous avons vu que les chevaux utilisés dans cette guerre provenaient de nombreux dons à travers tout le Nord de l'Argentine. A ceux-ci s'ajoutaient les chevaux issus de l'*Estancia del Estado*, l'élevage national, placé stratégiquement en bordure de la capitale, où les chevaux étaient marqués, non plus par une oreille coupée mais uniquement avec une marque en forme de « R » pour « reyuno », terme signifiant « appartenant au Roi », dont l'usage est étendu aux chevaux appartenant à l'État (Brejov, s. d.). Au fur et à mesure que la guerre consommait les chevaux disponibles dans les principaux élevages, le gouvernement multiplia les accords et les législations permettant de réquisitionner les chevaux des particuliers (Ramayón, 1882).

Le terme de « caballo patrio » regroupe les différentes montures ayant participé à la guerre d'Indépendance, et qui, dans l'imaginaire collectif, ont apporté la victoire par leur supériorité face aux montures ennemies. Il n'existe en réalité pas un type de « caballo patrio » mais trois types bien distincts. Les chevaux utilisés tous les jours par les gauchos, issus de la pampa et des vallées montagneuses du Nord du pays étaient particulièrement efficaces dans les actions rapides de guérillas. Il devait s'agir de chevaux rapides, légers et endurants (Brejov, s. d.).

A ceux-ci s'ajoutaient, selon Brejov, des chevaux spécialisés dans le combat, plus compacts, avec une croupe puissante et longuement entraînés pour charger l'ennemi. Ils devaient néanmoins être endurants pour pouvoir charger après de longues heures de marche à travers les montagnes.

Enfin, il ne faut pas oublier le rôle des mules qui a été prépondérant dans les zones où ont eu lieu la majorité des combats (Figure 8). Leur utilisation pour le transport de personne, d'équipements, mais également de tous les aliments permettant de nourrir les hommes et les chevaux a permis la survie à travers les montagnes des autres types de « caballo patrio », en particulier au cours de la traversée des Andes vers les plaines du Chili. Ainsi, l'état de San Juan a donné 3000 mules à l'armée au cours de l'année 1816, alors qu'il n'a en même temps fourni que 400 chevaux. Au cours de la traversée des Andes, le régiment comptait 5,8 fois plus de mules que de chevaux (Brejov, s. d.).

Figure 8 : Mules utilisées pour le transport de soldats et d'équipements au cours de la traversée des Andes.



Source : (Brejov, s. d.)

C) La filière équine et l'Indépendance

1. La cavalerie : des coûts et une intendance

L'organisation de la cavalerie était une préoccupation extrêmement bien documentée au sein de l'armée de l'indépendance, montrant l'importance et le soin accordés à cette problématique.

a. Alimentation des chevaux

Bien qu'il soit difficile de se rendre compte de la valeur des monnaies du XIX^{ème} siècle, pour comprendre le coût de l'alimentation des chevaux, il est certain que celle-ci représentait une somme plus importante pour l'armée que l'achat de nouveaux chevaux. En 1813, l'alimentation d'un cheval pour un mois, constitué d'herbe, d'orge et de paille, coûtait 6 pesos, alors qu'un excellent cheval ne dépassait pas les 4 pesos (Brejov, s. d.).

José de San Martín s'était personnellement penché sur l'établissement de la ration quotidienne. En Février 1813, elle comprenait 3kg d'orge en grain, un sac de paille (3-4 kg environ), et 3 *reales* d'herbe (quantité élevée). Cette ration est considérée comme extrêmement abondante, voir exorbitante pour les fournisseurs d'aliments, dont le contrat stipulait un paiement de 6 pesos par mois par cheval. Or, en 1813, suite à une sécheresse, la valeur des fourrages a augmenté de 300%, et le fournisseur, José Burgos, a arrêté d'approvisionner le régiment de grenadiers à cheval de San Martín. Cette disponibilité fut un souci constant, en particulier dans Buenos Aires, où il fallait acheminer les aliments, limitant fortement le nombre de chevaux du régiment. La mise à disposition du fourrage fut également problématique lors des expéditions, particulièrement la traversée des Andes, où l'herbe était presque absente, mais également dans toutes les zones montagneuses du Nord-Ouest où l'agriculture était peu productive, en raison notamment du climat. La mule était plus adaptée à ces conditions difficiles et ses exigences alimentaires plus réduites (Brejov, s. d.).

Enfin, les troupes espagnoles menaient une guerre de ressources, se saisissant des productions agricoles dans le Nord-Ouest, rendant encore plus difficile l'approvisionnement. Toutefois, ces saisies ont motivé la mobilisation des paysans à la cause indépendantiste (Mata, 2012).

b. Ferrures et maréchaux-ferrants

La qualité des sabots, le choix de la ferrure et le ferrage étaient des points clés pour la mobilité de la cavalerie. Brejov rapporte la présence, en août 1813, d'un chef des maréchaux-ferrants, Don Jaime Morris, ayant posé 298 ferrures au sein du régiment au cours des 3 mois précédents.

Au cours de son expédition au Pérou, en décembre 1813, San Martín fit emporter avec le régiment 7 500 fers, et 77 000 clous, accompagnés par 3 maréchaux-ferrants, anciens esclaves libérés en échange de leurs services pour l'armée (Brejov, s. d.).

Toutefois, la problématique de la ferrure atteignit un paroxysme en 1816, au cours de l'expédition à travers les Andes, vers le Chili. Suite à des réunions avec ses maréchaux-ferrants et les personnes dédiées aux soins médicaux des chevaux et après avoir sollicité l'avis de personnes habituées aux voyages à travers les Andes, San Martín dessina un modèle de fer qu'il envoya au Ministère de la Guerre, en en demandant 30 000 exemplaires. Il fallu 2 mois aux ateliers de fabrication d'armes de Buenos Aires et de Mendoza pour produire ces fers (Brejov, s. d.).

2. L'économie muletière mise à mal

Le Nord-Ouest de l'Argentine fut fortement impacté par la Guerre d'Indépendance. Nous avons vu que la séparation du Vice-royaume de La Plata de celui du Pérou en 1778 avait déjà ralenti les échanges commerciaux avec l'*altiplano* péruvien. Il faut ensuite prendre en compte l'impact direct de la guerre sur ces territoires. Les vivres et le bétail étaient disputés âprement par les forces royalistes, l'armée de la jeune Argentine et les milices civiles qui soutenaient la cause indépendantiste. De plus, de nombreux hommes s'étaient engagés et de nombreuses montures, chevaux et mules, avaient été achetées ou réquisitionnées (Piel, 1989). En 1815, on estime que le vaste et dynamique circuit commercial andin est complètement anéanti (Ferreyra, 2001).

Selon Piel (1989), dans cette nouvelle Argentine, les élites marchandes du Nord-Ouest étaient des créoles, andins, très fortement attachés à leur territoire. Ils s'opposaient aux marchands de Buenos Aires, cosmopolites, principalement d'origine espagnole, peu attachés aux ressources foncières et à la terre. Pour ces derniers, l'indépendance était un moyen de s'approprier leur part du commerce international dans l'espace continental sud-américain, en cours d'organisation.

Le point de vue commercial différait également. Les élites de Buenos Aires avaient tendance à considérer l'immensité du territoire national comme un « simple espace ouvert à l'exploitation mercantile portuaire et internationale » (Piel, 1989), par le biais de la nomination de gouverneurs dans les provinces et de taxes, qui provoquèrent de violentes réactions. La nomination de gouverneurs fut d'autant plus mal vécue que ceux-ci absorbaient une part non négligeable des ressources (par exemple 13,4% des dépenses globales de la province de Tucuman en 1852) alors que les provinces assuraient auparavant leurs fonctions, de manière indépendante.

Malgré la pression des taxes, l'exportation des mules reprit après 1840, grâce à la monnaie faible du nouvel État argentin. En 1852, 63 092 mules furent exportées, soit un peu plus de 120% des exportations de l'âge d'or (1778) avant la séparation du Vice-royaume de La Plata. En 1851, ce furent même les excédents commerciaux attribués au Nord-Ouest, particulièrement les échanges avec la Bolivie (en augmentation de 17,2%), qui permirent d'équilibrer la balance commerciale de l'État. En revanche, les échanges entre les provinces du Nord-Ouest et Buenos Aires restèrent assez faibles (Piel, 1989).

3. Les marchés du cuir et de la viande : effondrement à l'indépendance

L'économie argentine fut historiquement une économie agro-exportatrice. Les richesses naturelles de son territoire ont permis la multiplication rapide des bovins, parallèlement à celle des chevaux, dans les grandes étendues herbeuses de la Pampa.

Jusqu'en 1820, les marchés internationaux étaient très demandeurs de produits agricoles, en particulier liés à l'élevage. De grandes quantités de cuir étaient exportées vers les pays

européens, ainsi qu'en moindre quantité les crins, la graisse et la viande séchée, exportés dans des pays comme Cuba et le Brésil. Tous les territoires proches de Buenos Aires étaient ainsi dédiés à l'élevage, principalement de bovins. Cette filière nécessitait une grande quantité de chevaux aptes au travail pour trier et déplacer les troupeaux de bovins mais également de moutons. Une politique d'extension des terres d'élevage fut mise en place, par exemple dans la province de Corrientes dès la deuxième moitié du XVIIIème siècle et dans les provinces à la limite Ouest de la Pampa (Ferreyra, 2001).

Les territoires intérieurs étaient exclus de ce commerce, en raison du prix prohibitif des frais de douane de chaque province traversée, ce qui segmentait les marchés régionaux (Ferreyra, 2001). Un cercle vicieux s'établit dans le commerce argentin. Au fur et à mesure que le commerce agricole s'accroissait sur le littoral, les recettes douanières permettaient à Buenos Aires de prendre l'ascendant sur les négociations commerciales avec les provinces de l'intérieur du pays, qui ne pouvaient participer au développement agricole, les frais de douanes les empêchant d'être compétitifs (Piel, 1989). La Guerre d'Indépendance désorganisa les filières et détruisit une partie du bétail dans les zones concernées. La campagne proche de Buenos Aires fut elle épargnée car loin des zones de combat (Ferreyra, 2001).

Selon Ferreyra, à partir de 1820, le marché mondial de cuir ralentit, au profit du marché de la laine. Pour suivre la demande, l'Argentine effectua un premier virage agricole vers l'élevage ovin. Ce premier tournant agricole impacta peu la population équine, toujours utilisée dans le travail des éleveurs. En revanche, à partir de la deuxième moitié du XIXème siècle, l'élevage recula à la faveur des productions végétales, nécessitant moins le travail des chevaux.

III) Le cheval et la maîtrise du territoire argentin (1830-1880)

A) Les milices gauchos dans le nouvel état : les seigneurs locaux contre l'autorité de Buenos Aires

Dès le début de la Guerre d'Indépendance, la question de l'organisation du nouvel état se posa. Les autorités politiques de Buenos Aires tendaient vers un état unitaire, centralisé autour de la capitale Buenos Aires. Or, nous avons vu précédemment que les intérêts commerciaux de la capitale différaient de ceux des différentes provinces. La plupart des provinces de l'intérieur s'exprimèrent pour un système fédéraliste, assurant une liberté et une indépendance des provinces au sein d'un État (Martinez, 2015).

Après leur participation à la Guerre d'Indépendance, les gauchos ont ainsi connu un rôle politique dans les guerres civiles qui divisaient les unionistes et les fédéralistes dans les années 1830 à 1850. Ils étaient très majoritairement associés de manière positive à la défense des populations rurales fédéralistes contre les volontés de la capitale (Fradkin, 2003 ; Micheletti, 2010).

Ces gauchos étaient regroupés en *montoneras*, des groupes de gauchos armés de lances, pouvant compter des milliers de cavaliers, menés par un chef, appelé un *caudillo*. Cette cavalerie, bien que souvent peu organisée, du moins d'un point de vue militaire, était extrêmement rapide et efficace (Franz, 2010 ; Micheletti, 2010). Selon Franz (2010), les cavaliers du *caudillo* Facundo Quiroga étaient capables de dormir et de manger en restant à cheval, pour être plus rapides et surprendre l'adversaire, au cours de la période de troubles qui a suivi la Guerre d'Indépendance.

Ces *caudillos* montraient un fervent respect pour les figures de l'Indépendance (Micheletti, 2010 ; Leoni et Quiñónez, 2015). Toutefois, ils se distinguent des militaires. Il s'agissait de gauchos, dont certains étaient d'anciens criminels qui, s'ils luttaient pour les intérêts régionaux, profitaient également d'une période de désorganisation des structures de gouvernement pour s'octroyer du pouvoir localement. Contrairement aux héros militaires, certains, comme Facundo Quiroga, étaient connus pour leur cruauté envers l'ennemi, mais également envers toute désobéissance dans leurs rangs. Ils arboraient également leurs chevaux particuliers, dont certains sont passés à la postérité comme les 3 chevaux de Facundo, « El Moro », « El Piojo » et « El Overo » (Perez, 2005 ; Franz, 2010).

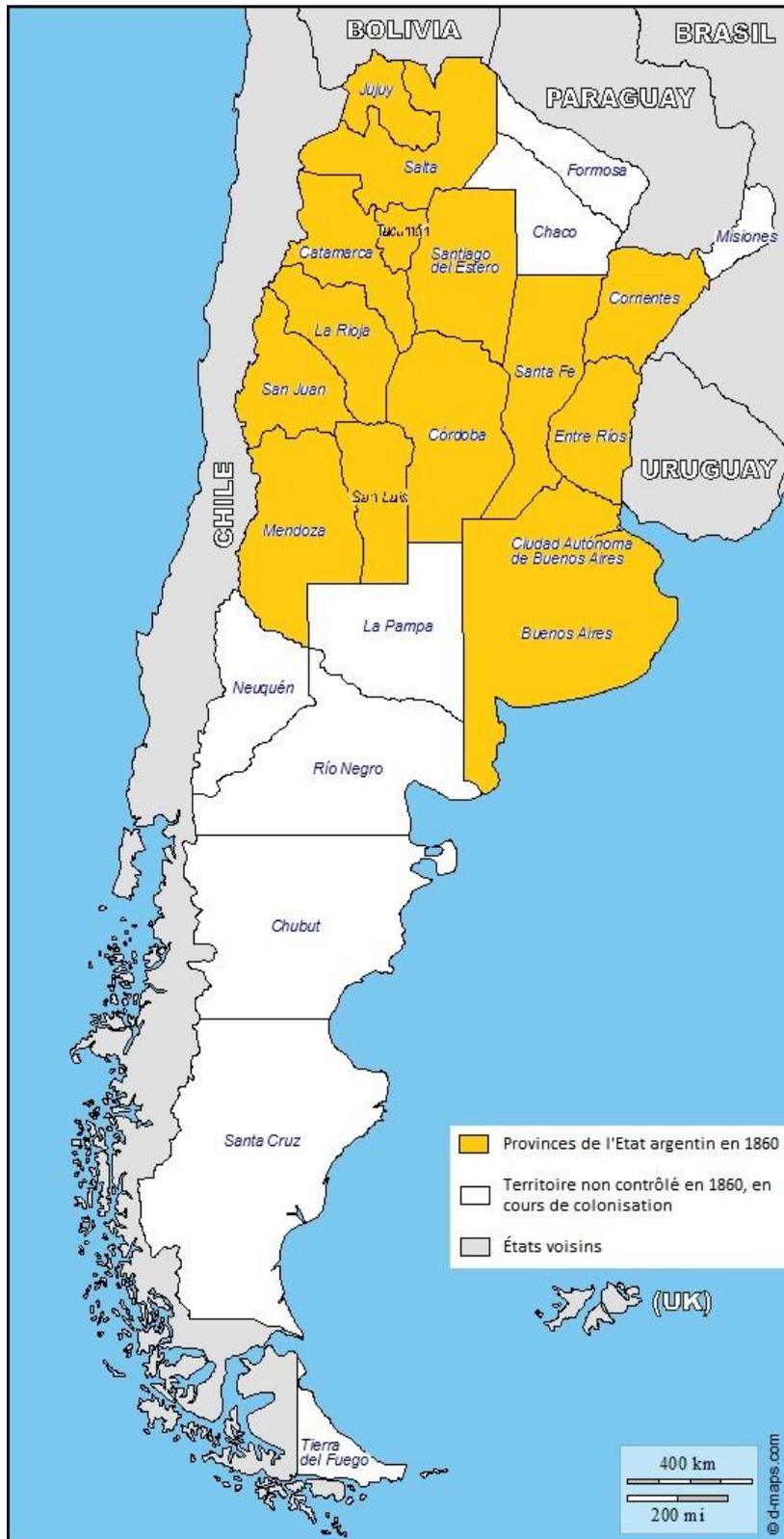
De nombreux *caudillos* se sont succédés au contrôle de différents territoires, à la tête de *montoneras* plus ou moins puissants, mais les 2 principaux *caudillos* contrôlant le territoire rural argentin au cours de la période de l'après Indépendance étaient Facundo Quiroga de l'ouest de la pampa jusqu'aux montagnes des Andes et Estanislao López au Nord-Est, autour du fleuve Paraná. Ils s'opposaient à Juan Manuel Rosas, dirigeant de Buenos Aires (Franz, 2010 ; Micheletti, 2010 ; Martinez, 2015).

Ce 2^{ème} âge d'or des gauchos ne dura que jusqu'en 1853, quand l'adoption du modèle fédéral signa l'apaisement des tensions entre Buenos Aires et les autres provinces (Martinez, 2015). Les *montoneras* étaient en passe de devenir obsolète devant le développement de l'infanterie et de l'artillerie. Ils apparaissaient comme un élément barbare appartenant à des temps immémoriaux dans une Argentine qui se tournait vers le progrès et ils entrèrent doucement dans l'Histoire et le folklore argentin (Franz, 2010).

B) Un état libre mais incomplet : la conquête du Sud, nouveau territoire d'élevage

L'État qui se stabilisait en 1853 était centré sur le Nord de l'Argentine actuelle, et entre 1853 et 1860, 14 provinces s'allièrent au sein de l'État argentin : Buenos Aires, Córdoba, Catamarca, Corrientes, Entre Ríos, Jujuy, Mendoza, La Rioja, Salta, Santiago del Estero, San Juan, San Luis, Santa Fe et Tucumán (Figure 9). Les autres provinces s'y ajoutèrent ensuite, le plus souvent à partir de la volonté de l'État argentin (Martinez, 2015).

Figure 9 : Provinces à l'origine de la formation de l'État argentin en 1860.



Source : Construction personnelle d'après Martinez (2015)

La politique expansionniste qui commençait en 1860 répondait à une volonté de développement agricole. En effet, à partir de 1850, l'exploitation des surfaces agricoles accessibles atteint une limite de saturation et le prix de la terre, jusque-là bon marché, augmenta. La loi de 1857, « ley de arrendamientos rurales » du 21 Octobre 1857, sur les locations terriennes témoigne d'une volonté d'organisation nationale de la possession et de l'exploitation de la terre (Ferreyra, 2001).

La province du Chaco, au Nord, était un désert contrôlé par des indiens puissants et ce territoire n'était pas particulièrement envié (Leoni et Quiñónez, 2015). En revanche les territoires au Sud de Buenos Aires étaient vus comme des territoires occupés par des indiens qui n'exploitaient pas leurs richesses. La perception était même parfois celle de territoires vides et fertiles qui n'attendaient que la main de l'homme pour produire des richesses (Paredes, 1995 ; Floria, 2002).

D'après Floria (2002), derrière cette volonté affichée d'offrir des terres pour permettre aux paysans argentins de vivre de l'élevage de bovins et de chevaux, se cachent également des intérêts nationaux. Les Français et les Anglais auraient aimé établir un port dans le Sud de l'Atlantique pour sécuriser le passage du détroit de Magellan et ce territoire était aussi convoité par le Chili. A l'époque, l'occupation de fait d'un territoire par des colons qui l'exploitent prévaut sur les accords territoriaux. Il y avait donc une course internationale à la colonisation du sud de la Pampa et de la Patagonie.

Enfin, il y avait une volonté de dissoudre la puissance militaire indienne. En effet, les indiens Pampa attaquaient régulièrement la périphérie de Buenos Aires. Ce peuple indien avait toujours été hostile aux colons, et la croissance de la ville de Buenos Aires avait augmenté les conflits pour les ressources. Dans les zones en marge du nouvel état, les élevages étaient mal protégés et subissaient des mises à sac et des vols par certaines communautés indiennes. La colonisation militaire des territoires précédait la colonisation agricole, les soldats et anciens soldats étant d'ailleurs souvent les premiers à établir des exploitations agricoles (Paredes, 1995).

Au cours des années 1870, la crise économique internationale et la succession d'années de sécheresse ont accéléré et concrétisé les projets de conquête du Sud. Des stratégies navales, par les fleuves, furent évoquées, mais au vu des espaces à maîtriser, le choix se tourna vers une conquête plus traditionnelle, basée sur des régiments de cavalerie, permettant de couvrir rapidement les territoires vierges de la Pampa. Quatre grandes campagnes de cavalerie permirent de conquérir ce territoire : la campagne de Río Negro, fleuve situé au Nord de l'actuelle province de Río Negro, celle du Lago Nahuel-Huapí, situé au Sud de la frontière entre les provinces de Neuquén et de Río Negro, celle des Andes et en dernier celle du Chaco (Ramayón, 1882).

La conquête de la Pampa fut relativement rapide, financée par la revente des terres d'élevage. Cette phase d'extension de l'État argentin se fit dans un relatif pacifisme, car les peuples indiens furent progressivement repoussés plus au Sud. Par ailleurs, la puissance militaire indienne diminua très fortement à partir des années 1870, et les actions de résistance restaient isolées. En revanche, la conquête de la Patagonie et son exploitation agricole furent ensuite beaucoup plus lentes et incomplètes (Floria, 2002).

IV) Discussion

Le processus d'intégration du cheval dans la culture, l'économie et la sphère militaire fut extrêmement rapide et brutal en Argentine. Le cheval était complètement absent jusqu'à l'arrivée des colons Européens. Les populations amérindiennes ont appris à élever, dresser et monter ces chevaux, jusque-là inconnus pour eux, avec une grande rapidité.

L'abondance des troupeaux de bovins sauvages dans les prairies de la Pampa fit du cheval une ressource alimentaire très secondaire (Lizzarraga, 1589 ; Paucke, 1755 ; Dowdall, 2003) par rapport aux bovins. Les chevaux étaient très abondants sur le continent américain dans les siècles qui ont suivi la colonisation, alors que la population équine européenne était relativement modeste en comparaison. Cette abondance donna une valeur économique très faible aux individus, contrairement à la valeur économique relativement élevée que les chevaux connaissaient en Europe. Par ailleurs, l'utilisation du cheval s'inscrivit dans la vocation agro-exportatrice de l'économie argentine. La production muletière fut un pilier économique non négligeable dans les siècles qui suivirent la conquête et le cheval fut indispensable au développement de l'élevage bovin extensif, ressource économique majeure permettant le développement économique de l'Argentine au XIXème siècle. En effet, si l'artisanat argentin permettait de fournir le marché intérieur, il n'y avait pas de dynamique industrielle. Les exportations argentines reposaient alors essentiellement sur les produits agricoles (Guibert et Sili, 2011).

Comme en Europe, le cheval a tenu un rôle militaire capital en Argentine. Toutefois, là où en Europe on assistait à des démonstrations de force, des charges frontales, le cheval était utilisé en Argentine dans une guerre de ressources, et de vitesse. Les qualités de cavaliers des grenadiers à cheval de l'Indépendance, et des gauchos des caudillos après l'Indépendance furent décisives dans la maîtrise du territoire vaste et difficile de l'Argentine. Par exemple, la préoccupation constante de José de San Martín pour l'alimentation et le ferrage des montures lui a permis de traverser les Andes vers le Chili, malgré de lourdes pertes. De même, la rusticité et les qualités des « *Caballo patrio* » sont mises en avant comme des éléments expliquant la victoire des forces argentines (Brejov, s. d.).

Une originalité de l'histoire de l'Argentine réside aussi dans la coexistence de l'armée régulière soutenue par le gouvernement de Buenos Aires, et des milices gauchos locales, dont certains membres étaient des déserteurs du service armé régulier, qui œuvrèrent de manière commune contre les forces espagnoles, en vue de l'Indépendance (Franz, 2010). En effet l'objectif ponctuel de se détacher de l'Empire colonial espagnol réunit des mouvements aux idéaux différents. L'élite de Buenos Aires ne partageait pas les intérêts des paysans devenus les « Gauchos de Guelmes », ou encore des élites des villes andines vivant du commerce muletier, ou des colons habitant aux frontières de la colonisation au contact des tribus indiennes plus ou moins pacifiques. Ces divergences expliquent les désertions durant la période de l'Indépendance, ainsi que les troubles qui ont suivi la Guerre d'Indépendance et ont mené à la constitution d'un État fédéral (Franz, 2010).

Il y eut peu de développement technologique propre aux guerres d'Argentine, mais plutôt l'utilisation d'armes connues et maîtrisées par les civils comme le couteau et les *bolos*. Cependant la façon de faire la guerre était nouvelle. On peut y voir la conséquence de la durée restreinte de la

période étudiée, mais aussi l'efficacité de telles armes face aux espagnols qui n'y étaient pas habitués, et leur caractère opportun face à la vitesse des interventions menées.

Ainsi, après la période coloniale et la guerre d'Indépendance, l'Argentine se présentait comme un État jeune, plus petit que ses frontières actuelles. Elle a choisi un système fédéral de provinces permettant à chaque province de défendre ses intérêts locaux.

La filière équine y était indispensable à la première économie du pays, celle de l'élevage des bovins, mais également pour la vie de tous les jours, en particulier les déplacements dans le grand territoire argentin. On élevait principalement des chevaux de travail, adaptés au bétail et des modèles un peu plus lourds adaptés au transport de marchandises. Tous les chevaux argentins du début du XIXème siècle étaient issus des chevaux importés du temps de la colonisation, très peu d'importations d'équidés ayant eu lieu entre la deuxième moitié du XVIIème siècle et la deuxième moitié du XIXème siècle. L'économie muletière était encore forte et représentait des revenus essentiels pour le Nord-Ouest, mais avec une dimension bien moins importante qu'au cours de la fin du XVIIIème siècle.

L'abondance de chevaux et des ressources naturelles ont ainsi résulté dans deux fondements de l'élevage de chevaux en Argentine : l'entretien de grands troupeaux et l'élevage extensif. Ces caractéristiques ont favorisé le début de l'activité d'exportation de chevaux argentins, rustiques et peu chers.

Les chevaux ont été introduits sur le territoire argentin à partir de 1535, puis se sont multipliés après être retournés à l'état sauvage.

L'abondance des troupeaux de chevaux représentait une ressource économique majeure et un outil militaire puissant.

La cavalerie a tenu un rôle essentiel au cours de la guerre d'Indépendance, des guerres civiles et des conquêtes territoriales.

LES CHEVAUX DANS L'HISTOIRE DE L'ARGENTINE MODERNE

I) Obsolescence et renouveau du gaucho

A) Le gaucho : une réalité d'un autre temps

1. Figure barbare et dépassée

Au milieu du XIX^{ème} siècle, le gaucho apparaît comme un élément dépassé par la marche du progrès. Son caractère errant, paresseux et brutal fait de lui un être en passe de disparaître. La puissance militaire des milices gauchos s'étiolait en comparaison des progrès de l'infanterie et de l'artillerie (Fradkin, 2003 ; Franz, 2010). Les paysans argentins, en majorité de petits cultivateurs et éleveurs sédentaires s'appelaient entre eux « hijos de la tierra », fils de la terre, en opposition au caractère errant des gauchos (Ruiz, 1947 ; Fradkin, 2003).

Domingo F. Sarmiento, président de l'Argentine entre 1868 et 1874 exprimait sa volonté de remplacer la barbarie rurale du gaucho par la civilisation européenne urbaine. Face à une milice qui traversait sa ville, il se serait exprimé : « Tout le mal de mon pays me fut soudain révélé : la barbarie ! ». Il fut marqué par la brutalité et la violence des gauchos, en particulier du *caudillo* Facundo Quiroga (Slatta, 1986 ; Hémeury, 2009 ; Franz, 2010). En effet, le mode de vie du gaucho était empreint de machisme et de compétition, qui selon Hutchinson, un voyageur anglais de passage en Argentine en 1865, explique, avec l'oisiveté, le développement du vice (vol, meurtre, jeux d'argent) parmi les gauchos.

Dans le milieu rural aussi, les pratiques des gauchos, comme les déboussages violents, s'opposaient aux volontés d'améliorer les soins accordés aux chevaux. Les manades de chevaux sauvages se raréfièrent à la fin du XIX^{ème} siècle et étaient décrites aux limites sud de l'espace pampéen. Le gaucho était de moins en moins propriétaire de ses chevaux et de plus en plus un ouvrier rural employé par des propriétaires de terres et de troupeaux bovins et équins. Par ailleurs, des reproducteurs européens furent importés massivement à la fin du XIX^{ème}. Ces reproducteurs, principalement de races de trait comme les Shire, Percheron, Clydesdale et Hackney, mais également des chevaux de Pur-Sang Anglais, étaient activement croisés avec les juments locales. Ainsi, la valeur du cheval augmenta et les mauvais traitements ne furent plus acceptés par les élites propriétaires. Ceux-ci étaient souvent des immigrants relativement récents, culturellement très proches des européens et qui importaient activement d'Europe des méthodes de dressage plus douces que celles utilisées par les gauchos (Slatta, 1986 ; Dowdall, 2003 ; Hémeury, 2009).

On peut observer une modification des mentalités et le déclin de l'esprit gauchesque dans l'essor de certaines fédérations sportives à la fin du XIX^{ème} siècle (Archetti, 2005). Les sports équestres s'organisèrent de manière « civilisée », autour de fédérations, comme la fédération de Pato en 1890, qui prétendait représenter un jeu traditionnel mais en imposant des règles jugées plus acceptables (Slatta, 1986 ; Hémeury, 2009). Par ailleurs, le développement des clubs cyclistes dans les petites et moyennes villes rurales montre un transfert du mode d'exhibition des élites

rurales du cheval, comme c'était le cas auparavant pour les gauchos, vers la bicyclette, associé à une société urbaine, « à l'européenne » (Slatta, 1986).

2. Le mode de vie du gaucho disparaît

Dès le début du XIX^{ème} siècle, les élites de Buenos Aires cherchèrent à éliminer la figure du gaucho du paysage argentin en interdisant progressivement différents éléments de son mode de vie. En effet, selon Jorge Louis Borges, écrivain argentin du XX^{ème} siècle, le gaucho, caractérisé par son individualisme, motivé par le courage et la passion dont la destinée dépend uniquement de sa force et de sa bonne fortune, ne pouvait pas s'inscrire pleinement dans l'adhésion et la soumission à un avenir commun à l'État argentin et son gouvernement (Britton, 1979).

D'après Slatta (1986), ces interdictions s'inscrivent dans un mouvement général des élites blanches de Buenos Aires contre les masses rurales métisses de l'intérieur des terres, basé sur la mise en place d'une législation restrictive, du contrôle des ressources économiques et de la recherche d'une hégémonie culturelle.

A partir de 1799, et jusqu'en 1899, 6 lois ont tenté d'interdire le jeu du *pato*, du moins sous sa forme traditionnelle, sans terrain délimité, ce qui entraînait la traversée et la dégradation de propriétés privées. Par des législations restrictives, notamment en termes de chasse à l'autruche, la mise en place de passeports à l'intérieur du pays, d'autorisations de travail et d'une loi contre le vagabondage, la province de Buenos Aires cherche à faire disparaître les gauchos en faisant disparaître leurs moyens de subsistance. En 1865, le code rural de cette province rend virtuellement hors-la-loi le mode de vie des gauchos. Les individus ne pouvant justifier d'un emploi stable devaient entrer dans l'armée ou aller en prison. On peut néanmoins douter de l'efficacité de l'application de ce code (Slatta, 1986 ; Bethel, 1993).

A partir des années 1880, le gaucho se voit obligé de faire un choix pour assurer sa subsistance : devenir un ouvrier agricole sédentaire travaillant pour un propriétaire terrien, s'engager dans l'armée pour combattre les indiens ou devenir hors la loi et migrer vers des zones de l'Argentine où il peut chasser des autruches, voir du bétail, en toute impunité, pour assurer sa subsistance (Slatta, 1986).

B) La réappropriation patriotique et le renouveau du gaucho

1. L'immigration, la poussée du nationalisme et le retour aux figures traditionnelles

Au cours des dernières décennies du XIX^{ème} siècle et des premières décennies du XX^{ème} siècle, l'Argentine fut marquée par une immigration massive et une urbanisation rapide. Déjà en 1884, les italiens de Buenos Aires formaient une communauté très puissante. La fête nationale italienne surpassait en nombre de participants et en enthousiasme populaire la fête nationale argentine dans les rues de Buenos Aires (Bertoni, 1992). En 1914, 29,9% de la population argentine et presque 50% de la population de Buenos Aires était nés à l'étranger. Ces immigrants étaient principalement des classes moyennes et aisées (ingénieurs, architectes, propriétaires de commerce,

etc.), principalement d'origine européenne : italiens, britanniques, allemands, espagnols, français... (Archetti, 1995).

Face à cette immigration massive, entre 1860 et 1920, le gouvernement argentin répond par la construction d'une symbolique nationale, dont le gaucho va faire partie. Plusieurs fronts culturels sont utilisés pour véhiculer une nouvelle image du gaucho.

« El gaucho Martín Fierro », un poème centré autour du personnage du même nom, un gaucho, écrit en 1872 par José Hernandez, est l'œuvre la plus connue de la littérature gauchesque qui se développe à cette époque (Archetti, 1995 ; Fradkin, 2003). Le gaucho renaissait sous un jour plus acceptable, associé aux héros de l'Indépendance.

Le gaucho de la littérature met en avant le courage, l'élégance, la compassion, la loyauté et la générosité, mais il représente également le manque de cohérence, la vantardise et la sensibilité musicale qui sont décrits par Archetti (1995) comme des traits fondamentalement argentins. Les peintres de la fin du XIX^{ème} siècle participèrent à sa popularisation, notamment lorsque des gauchos apparurent sur des billets de banque, avec les grandes figures de la nation (Fradkin, 2003).

Les statues équestres qui se sont multipliées à la fin du XIX^{ème} siècle, ont également participé à la mise en avant des héros de l'Indépendance et de la cavalerie argentine (Bertoni, 1992).

La naissance d'un sentiment national fut intégrée à la fin des années 1880 au système éducatif qui était alors en plein développement. Le culte des héros argentins, dont le gaucho, type symbolique de la nationalité argentine faisait partie de l'éducation nationaliste. La littérature argentine, alors naissante et très marquée par la poésie gauchesque, était intégrée aux programmes scolaires élémentaires et secondaires. Cet instrument pédagogique fut d'autant plus influent que les enfants d'immigrés étaient le plus souvent ignorants du passé national, et se sont imprégnés de cette « fiction poétique et sociale » (Archetti, 1995) pour construire leur rapport à l'identité argentine. Le gaucho a par ailleurs acquis une profondeur historique à partir des années 1910, où son rôle dans l'Indépendance a discrètement intégré les livres d'Histoire (Fradkin, 2003). A cette époque, la réhabilitation du gaucho comme modèle argentin ancestral faisait l'unanimité parmi les élites littéraires et culturelles.

2. Le néo-gaucho urbain contre l'homme de cheval rural

Au cours du XX^{ème} siècle, l'Argentine s'est réappropriée la figure du gaucho alors même que celui-ci disparaissait du paysage politique et que son rôle dans le travail agricole diminuait (Carnighan, 1933 ; Ruiz, 1947 ; Hémeury, 2009).

De nombreuses associations traditionalistes se sont créées, en premier lieu autour de l'utilisation du cheval. Puis, autour de la pratique de l'équitation traditionnelle s'est articulée une tradition culinaire, musicale, des danses, des jeux, ou encore des savoir-faire comme le travail du cuir. Mais ces associations revendiquaient également un système d'idées, de valeurs et de symboles en relation avec l'identité gauchesque. Cette construction symbolique, autour du type rural du gaucho, fut sélective et réinterpréta certains pans de la tradition : le travail, l'honneur et le

courage du gaucho ont été mis en exergue, mais le côté violent ou encore les jeux d'argent ont souvent été occultés. Ce travail avait une vocation de cohésion sociale, au sein d'une communauté, et d'inculcation de valeurs et de comportements associés au mythe du gaucho. Il a forcément induit une narration et une mise en scène des traditions et des éléments historiques (Bassa, 2013).

Cette nouvelle tradition du gaucho s'est centrée sur le cheval, les traditions vestimentaires et un système de compétences et de connaissances autour du cheval et des tâches agricoles liées à l'élevage (Sessa, 1998 ; Bassa, 2013 ; Monachesi et Tonello, 2013). Toutefois, si actuellement ces nouveaux gauchos sont tous cavaliers, ils peuvent être divisés en 3 groupes. Un petit nombre d'entre eux réalise réellement le travail du bétail à cheval dans la vie quotidienne. La plupart ont des expériences de travail du bétail mais ne le réalisent pas au quotidien. Enfin, certains sont cavaliers, se sentent attachés aux traditions gauchos, mais ne possèdent pas de compétences agricoles (Bassa, 2013).

Le gaucho des associations traditionalistes possède également une identité provinciale marquée, qu'il soit simplement cavalier ou qu'il travaille le bétail au quotidien. Celle-ci est visible dans le harnachement des chevaux et dans les costumes des cavaliers (Sessa, 1998 ; Bassa, 2013). Les associations se critiquent durement entre elles quand elles estiment que la tradition n'est pas respectée (Bassa, 2013). Chaque association s'attache à des traditions, qui ne représentent pas toujours le caractère historique du gaucho. En particulier, l'attachement local et provincial des associations et des nouveaux gauchos ne reflète pas du tout un élément historique de la figure du gaucho, plutôt vagabond, et qui traverse le territoire pour chasser l'autruche en Patagonie et retourne à la frontière brésilienne pour commercer avec les portugais (Ruiz, 1947).

Par ailleurs, ce nouveau gaucho vient de la ville. S'il est attaché aux valeurs rurales, il vit et travaille le plus souvent en ville. Ces associations se créent en ville et c'est depuis la ville que la tradition rurale est mise en valeur et réinventée (Bassa, 2013). De nombreuses manifestations ont d'ailleurs lieu en ville (Monachesi et Tonello, 2013). A Bahía Blanca, la volonté des associations est de rapporter dans le quotidien des habitants urbains une partie du mode de vie rural traditionnel qui était celui de la plupart des argentins et qui est devenu exotique en ville, de même qu'il devient marginal dans les grandes régions d'agriculture productiviste (Monachesi et Tonello, 2013).

3. Les cavaliers dans les fêtes traditionnelles

Le cavalier et les défilés équestres font partie intégrante des fêtes traditionnelles. Le cheval est ainsi profondément ancré dans la représentation du passé argentin. Par exemple, des pèlerinages se réalisent à cheval sur les traces des armées de l'Indépendance, comme rapporté par « El diario de la Republica » (2014) : pour la 17^{ème} année consécutive, des cavaliers ont parcouru à cheval quelques 200 km en 5 jours. S'ils n'atteignent pas les 420 km parcourus en 5 jours par le régiment de San Martín, le rapport avec les traditions et l'Histoire nationale est présent.

Les cavaliers des fêtes traditionnelles ont également pris une place centrale dans le tourisme argentin. En effet, les parades de gauchos sont souvent associées à des fêtes populaires, des exhibitions de jeux à cheval, dérivés des jeux traditionnels, dans une ambiance ludique propice

au tourisme (Figure 10). L'ornement des chevaux et des cavaliers participe à cette exhibition touristique, source de revenus (Silla, 2009 ; Bassa, 2013 ; Monachesi et Tonello, 2013).

Figure 10 : Défilé de gauchos à San Antonio de Arreco en Novembre 1995.



Source : Photographie personnelle

Même les fêtes d'origine religieuse incorporent des défilés et des pèlerinages à cheval, voir même des courses de chevaux. Cette volonté ludique et touristique est clairement affichée dans certains rassemblements religieux, comme celui de Las Ovejas, tandis que les exigences touristiques et les jeux équestres, souvent associés à des jeux d'argent, posent parfois des difficultés, comme à la fête de San Sebastián de 2001 (Silla, 2009).

II) La marche du progrès : la fin de l'ère du cheval

A) L'impact de la motorisation

Au début du XIX^{ème} siècle, tout en Argentine se faisait à cheval. Le cheval était indispensable au travail du bétail et aux déplacements. De manière moins évidente, le cheval était également très utilisé en ville. Des voyageurs étrangers ont témoigné de l'utilisation de chevaux pour moudre le blé ou encore fabriquer des briques. Pour battre la crème en beurre, une bourse en cuir était attachée à l'arrière d'un cheval, qui traversait un champ au galop jusqu'à ce que le beurre soit formé. Certains gauchos pêchaient à cheval, en entrant dans les fleuves avec leur cheval, un filet de pêche attaché à la selle ; les laitiers ou encore les pauvres qui demandaient l'aumône le faisaient à cheval (Perez, 2005 ; Murray, 2008 ; Hora, 2014). Ainsi, avant la

motorisation, le cheval était absolument partout, et selon un voyageur anglais, Woodline Parish, il semblait impossible pour un gaucho argentin qu'il puisse en être autrement (Brejov, s. d. ; Perez, 2005 ; Murray, 2008 ; Hora, 2014).

L'arrivée du chemin de fer au milieu du XIX^{ème} modifia indirectement le rôle du cheval dans la vie quotidienne. Avec le chemin de fer, les exportations s'intensifièrent, et une nouvelle vague d'immigrés européens arriva à l'intérieur des terres. Le développement de la salaison et du froid industriel permit d'augmenter la production de bovins allaitants, avec une augmentation du nombre de chevaux utilisés par la filière bovine dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème} siècle. Ce développement nécessitait des chevaux de selle pour travailler avec le bétail, mais aussi des chevaux plus lourds pour le transport des cuirs, de la laine et du grain entre les exploitations et les gares. En 1895, un recensement national dénombrait 4,4 millions de chevaux, contre 9,8 millions dénombrés par un autre recensement national en 1930. Cette augmentation s'accompagna de l'importation d'étalons de trait (Percherons, Shire, Clydesdale, Normands, Cleveland) pour apporter du sang de trait dans les lignées locales. En 1907, on enregistrait 427 étalons Clydesdales, ou encore 345 Percherons dans le Stub Book Argentin tout juste fondé (Dowdall, 2003).

Toutefois, avec le chemin de fer, les étrangers créèrent de petites exploitations agricoles voisines des grandes estancias consacrées à l'élevage extensif de bovins. Ces petites exploitations, associées à la disponibilité de la voie de chemin de fer vers Buenos Aires et aux capacités d'exportation, ont permis le développement des cultures céréalières et d'élevages plus intensifs (Guibert et Sili, 2011). Ces exploitations étaient peu importantes en nombre et en surface cultivée mais elles apportèrent une première révolution rurale dans la Pampa et les provinces limitrophes : l'alternative de la culture végétale et de l'élevage intensif, à la place de l'élevage extensif traditionnel. Ce modèle de production intensive dépendait beaucoup moins des chevaux pour les travaux agricoles que l'élevage extensif. Il était soutenu par des moyens techniques et scientifiques du gouvernement (Paredes, 1995), en particulier pour les voies ferrées dédiées au transport des marchandises et la recherche en systèmes d'irrigation agricole. Par ailleurs, même pour l'élevage extensif, le développement des clôtures à la fin du XIX^{ème} siècle et surtout au XX^{ème} siècle diminua le nombre de chevaux nécessaires pour gérer les troupeaux, et les troupeaux de chevaux étaient uniquement utilisés pour préparer les pâturages avant l'utilisation par des espèces plus rentables (Daireaux, 1886).

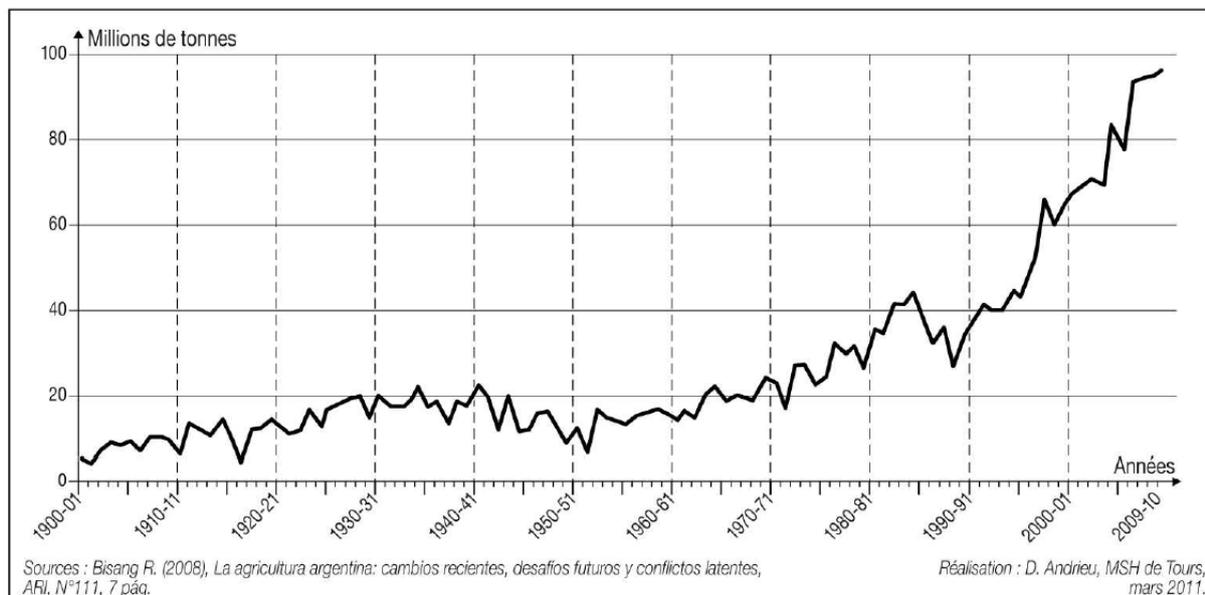
Au XIX^{ème} siècle, cette évolution était encore quantitativement faible. Selon Guibert et Sili (2011), il fallut attendre le XX^{ème} siècle pour que la place du cheval de travail dans la vie quotidienne soit réellement modifiée.

La motorisation toucha en premier Buenos Aires, de manière assez parallèle à la motorisation des villes européennes, en raison de l'immigration européenne importante. Dès 1907, la fin de l'ère du cheval fut pressentie, chacun imaginant un avenir alimentaire ou un avenir comme animal de compagnie de luxe pour le cheval (De Unamuno, 1907). En 1940, les classes sociales privilégiées de Buenos Aires adoptèrent la voiture comme outil d'exhibition (Nitsch, 2009).

Dans les zones rurales, la mécanisation s'accéléra à partir de 1950, et fut associée dans les décennies suivantes à l'amélioration génétique des semences végétales. Cette deuxième révolution

rurale s'exprima dans l'augmentation des productions végétales aux dépens de l'élevage bovin allaitant extensif. Toutefois, c'est avec le soja, à partir des années 1990, que les productions végétales ont explosé (Figure 11). Les nouvelles structures agricoles présentent une concentration des capitaux financiers et fonciers et un taux élevé de mécanisation, rendant la présence de chevaux inutile (Guibert et Sili, 2011).

Figure 11 : Evolution de la production de grains en Argentine de 1900 à nos jours



Le nombre de chevaux présents en Argentine a chuté pendant la deuxième moitié XXème siècle. Selon des recensements nationaux, il serait passé de 10 millions de têtes à 1,2 millions au cours de cette période.

B) Une filière qui reste active

Malgré cette diminution significative du nombre de chevaux dans la deuxième moitié du XXème siècle, l'Argentine a conservé une population équine nombreuse. En 2013, les recensements de la FAO indiquaient la présence de 3 620 000 de têtes de chevaux auxquels s'ajoutent 98 000 ânes et 185 000 mules (FAO, 2013). Au milieu du XXème siècle, les services nationaux recensaient 1,2 millions de chevaux. Il est difficile de dire si ces chiffres traduisent une forte augmentation de la population équine en argentine ou un changement des méthodes de recensement.

Si on considère les données de la FAO, pour les chevaux, la densité atteint 9,1 têtes pour 100 habitants, contre 3 têtes pour 100 habitants aux Etats-Unis, ou 0,6 tête pour 100 habitants en France par exemple. Cette densité est la 5^{ème} plus élevée après la Mongolie, l'Islande, l'Uruguay et le Royaume des Tonga dans le Pacifique. Certes, le territoire argentin est grand et la densité de population humaine relativement faible, mais même en densité par km², on atteint 1,3 tête par km², contre 1 tête par km² aux Etats-Unis ou 0,7 tête par km² en France (FAO, 2013).

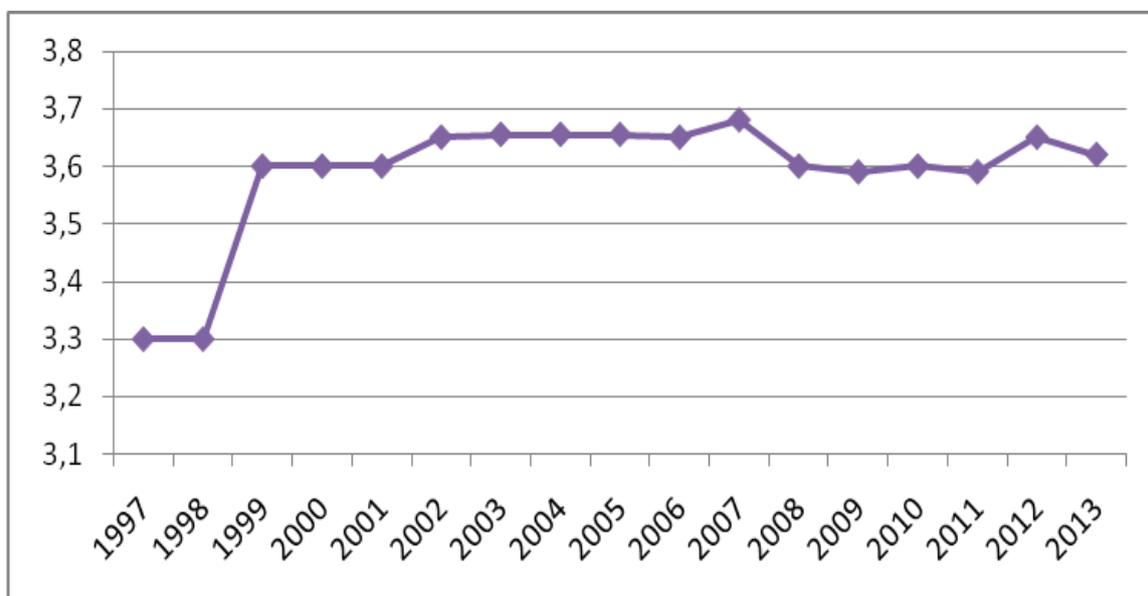
La population équine actuelle est assez stable en Argentine (Tableau 1 et Figure 12), comme le montrent les chiffres de la FAO, avec toutefois une augmentation de la demande concernant les chevaux de sport, en particulier de polo, une demande stable à légèrement décroissante concernant les chevaux de travail agricole et une baisse des chevaux de transport et de travail en ville (Comité Consultivo Nacional et FAO, 2003).

Tableau 1 : Nombre de chevaux recensés en Argentine entre 1997 et 2013 en millions de tête.

Année	Nombre de chevaux en Argentine (en Millions)
1997	3,300
1998	3,300
1999	3,600
2000	3,600
2001	3,600
2002	3,650
2003	3,655
2004	3,655
2005	3,655
2006	3,650
2007	3,680
2008	3,600
2009	3,590
2010	3,600
2011	3,590
2012	3,650
2013	3,620

Source : FAO, 2013

Figure 12 : Nombre de chevaux recensés en Argentine entre 1997 et 2013, en millions de tête.



Au sein de l'Argentine, la situation est cependant variée avec de grandes régions d'élevage et des régions où la densité équine est plus faible. La diversité des territoires et des espaces

climatiques permet des stratégies d'élevage et des types de chevaux sélectionnés bien distincts. On peut délimiter l'Argentine en 5 grandes régions climatiques : La Pampa tempérée et humide, Le Nord-Est subtropical, le Nord-Ouest subtropical d'altitude, Le Cuyo aride et montagneux et la Patagonie, très aride, à l'exception des zones proches de la cordillère des Andes (Figure 13). Ainsi la Pampa semble le territoire parfait pour l'élevage, par exemple de chevaux de course, mais la Patagonie se prête volontiers à un élevage semi-extensif de chevaux à destination bouchère (Comité Consultivo Nacional et FAO, 2003 ; Torres Mignaqui, 2003 ; Paz *et al.*, 2013).

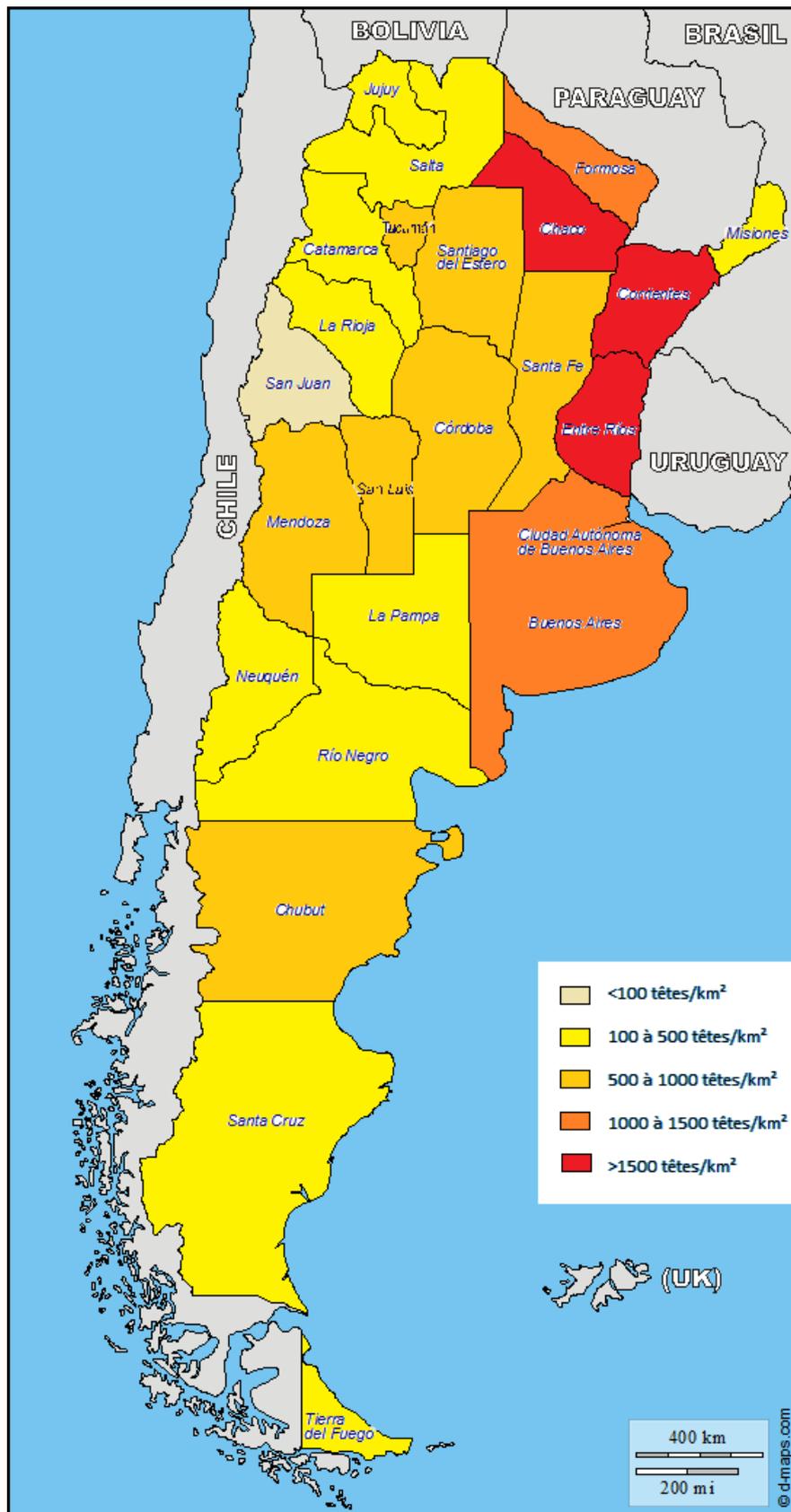
La densité au km² est élevée dans tout le quart Nord-Est du pays, excepté dans la province de Misiones (Figure 14). En termes de densité par habitant, elle est élevée dans le Nord-Est, mis à part la province de Buenos Aires, très peuplée, et en Patagonie, région peu peuplée (Figure 15). Ainsi les chevaux se concentrent quantitativement dans la Pampa et le Nord-Est.

Figure 13 : Grands espaces climatiques argentins.



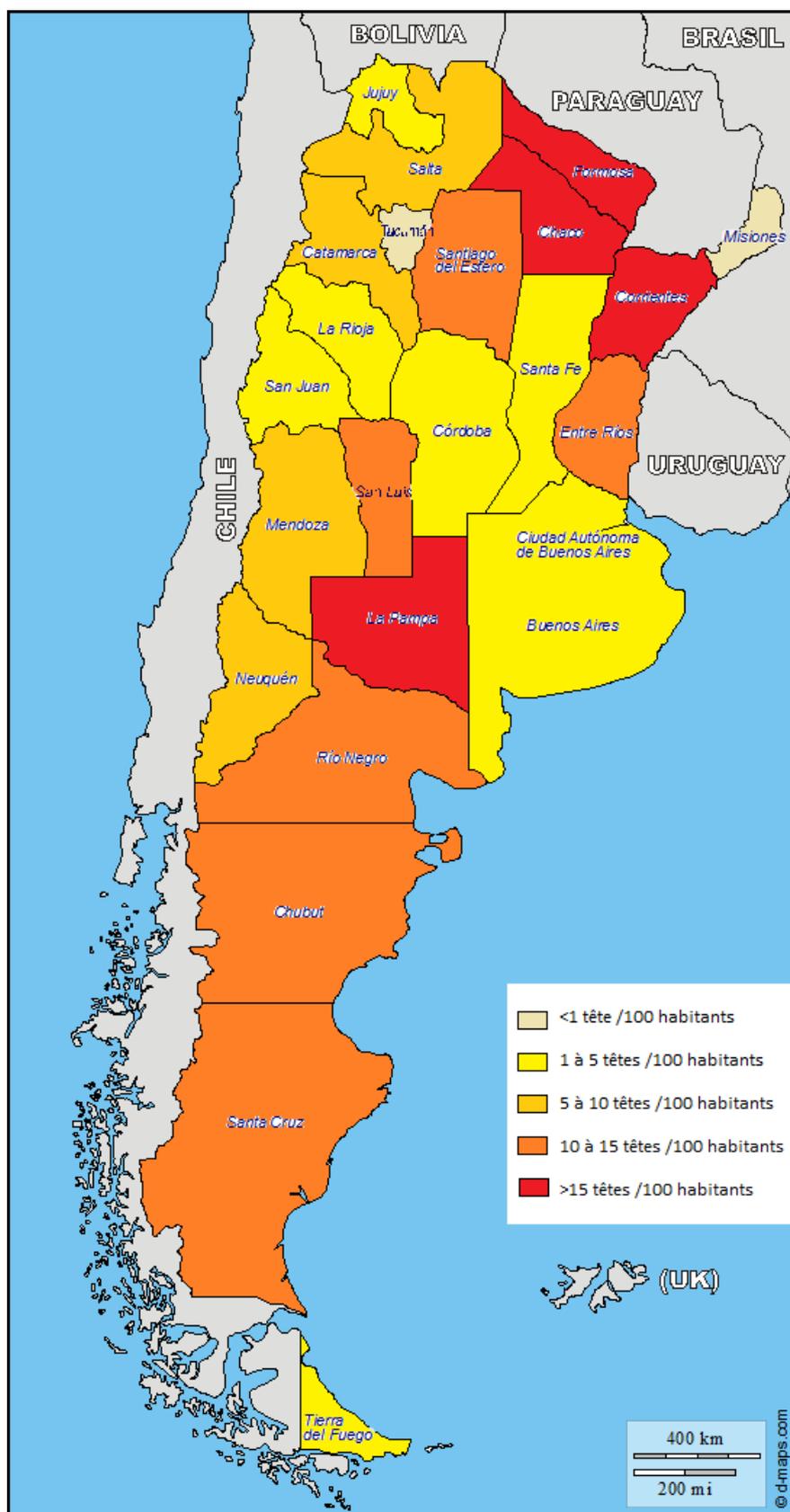
Source : Construction personnelle d'après Comité Consultivo Nacional et FAO, 2003

Figure 14 : Densité de la population équine (par km²) en Argentine en 2011.



Source : Construction personnelle d'après FAO (2011)

Figure 15 : Rapport du nombre de chevaux pour 100 habitants dans différentes régions d'Argentine en 2011.



Source : Construction personnelle d'après FAO (2011) et INDEC (2016)

III) *Le Criollo, le cheval du pays*

A) Origines de la race Criollo

Dans toute l'Amérique du Sud, le terme « criollo » correspond aux animaux, bovins et chevaux en particulier, issus de l'importation de quelques reproducteurs par les conquistadors et les premiers colons, s'étant ensuite multipliés sur le territoire américain. Nous avons vu précédemment que les chevaux importés provenaient des élevages andalous du XVIème siècle, issus de croisements entre chevaux européens et barbes, avec quelques rares croisements avec des chevaux arabes. Ces chevaux se sont ensuite abondamment multipliés en s'appropriant une niche écologique inoccupée, comme l'ont fait les bovins.

Peu d'introductions de chevaux européens sont décrites entre le XVIème et le XIXème siècle, mis à part les actions isolées de quelques officiers, comme le général Beresford qui a importé le premier cheval Pur-Sang Anglais (PS) en 1806 (Dowdall, 2003). En revanche, à partir de la moitié du XIXème siècle, l'accélération du commerce et des échanges internationaux a motivé l'importation d'un grand nombre de chevaux de trait, en particulier des étalons destinés à être croisés avec les juments locales. L'importance quantitative de ces reproducteurs étrangers est faible et limitée aux environs de Buenos Aires. Toutefois ces croisements ont été réalisés dans les meilleurs élevages du pays. Par exemple celui de Juan M. Hernandez atteignait déjà 37% de chevaux non Criollos parmi les 900 chevaux de l'estancia dès 1879 (Dowdall, 2003, Carranza, 1997). Entre 1907 et 1910, plus de 13 000 reproducteurs de race étrangère, de pure race, ont été déclarés au Stud Book Argentin de la Société Rurale Argentine, en premier lieu des races de trait (Dowdall, 2003).

Le Criollo n'était alors pas considéré comme une race et aucun registre ne permettait de suivre la généalogie des chevaux locaux et croisés. Des éleveurs, des vétérinaires et des zootechniciens s'exprimèrent sur la nécessité de conserver le cheval Criollo et d'identifier des lignées pures, préservées des croisements avec les reproducteurs importés. L'apparition d'une catégorie « Criollo » aux expositions d'éleveurs de la Société Rurale Argentine et la publication de tribunes sur cette race dans des journaux ruraux (« La semaine rurale », « L'Agriculture », « La Campagne et le Sport ») à partir de 1894 démontre l'intérêt croissant porté au Criollo (Dowdall, 2003, Carranza, 1997).

Il est nécessaire de préciser que les aspirations des éleveurs de chevaux croisés ou européens ne correspondaient pas à la demande nationale. La majorité de la demande au XIXème et au XXème siècle concernait les chevaux de travail, montés ou de trait léger, mais aussi beaucoup de chevaux ayant des qualités nécessaires pour l'armée. D'après les officiers anglais, la rusticité, la sobriété alimentaire et la résistance à la fatigue du Criollo étaient bien meilleures que celles des chevaux issus de croisements, ou même que celles des chevaux européens (Dowdall, 2003). En effet, ces qualités ont été recherchées et sélectionnées de manière empirique dès que les indiens, les gauchos puis les militaires ont élevé des chevaux (Paz *et al.*, 2010). Le principal reproche qui lui était fait portait sur sa petite taille (Dowdall, 2003). Les éleveurs ayant importé des reproducteurs à grands frais avaient du mal à valoriser leurs croisements, qui n'avaient pas la rusticité du Criollo

mais n'avaient pas non plus la taille des chevaux européens. Ils ont ainsi choisi des reproducteurs avec des objectifs de sélection qui ne répondaient pas à la demande nationale.

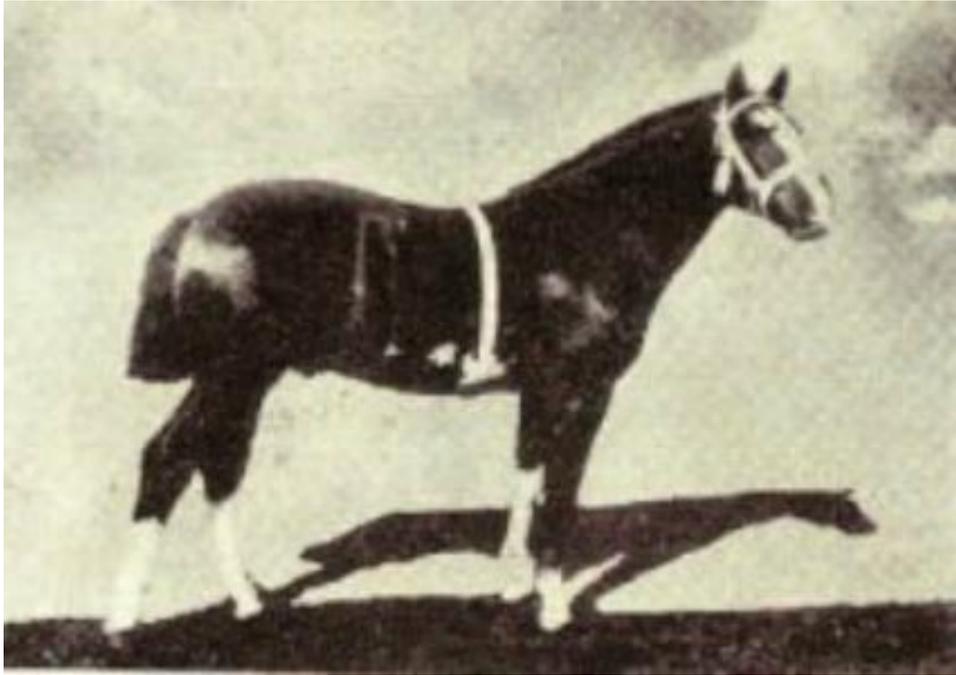
B) L'association des éleveurs de cheval Criollo et la proposition d'un standard de sélection

Le cheval Criollo était donc dans une situation délicate au début du XXème siècle. Il n'était pas considéré comme une race, ne possédait pas de registre d'origines et de nombreux croisements avaient été effectués au risque de ne plus trouver de lignées pures. Face à cette menace, deux éleveurs se sont particulièrement engagés pour définir un standard permettant d'inscrire des chevaux dans un Registre de race : Enrique C. Crotto et le Dr Emilio Solanet (Dowdall, 2003).

En 1918, un premier standard de race a été rédigé pour aider les éleveurs à sélectionner leurs meilleurs reproducteurs. Toutefois, des difficultés sont apparues dans la définition du biotype idéal. E. Crotto souhaitait que l'objectif soit des chevaux plus grands, de plus d'1m45 avec un cou épais, répondant aux besoins de l'armée. E. Solanet trouvait ce biotype trop éloigné des chevaux criollos qu'il voyait sur le terrain, plus petits, avec des encolures d'épaisseur moyenne et des crins en quantité réduite. Par ailleurs, à l'exposition rurale de 1918 de Santiago, au Chili, il a eu l'occasion d'observer les meilleurs éléments de la race Criollo chilienne, et l'organisation des éleveurs chiliens, alors bien plus avancée que celle des Argentins (Dowdall, 2003).

Leurs débats ont alimenté la presse nationale, avec des quotidiens à grand tirage comme « La Nación », « La Prensa » et « La Razon » et ont soulevé un engouement populaire pour la race Criollo, au moment où toute l'Argentine se tournait vers la figure nationale du gaucho. En particulier, E. Crotto s'est appliqué à augmenter la consanguinité dans son élevage à partir de quelques bons reproducteurs n'ayant jamais été croisés avec des chevaux européens. Il obtint des chevaux de bonne taille mais ne fut jamais primé lors des concours et expositions. E. Solanet possédait aussi des Criollos purs (jamais croisés) mais a aussi recherché des reproducteurs en province, où peu de chevaux européens étaient présents. De plus il a échangé des reproducteurs avec d'autres éleveurs pour augmenter la variabilité génétique dans son troupeau (Figure 16). Il obtint de meilleurs résultats en concours, malgré la taille réduite de ses modèles par rapport à ceux de E. Crotto, et ses reproducteurs furent demandés par de nombreux éleveurs.

Figure 16 : Olvido Cardal, étalon appartenant à E. Solanet, gagnant de l'exposition de Palermo en 1922.



Source : Montory, 2011

D'autres éleveurs l'imitèrent et les chevaux Criollo de la pampa environnante de Buenos Aires furent croisés avec des Criollo importés des provinces de Chubut, de Cordoba et du Nord de la province de Santa Fe (Figure 17). Caranta Cardal a ainsi été rapporté du Chubut, province du Sud de l'Argentine à environ 1200 km de l'établissement de Solanet. Ces Criollo étaient plus petits et moins « charpentés » que les Criollo de la pampa, ce qui allait à l'encontre du projet de E. Crotto pour la race (Dowdall, 2003).

Figure 17 : Caranta Cardal, jument née dans le Chubut, et sélectionnée en 1919 par E. Solanet pour intégrer son élevage.



Source : Montory, 2011

Ces divergences ont mené quelques éleveurs, dont E. Solanet, à fonder l'Association des Eleveurs de Chevaux Criollo (ACCC) le 16 Juin 1923, contre l'avis de la Société Rurale Argentine, qui soutenait le projet de E. Crotto (Carranza, 1997 ; Dowdall, 2003 ; Paz *et al.*, 2010). L'ACCC se basait sur un standard émis en 1922, beaucoup plus complet que celui de 1918, présentant 2 biotypes extrêmes, appelés « asiatique » et « africain », et littéralement très proche du standard du Criollo chilien. Le biotype asiatique présentait un profil rectiligne à concave, faisant penser aux chevaux arabes, tandis que le biotype africain présentait un profil convexe comme les chevaux barbes ou d'autres races originaires d'Afrique. E. Crotto a continué à sélectionner des chevaux de plus en plus éloignés du standard criollo, qui était de plus en plus reconnu (Dowdall, 2003).

La race a ainsi commencé à se constituer même si beaucoup d'éleveurs perdirent progressivement l'enthousiasme et la motivation qui ont mené à la création de l'ACCC. La sélection demandait beaucoup de travail et les chevaux identifiés comme Criollo se vendaient sur le même marché que les chevaux dont l'origine n'était pas constatée. Si au départ, les éleveurs avaient l'impression de participer à une œuvre décisive de sauvegarde de la race, peu s'investirent à long terme dans le fonctionnement de l'association. Toutefois, le cheval Criollo est devenu de plus en plus reconnu. Le voyage de deux Criollos, Mancha et Gato, depuis l'élevage de E. Solanet jusqu'à New York a apporté une très bonne publicité au Criollo, en Argentine et dans toute l'Amérique. En 3 ans, entre 1925 et 1928, ces deux Criollos ont parcouru 21 500 km, traversé des déserts, des fleuves et gravis des montagnes jusqu'à 5900 mètres d'altitude (Dowdall, 2003 ; Colombo, 2011).

L'inscription de reproducteurs au sein du registre d'inscription de la race a été très sélective et au moment de la constitution du registre entre 1920 et 1923, environ 380 Criollos étaient été

inscrits par an. De nombreux éleveurs éloignés de Buenos Aires n'avaient pas entendu parler de l'ouverture des registres ou n'ont pas pu se soumettre aux inspections de morphologie nécessaire à l'inscription. La Société Rurale Argentine a fermé rapidement le registre en raison de désaccords personnels avec les membres de l'ACCC. Suite à l'élection d'un nouveau président à la tête de la Société Rurale Argentine en 1926, la communication avec l'ACCC s'est améliorée. L'ACCC obtint donc la réouverture du registre pendant plus de 2 ans entre 1927 et 1929 pour augmenter la diversité génétique à la base de la fondation de la race. 572 nouveaux reproducteurs ont été enregistrés, en plus des naissances au sein de la race, qui approchaient les 350 par an (Dowdall, 2003). A partir de 1930, la sélection s'est orientée vers une homogénéisation du modèle du cheval Criollo, vers un modèle plus proche du biotype africain, présentant une bonne rusticité et des aplombs solides. Par ailleurs, ce rapprochement avec la Société Rurale Argentine a permis une reconnaissance mutuelle des races Criollos entre l'Argentine, l'Uruguay et la Brésil (Dowdall, 2003).

C) Dynamique actuelle et perspectives

Depuis la création de l'ACCC et la mise en place du standard, la demande en chevaux de travail a décru, de même que celle concernant les chevaux pour l'armée. L'orientation de l'agriculture argentine vers une diminution de l'élevage extensif bovin et l'augmentation d'élevages intensifs et des cultures, notamment le soja, a pleinement contribué à cette baisse de la demande. La diminution de ce débouché a été pleinement prise en compte par l'ACCC, qui a cherché à revitaliser la filière en mettant en avant d'autres débouchés.

En effet, le Criollo a une place de choix dans le cœur des argentins et dans les symboles de l'Argentine. Par conséquent, le Criollo est pour les associations traditionalistes et le tourisme un choix de race évident. Par ailleurs, sa douceur, ses capacités d'apprentissages et sa plasticité d'utilisation ont fait du Criollo un cheval de sport mais surtout de loisir très apprécié, pour lequel la demande reste active. Ce changement de débouchés s'est reflété dans une sélection moins active sur les capacités de travail et plus centrée sur les qualités de cheval de loisir comme la docilité pour s'adresser à un public plus large, depuis les années 2000 (Paz *et al.*, 2010).

Le nombre d'élevages de chevaux criollos reste ainsi majoritaire parmi les élevages argentins. Entre 46,5 et 58,6% des élevages produisent des criollos. Comme le reste de la filière équine, les élevages de race Criollo ont subi la crise argentine de la fin des années 90 mais le nombre d'élevages est en augmentation depuis : de moins de 400 éleveurs en 1999/2000, ce chiffre est passé à plus de 700 en 2010 (Paz *et al.*, 2010).

Concernant les manades de chevaux sauvages, dont on suppose une grande proximité génétique avec les Criollos inscrits au Stud Book, elles étaient déjà rares au début du XXème siècle, et le sont encore plus maintenant. On en trouve encore en Patagonie, et dans les provinces de San Luis, Mendoza, San Juan et La Rioja, principalement dans des parcs naturels. Leur avenir est incertain car les ressources alimentaires des parcs sont limitées par la productivité de la terre et les conditions météorologiques. Un débat éthique se crée sur la nécessité de capturer une partie de ces chevaux en laissant encore moins de criollos sauvages, ou de les laisser tel quels, la sélection naturelle permettant aux individus les moins demandeurs en alimentation de survivre (Scorrolli et Cazorla, 2010).

IV) Le polo : entre héritage et nouveauté

Le polo est progressivement devenu un des secteurs phares du monde équin argentin. L'Argentine est aujourd'hui le pays ayant les meilleurs chevaux de polo, et de très bons cavaliers qui jouent dans les tournois internationaux. Nous allons donc voir comment le polo s'est implanté et développé en Argentine, pour devenir une filière économique dynamique de nos jours.

A) De l'Inde à l'Argentine

L'origine du polo se retrouve bien loin de l'Argentine. Les premières traces de ce jeu remontent au VI^{ème} siècle avant notre ère, en Chine, durant la dynastie Tang. Il serait apparu au Tibet et s'est répandu en Asie au cours de l'Histoire (Mac Loughlin Bréard, 2008 ; Hémeury, 2009 ; Le Pichon, 1995). On retrouve sa trace en Perse au X^{ème} siècle après JC, où il était utilisé pour apprendre aux guerriers à diriger leurs chevaux (Figure 18). Le polo avait également une importance en Inde où il participait à l'enseignement équestre censé apporter aux jeunes du courage et de l'adresse. On trouve également des textes anciens se référant au polo en Iran, en Turquie, en Égypte et au Japon (Le Pichon, 1995).

Le polo se joue avec 2 équipes de 4 cavaliers. Le terrain mesure entre 230m et 275m de long pour 160m à 180m de large. Au cours de 4 à 8 périodes de 7 minutes et 30 secondes, les joueurs tentent de mettre une balle en bois de 8 cm de diamètre dans un but de 4m30 de large sur 3m de haut, à l'aide d'un maillet (FFP, 2016).

Figure 18: Illustration d'un manuscrit perse du XIIIème siècle mettant en scène une partie de polo.



Source : Suren-Pahlav (1998)

C'est depuis l'Inde que les officiers britanniques ont rapporté le jeu en Europe. L'officier Joe Sherer a organisé des parties en Inde en 1858, puis la première partie sur le sol britannique eut lieu en 1871 (Le Pichon, 1995 ; Archetti, 2005 ; Mac Loughlin Bréard, 2008 ; Hémey, 2009). En 1872, le premier club a été fondé en Angleterre, puis en Irlande (Mac Loughlin Bréard, 2008). Les anglais utilisaient des poneys irlandais, pour leur petite taille et leur docilité. L'immigration

anglaise a apporté ce jeu en Argentine, où le premier match officiel eut lieu en 1875, ainsi qu'aux États-Unis (Le Pichon, 1995 ; Archetti, 2005 ; Hémeury, 2009).

Tous les joueurs de ce premier match de 1875 étaient d'origine britannique. Dans les années 1890, le polo était principalement joué dans des propriétés d'immigrés britanniques, dans les provinces de Buenos Aires et Santa Fe. Entre 1892 et 1915, différents clubs et associations de polo virent le jour en Argentine, tous britanniques, et dont la langue officielle était l'anglais (Archetti, 1995).

En raison de l'abondance des chevaux et des terrains disponibles en Argentine, ce jeu s'est beaucoup développé parmi l'élite rurale des immigrés européens. Le polo appartenait à une dynamique plus générale d'importation de sports organisés par des immigrés européens, en particulier anglais mais aussi irlandais, comme le turf, le cricket, le rugby et le football (Archetti, 1995 ; Mac Loughlin Bréard, 2008 ; Hémeury, 2009). Le polo avait par ailleurs la vocation particulière en Argentine de se substituer aux jeux gauchesques auxquels se prêtaient les ouvriers agricoles argentins. A la fin du XIXème siècle, le polo apparaissait comme un sport moderne, symbole des temps nouveaux en Argentine (Hémeury, 2009).

B) L'appropriation du polo : nouveau symbole national

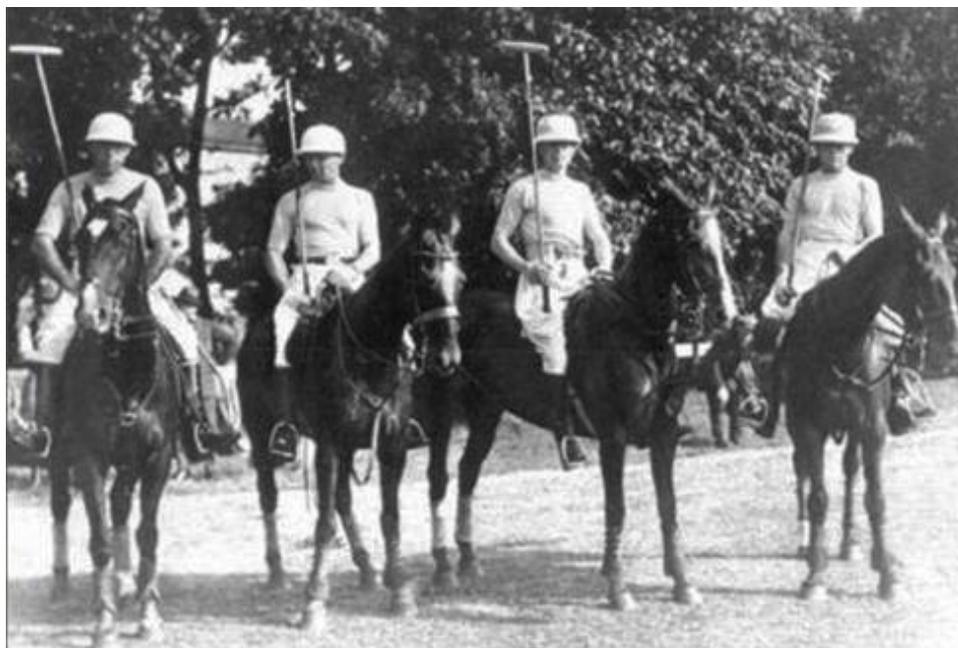
Progressivement, le polo fut pratiqué par des immigrés d'autres nationalités et par des argentins. Il s'est répandu parmi les officiers de la cavalerie argentine et parmi l'élite rurale argentine. La pratique du polo était même obligatoire depuis 1894 pour une partie des officiers de cavalerie (Archetti, 2005). Si on ne retrouvait en compétition que des grands propriétaires terriens, les *peones*, ouvriers agricoles s'occupant des chevaux dans les estancias, y jouaient aussi (Archetti, 2005, 1995). Initialement, la participation des ouvriers agricoles devait être importante puisque dans une volonté de garder un esprit de sport amateur, la participation aux compétitions de toute personne qui recevait un salaire en travaillant avec des chevaux fut interdite en 1909, réservant ainsi les compétitions aux élites propriétaires (Archetti, 2005 ; Hémeury, 2009).

Cette interdiction n'a pas empêché le phénomène de « criollisation » du sport, même si elle avait la volonté de le réserver à une élite ayant les moyens de pratiquer le polo en temps qu'amateur. En 1915, « El Palomar » a été créé. Il s'agit du premier club de polo formé par des argentins non issus de l'immigration récente, et dont la langue officielle était l'espagnol, contrairement à tous les clubs alors en activité (Archetti, 1995 ; Archetti, 2005).

En 1922, la Fédération Argentine de Polo fut créée pour superviser l'ensemble des clubs qui acceptaient l'espagnol comme langue officielle, les clubs britanniques restant isolés. L'équipe argentine gagna 2 grands tournois internationaux, ceux de Whitney et de Roehampton avec une équipe composée de joueurs d'origine britannique et de joueurs d'origine créole. Mais d'après Archetti (2005) c'est surtout les jeux olympiques de Paris de 1924 qui ont marqué un tournant dans le polo argentin (Figure 19). En effet, des joueurs des tournois argentins étant pour la plupart citoyens britanniques, ils ne furent pas sélectionnés pour les matchs internationaux car ils jouaient en général déjà avec l'équipe britannique. Ceci a permis de mettre en avant les joueurs de

nationalité argentine lors de ces rencontres. Ainsi, à Paris, les joueurs représentaient le jeu national argentin, même si 3 joueurs sur les 6 composant l'équipe étaient tout de même d'origine britannique, sans être citoyens britanniques.

Figure 19: Equipe argentine de polo, médaille d'or des jeux olympiques de 1924.



Source : Inconnu, 1972

Toutefois, c'est surtout les chevaux et le style de jeu argentin qui ont été retenus à Paris. Les journaux français et argentins soulignèrent la supériorité des poneys de polo, en termes de vitesse et de résistance à l'effort. Les joueurs argentins imposèrent ainsi un jeu très rapide avec une monte plus légère et en finesse que les anglo-saxons, anglais et américains, considérés comme les meilleures équipes de l'époque. Par ailleurs, les qualités des cavaliers étaient également mises en avant, mettant en relation le style de jeu argentin avec le style de monte du gaucho (Archetti, 2005, 1995). Les équipes cherchaient à récupérer cette image de gaucho moderne en habillant leurs *petiseros*, les personnes s'occupant des chevaux, de costumes traditionnels (Hémeury, 2009).

A leur retour des jeux olympiques, les joueurs furent triomphalement reçus par des milliers de personnes dans les rues de Buenos Aires. Le polo devint un symbole national reconnu par la presse populaire et le public urbain (Archetti, 1995). La pratique du sport est restée réservée à une élite mais les jeux olympiques ont participé à le faire connaître, et il commençait à être pratiqué par d'autres personnes que les propriétaires terriens du Nord de Buenos Aires. Le club de Hurlingham, très proche de Buenos Aires, permit à des citoyens de jouer, comme L. Lacey, joueur célèbre ayant obtenu le plus fort handicap en 1915, issu d'une famille de commerçants de Buenos Aires (Archetti, 2005).

Ainsi, à la fin des années 1930, le nombre de joueurs ayant un handicap positif, c'est-à-dire un niveau convenable (les débutants ayant un handicap de -2, les meilleurs joueurs mondiaux ayant un handicap de +10) atteint 1 755, contre 1 153 en Grande-Bretagne (Archetti, 2005). A ce nombre, il faut également ajouter les *petiseros* des estancias, qui n'avaient pas le droit de s'inscrire

comme joueurs, puisqu'ils gagnaient leur vie en travaillant avec des chevaux, mais qui jouaient fréquemment (Archetti, 2005, 1995).

En 1995, 3000 joueurs étaient inscrits officiellement comme joueurs de polo, et on trouvait 400 terrains de polo dans les 50 kms aux alentours de Buenos Aires (Le Pichon, 1995).

C) La filière du polo en Argentine, état des lieux

1. La mise en place d'une race : le cheval de polo argentin

Lors de l'introduction du polo en Argentine en 1858, les chevaux utilisés étaient les chevaux présents localement, le plus souvent des criollos, utilisés par ailleurs pour les travaux agricoles. Il s'agissait donc de chevaux petits, musclés, avec une ample avant-main et un caractère assez calme. Ils étaient toutefois moins rapides que les chevaux Pur-Sang anglais (PS). Des croisements ont donc été réalisés entre des chevaux Criollos et des PS dès la première moitié du XXème siècle. La qualité des chevaux de polo argentins s'est révélée à l'international dès les jeux olympiques de Paris de 1924, où les équipes et médias du monde entier louèrent les qualités de ces petits chevaux agiles (Le Pichon, 1995).

Au cours de la première moitié du XXème siècle, on est donc passé progressivement de l'usage des chevaux disponibles à une sélection spécifique des chevaux les plus adaptés pour le polo. La sélection s'est réalisée principalement à l'échelle de chaque exploitation agricole, selon la morphologie des chevaux. A la morphologie s'est ajoutée pour certains l'étude des allures et des aptitudes au jeu. Toutefois, des années de dressage sont nécessaires avant de pouvoir juger des capacités d'un cheval sur le terrain de polo, les chevaux commençant les tournois vers l'âge de 6, 7 ou 8 ans. Par conséquent, le temps nécessaire pour qu'un reproducteur démontre ses qualités sportives avant de se dédier à sa carrière de reproducteur allonge l'intervalle de temps nécessaire entre deux générations d'une lignée et retarde le progrès génétique. En effet, on ne peut ainsi sélectionner les meilleurs reproducteurs que tous les 6-8 ans, alors qu'on sélectionne les meilleurs dès 3 ans pour les chevaux de course par exemple. En 15 ans, il n'y a ainsi que deux étapes de sélection pour les chevaux de polo, contre cinq pour les chevaux de courses ; la sélection génétique est donc moins efficace et le progrès moins rapide pour les chevaux de polo (Le Pichon, 1995).

Des croisements entre chevaux Criollos et PS furent régulièrement réalisés pour obtenir des chevaux aussi résistants que les Criollos mais avec un modèle plus léger et rapide. Au début du XXème siècle, on trouvait sur les terrains de polo des chevaux de pure race Criollo, des PS et des chevaux issus du croisement entre ces deux races. La sélection n'était que partielle puisque de nombreux élevages, dits traditionnels, se composaient d'une dizaine de chevaux, avec 1 seul étalon, le choix des mâles reproducteurs n'ayant pas une grande importance. Des mesures réalisées sur les meilleurs chevaux de l'année 1980 montrent une grande variabilité de la morphologie de ces chevaux. La sélection était focalisée sur les femelles, ce qui ralentit la diffusion du progrès génétique, car il y a moins de descendant par jument que par étalon. A partir des années 1980, une volonté forte de standardiser la sélection des chevaux de polo fut exprimée par les éleveurs (Le Pichon, 1995).

L'association Argentine d'éleveurs de chevaux de polo vit le jour en 1984, alors que seulement une dizaine d'élevages étaient spécialisés dans cet élevage, la majorité exerçant l'élevage de chevaux de polo comme une activité secondaire, souvent associée à un autre type d'activité agricole. Son objectif était de développer l'élevage d'une race « Cheval de Polo Argentin » et d'améliorer ses qualités ainsi que de mettre en place un registre sélectif et généalogique, avec le soutien de la Société Rurale Argentine. Cette même race est également surnommée « polo ponies » en raison de sa petite taille. D'après Le Pichon (1995), 2000 chevaux furent enregistrés les deux premières années.

La formation de la race s'est basée sur la présence d'aptitudes pour la pratique du jeu de polo, telles que le tempérament et la conformation, parmi les chevaux Criollo et PS. Les caractéristiques du tempérament étaient particulièrement prises en compte et les qualités recherchées étaient la mansuétude, la docilité, la sensibilité, la résistance. Ces caractéristiques sont relativement subjectives et leur héritabilité est encore actuellement questionnée (Vidament et Rizo, 2015). Concernant la conformation, les chevaux recherchés doivent avoir une taille moyenne (1m56) qui correspond aux croisements obtenus entre les Criollos de petite taille et les PS plus grands, avec des membres forts et un dos court. Les critères du standard concernant l'anatomie extérieure sont toutefois assez subjectifs : « queue élégamment implantée, oreilles bien placées, trot libre » (Le Pichon, 1995).

Selon les créateurs de la race, un « type polo » était recherché au début du XX^{ème} siècle, avec des chevaux petits, musclés, de forte structure osseuse et ample poitrine. Puis les qualités démontrées pour le jeu sont devenues le premier critère pris en compte, le type actuel des chevaux concourant en polo étant une conséquence des aptitudes démontrées et non une condition de celles-ci. Pour sélectionner les chevaux en vue d'une carrière sportive, les qualités recherchées varient en fonction des cavaliers mais trois qualités se dégagent : la sensibilité aux commandes du cavalier, la docilité et la rapidité (Le Pichon, 1995).

La sélection des étalons est difficile car les étalons ne sont pas utilisés sur les terrains de polo. Ils sont jugés trop dangereux. Par conséquent leur inscription au registre sélectif se fait sur des critères assez subjectifs concernant la morphologie, le caractère et les allures à la suite d'une inspection par l'AACCP. Les étalons PS sont également acceptés (Figure 20), avec une préférence pour les étalons *mileros*, c'est-à-dire courant les courses d'un *mile*, soit 1609 mètres, qui ont le meilleur compromis entre vivacité et résistance à l'effort (« Asociación Argentina de Criadores de Caballos de Polo », s. d. ; Le Pichon, 1995).

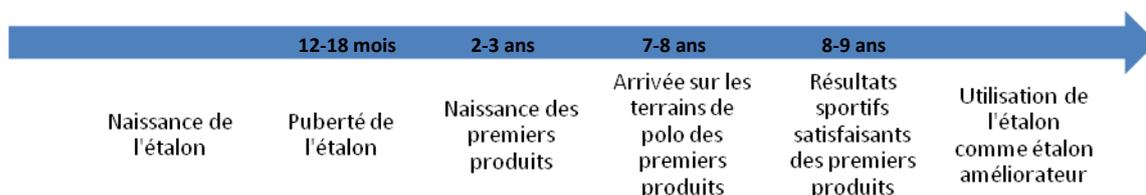
Figure 20 : River Slaney, étalon PS, classé meilleur étalon en 2013 par l'Association des éleveurs de chevaux de polo.



Source : « La Aguada : la cría », 2010

La sélection des étalons est donc particulièrement longue pour les chevaux de polo, la plupart des éleveurs préférant réaliser une première saison de reproduction avec l'étalon à tester, et attendre que les produits aient démontré leurs qualités sur les terrains de polo, avant de continuer à utiliser l'étalon. Il faut donc que l'étalon soit pubère, avant de saillir ses premières juments, puis au moins 6 ans avant que les premiers produits commencent les entraînements de polo, pour utiliser plus largement l'étalon (Figure 21). Cette politique est coûteuse puisqu'en attendant, les étalons ne sont pas utilisés. Elle est permise par le coût réduit d'entretien des chevaux dans la pampa argentine (Le Pichon, 1995).

Figure 21 : Cycle de sélection d'un étalon de polo.



Cette sélection sur la descendance est utilisée par les élevages spécialisés. Les critères de fertilité sont secondaires pour la plupart des éleveurs, mais participent tout de même au choix des reproducteurs. Par ailleurs, des étalons ont commencé à être utilisés sur les terrains de polo en

1987, même s'ils restent peu fréquents puisque d'après Le Pichon (1995) 80% des chevaux de polo sont des juments.

Pour les bonnes juments, les transferts d'embryons sont fréquents et permettent de faire reproduire une jument en cours de carrière sportive, en général vers l'âge de 6-7 ans, quand les juments commencent à évoluer à un bon niveau dans les tournois argentins (Pashen *et al.*, 1993 ; Riera et McDonough, 1993 ; Le Pichon, 1995). La période de 12 semaines de repos qui suit la fin de la saison de compétition et l'Open d'Argentine permet de récolter des embryons sur quelques cycles. Ainsi au cours des 3 saisons de 1989 à 1992, chacune des juments prélevées en Argentine a produit entre 1 et 5 poulains par saison, permettant de tester différents étalons pour une même jument la même année. Pendant cette période, sur 727 inséminations, 580 embryons ont été récoltés, et 350 gestations ont été obtenues (Pashen *et al.*, 1993 ; Le Pichon, 1995).

Les étalons et les juments du registre sélectif ne sont inscrits au registre définitif qu'une fois qu'ils ont produit des chevaux jouant au polo (Le Pichon, 1995).

Le caractère rustique, issu de la race Criollo a été conservé en laissant les chevaux la plupart du temps en extérieur et en ne complétant l'alimentation avec des aliments concentrés que lors des tournois, et vers l'âge de 6 mois à 1 an pour aider à couvrir les besoins de croissance (Le Pichon, 1995).

2. L'élevage et l'exportation des chevaux de polo : une ressource économique majeure

Très rapidement, la qualité des chevaux de polo argentins a été recherchée à l'international. Dès 1896, des équipes argentines participaient aux tournois en Angleterre. Elles partaient pour les tournois avec 20 à 30 chevaux pour 5 à 6 joueurs, et les meilleurs chevaux du tournoi étaient revendus en Angleterre (Archetti, 1995). Les tournois de polo aux États-Unis ont permis de développer et de consolider les échanges de chevaux de polo. En effet, le marché nord-américain est devenu plus attractif que le marché européen. En 1931, le club de Santa Paula, en tournée aux États-Unis, a vendu 94 chevaux (Archetti, 2005). En 1988, 350 juments et 67 hongres ont été exportés aux États-Unis (Le Pichon, 1995). Les exportations ont ensuite progressé pour atteindre en moyenne 2500 chevaux de polo exportés tous les ans dans les années 2000, pour une somme de 8000 à 20 000 dollars par cheval en âge et entraîné pour participer aux tournois (CRA, 2016).

Actuellement, quelques argentins, avec leurs chevaux, sont fréquemment employés par des équipes européennes, pour dynamiser le jeu. Les membres européens des équipes qui font venir des joueurs argentins leur achètent généralement des chevaux (Le Pichon, 1995).

La vente des meilleures juments dans les tournois est déplorée par certains membres de l'AACCP, car les investissements réalisés dans la sélection des meilleurs reproducteurs sont alors perdus. De plus, ces juments sont rarement utilisées comme reproductrices pour produire des chevaux de polo dans les pays européens, donc leurs qualités génétiques sont perdues. La transplantation embryonnaire a permis de faire reproduire les bonnes juments avant de les vendre. Les juments participent tout d'abord aux entraînements, aux compétitions jeunes chevaux et aux

tournois régionaux. Leurs qualités démontrées, elles sont utilisées pour les transferts embryonnaires pendant les années où elles concourent dans les meilleurs tournois argentins, puis elles sont exportées dans les tournois européens et nord-américains (Le Pichon, 1995).

Les prix des chevaux sont beaucoup plus attractifs à l'exportation, que les prix pratiqués sur le territoire argentin. Par ailleurs, les coûts d'élevage et d'entretien des chevaux sont beaucoup plus faibles en Argentine, en particulier quand l'élevage de chevaux de polo est une activité secondaire et profite des infrastructures mises en place pour l'élevage extensif de bovins. Les coûts d'alimentation du troupeau de reproduction sont très faibles, grâce à la capacité pastorale de la Pampa. La majorité des coûts de production est représentée par les soins vétérinaires, en particulier le suivi de reproduction et la main d'œuvre nécessaire au dressage et à l'entraînement. Concernant les aspects vétérinaires, parmi les élevages spécialisés, la majorité emploie un vétérinaire à plein temps, le suivi de reproduction représentant la majorité de leur travail (Le Pichon, 1995).

V) Les courses hippiques en Argentine

A) Loisir traditionnel argentin contre le turf, importé d'Europe

Les courses de chevaux ont toujours été un loisir traditionnel en Argentine, comme dans beaucoup de pays. Jusqu'au XIX^{ème} siècle, elles étaient surtout associées aux jeux gauchesques. Elles étaient souvent brutales et violentes comme pouvaient l'être les gauchos. La course la plus typique, appelée « crowding horses » par R. Slatta, mettait en scène 2 cavaliers, chacun sur un cheval. Dans cette course, décrite jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle, au lieu d'aller le plus vite possible, il fallait réussir à pousser son adversaire et à le faire changer de trajectoire (Slatta, 1986).

Des courses de vitesse ont également eu lieu en ville. Des documents attestent de la présence de courses de chevaux à Buenos Aires lors des fêtes de 1747 (fêtes populaires célébrant le couronnement de Ferdinand VI, roi d'Espagne). Ces courses étaient réalisées en pleine rue, sur une trajectoire rectiligne, de courte distance (Archetti, 1995 ; Hora, 2014 ; Murray, 2008). Les cavaliers étaient pieds nus et montaient à cru, avec un simple bridon, le plus souvent sans mors (Hora, 2014 ; Murray, 2008). Les paris étaient élevés, les cavaliers allaient jusqu'à parier leur chemise en plus de leurs chevaux (De Azara, 1802 ; Vidal, 1819). Les chevaux ne faisaient pas l'objet d'une sélection particulière, mais une préparation de quelques jours était parfois réalisée : les cavaliers limitaient l'alimentation (les chevaux étaient attachés pour limiter le pâturage) et faisaient peur à leurs chevaux au milieu de la nuit pour les garder sur le qui-vive (De Azara, 1802).

Les courses étaient associées à des divertissements populaires, en lien avec l'extrême disponibilité du cheval dans toutes les classes sociales argentines, (en moyenne 3 chevaux domestiques par habitant au XIX^{ème} siècle). Les élites n'étaient pas du tout impliquées dans ces courses, et les activités équestres n'étaient en aucun cas des témoins de distinction sociale comme elles l'étaient à la même époque en Europe, où la disponibilité du cheval était beaucoup plus limitée, avec environ 1 cheval pour 10 habitants en Angleterre, France et Allemagne (Hora, 2014). Pour les immigrés, en particulier les fermiers irlandais, ces courses étaient un symbole des opportunités qu'offrait l'Amérique. Il était en effet possible pour un argentin moyen de posséder

un ou plusieurs bons chevaux, alors qu'en Irlande il s'agissait d'un luxe réservé aux propriétaires terriens (Murray, 2008).

Plusieurs tentatives pour organiser des courses à la mode anglaise ont eu lieu au début du XIX^{ème} siècle en Argentine, avec très peu d'enthousiasme par rapport aux courses créoles. Selon Archetti (1995), le turf fait partie de ces sports organisés au sein de clubs par et pour les immigrants britanniques autour de Buenos Aires, qui s'opposent aux loisirs barbares et désorganisés des créoles, encore très présents à l'intérieur du territoire.

Le premier hippodrome à la mode anglaise, l'hippodrome de Reid, a ouvert ses portes en 1826 mais s'est révélé être un échec car les tenues traditionnelles et les chevaux Criollos n'étaient pas acceptés (Buide, 1986). En 1849, des immigrants britanniques et quelques argentins intéressés ont fondé la Foreign Amateur Racing Society, avec un hippodrome fermé et des tribunes pour organiser des courses à la mode anglaise (Buide, 1986). Diego White, un écossais, a ouvert un hippodrome proche de San Isidro, à Buenos Aires, où des courses ont eu lieu entre 1849 et 1852 avec des chevaux Criollos, à cru ou sellés, mais autour d'une piste ovale de 5 000 mètres, comme les courses anglaises (Buide, 1986). Entre 1850 et 1870 environ, ces courses tenaient lieu d'événements communautaires réunissant les immigrants britanniques de toute condition sociale. Certaines courses s'adressaient plus particulièrement aux anglais, et d'autres aux irlandais, où des prêtres de l'Église Catholique Romaine étaient présents pour lutter contre les jeux d'argent. Des heurts éclataient même parfois entre les immigrants du Sud de l'Irlande et les irlandais provenant de l'intérieur des terres (Murray, 2008). La plupart du temps, les cavaliers étaient propriétaires des chevaux, de race Criollo ou croisés Criollo (Hora, 2014).

Ce type de courses fut un succès jusqu'en 1880 où les importations de PS ont peu à peu exclus les Criollos, pas assez rapides. Avec les PS, les courses sont réellement devenues très semblables aux courses européennes, les règles cherchant à imposer un esprit sportif semblable mais également un décorum basé sur l'élégance et la sophistication (Buide, 1986 ; Hora, 2014). Au cours de cette période, les capitaux nécessaires à l'élevage des PS ont créé un clivage social entre propriétaires et spectateurs. Par ailleurs, les britanniques étaient moins présents aux courses à partir de 1870-1880, au profit des grands propriétaires terriens créoles. On peut d'ailleurs noter que l'objectif idéal de ce qu'on cherchait à réaliser à Buenos Aires s'inspirait au départ de Londres et a été progressivement remplacé par Paris et les champs de courses parisiens. Au sein des hippodromes, c'est également la mode et le mode de vie parisien qu'on essayait de reproduire (Hora, 2014).

Les courses hippiques sont progressivement devenues un loisir très populaire. L'hippodrome de Palermo est passé de 1600 places en 1876 à plus de 15 000 en 1905. Le sport était alors bien plus populaire que le football qui arrivait à peine à rassembler 2000 spectateurs pour les matchs importants (Hora, 2014). Il faut dire aussi que les femmes pouvaient venir admirer le spectacle des courses (turf), le plus souvent à cheval ou en calèche, tandis qu'elles étaient totalement exclues des *cuadras*, les courses créoles (Murray, 2008).

B) Le Jockey Club : une institution au cœur du pouvoir de Buenos Aires

Au début du XIX^{ème} siècle, les courses étaient organisées par des clubs locaux, le premier étant la Foreign Amateur Racing Society. Toutefois le turf manquait de bases institutionnelles. En assistant au derby de Chantilly en 1876, des amateurs de courses argentins se sont enthousiasmés par les institutions françaises, et s'en sont inspirés (Hora, 2014).

Le Jockey Club a été créé en Argentine le 15 Avril 1882, avec la volonté d'organiser l'élevage de PS et de gérer les courses de chevaux à l'anglaise (Buide, 1986). Le Jockey club appartenait à la dynamique de création administrative des élites de Buenos Aires caractéristique de cette époque. Dès sa création, le Jockey Club affichait 2 objectifs. Le premier concernait le turf et l'amélioration des chevaux de course, mais le second était de créer un club social pour l'élite de la capitale. Ce deuxième but a été clairement affiché par l'institution et son premier président, le Dr Carlos Pellegrini (Jockey Club, s. d.).

Très vite, le Jockey Club, en particulier les propriétaires de chevaux de courses, entendait disposer d'un pouvoir absolu sur l'organisation et la gestion des courses. Les jockeys, qui étaient souvent les propriétaires des chevaux au milieu du XIX^{ème} siècle, ont été progressivement relégués à un rôle mineur et anonyme. La Commission des Courses du Jockey Club s'est octroyée le droit d'attribuer et de suspendre les licences des jockeys, et de leur imposer des amendes. Celles-ci sanctionnaient un non-respect du code de conduite, qui allait de la tenue aux comportements tenus en public. Il leur était interdit de fêter leurs victoires en public, ce privilège étant réservé aux propriétaires, par ailleurs ils étaient obligés de se raser pour concourir. Cette dernière obligation peut sembler anecdotique mais, au début du XX^{ème} siècle, la barbe et surtout la moustache étaient des signes de liberté et de virilité. Le rasage était principalement réservé aux employés domestiques et aux criminels des prisons argentines (Hora, 2014).

L'importance sociétale et politique du Jockey Club se retrouve dans l'organisation de grands événements. Le Jockey Club est devenu un interlocuteur majeur de la culture de Buenos Aires. En 1890, il a, avec le Conseil National de l'Education, le Club de Gymnastique et d'Escrime et la Bourse du Commerce de Buenos Aires, fait partie des institutions responsables de l'organisation de la fête nationale (Bertoni, 1992). Le Jockey Club a participé également à l'organisation des commémorations du centenaire de l'Indépendance en 1910, en organisant des prix spéciaux (Jockey Club, s. d.).

L'âge d'or du Jockey Club a culminé en 1935 avec l'ouverture de l'hippodrome de San Isidro, au Nord de la Capitale, doté de pistes d'entraînement et d'un hôpital vétérinaire jugé des plus modernes à l'époque. Puis, entre 1953 et 1974, de nombreuses tensions sont apparues entre le Jockey Club et le gouvernement. Le Jockey Club a été dissous, puis reformé, les hippodromes sont passés temporairement sous contrôle de l'État, qui récupérait alors les gains générés par les paris. A partir de 1974, le Jockey Club a récupéré ses prérogatives actuelles et s'est réinvesti dans l'organisation des courses, des paris et de l'élevage de PS en Argentine, pour arriver à une

dynamique très forte en ce début de XXIème siècle, où les principaux hippodromes atteignent le maximum de leurs capacités d'accueil (Lafuente, 2006 ; Jockey Club, s. d.).

C) L'élevage du Pur Sang Anglais en Argentine

Le premier PS a été importé en 1806 en Argentine, mais correspondait à l'importation du cheval personnel d'un officier britannique (Buide, 1986 ; Dowdall, 2003 ; Sitio argentino de produccion animal, s. d.). Les premiers PS importés en vue d'organiser un élevage étaient trois étalons et une jument, en 1853. Ces reproducteurs étaient principalement utilisés pour alléger les modèles des Criollos par croisement, pour donner des petits chevaux fins et rapides, n'appartenant à aucune des 2 races et utilisés pour le transport de personnes. Parmi les fondateurs de la race en Argentine, il faut citer les étalons Elcho et Bonnie Dundee, importés en 1853 et l'étalon Satan Stoe, vainqueur de l'exposition de la Société Rurale Argentine en 1875 (Buide, 1986 ; Dowdall, 2003). Les importations s'accélérent à partir de 1860 grâce à l'amélioration des transports maritimes et la disponibilité des capitaux européens (Hora, 2014). Entre 1882 et 1888, 440 chevaux PS ont été importés, dont certains étaient considérés comme les meilleurs au monde, comme Ormonde, acheté au Duc de Westminster en 1889, vainqueur de l'Epsom Derby et du Royal Ascot en Angleterre (Figure 22).

Figure 22 : Ormonde, étalon PS, gagnant de l'Epsom Derby de 1886 et du Royal Ascot de 1886, acheté au Duc de Westminster.



Source : « Ormonde, PSA », s. d.

Le premier élevage spécialisé dans le PS a commencé en 1873 sous le nom Quinoa (Hora, 2014). Il faut attendre 1882 pour qu'un registre généalogique soit mis en place. Il se basait sur 100 juments PS reproductrices dans tout le pays. Toutefois la croissance a été rapide puisqu'en 1905, on estimait que quelques 1700 juments étaient mises à la reproduction, et 9253 produits ont été inscrits au registre au cours des 24 premières années (Dowdall, 2003).

La filière s'appuyait sur les capacités d'élevage traditionnelles du territoire argentin : des grandes prairies fertiles, des estancias disposant des installations dédiées à l'élevage de chevaux, du savoir-faire dans l'élevage équin. On retrouve les élevages de PS dans des zones d'élevage traditionnelles comme le Nord de la province de Buenos Aires, avec en particulier les localités de Capitán Sarmiento, Luján, mais aussi Mar Del Plata, particulièrement propices (Lafuente, s. d. ; Paz *et al.*, 2013). On retrouvait également des structures d'élevage traditionnelles avec des élevages de PS faisant office d'activité secondaire à une activité agricole principale. Toutefois, 60% des élevages étaient tout de même spécialisés, ce qui était plus élevé que pour les chevaux de polo ou Criollo (Paz *et al.*, 2013).

La filière reposait également sur la qualité de la main d'œuvre au contact des chevaux. Les compétences et la disponibilité des vétérinaires ont très vite été prises en compte. En 1948, de nombreux échanges ont eu lieu entre les vétérinaires argentins et des collègues de Newmarket et du Kentucky, aux États-Unis. Les vétérinaires équins de la filière des courses ont ainsi été des moteurs des progrès scientifiques et techniques de la médecine vétérinaire équine en Argentine (Buide, 1986).

En revanche, les compétences des ouvriers agricoles ont longtemps été considérées comme appartenant à la culture argentine, expliquant le peu d'intérêt porté à la formation de ces professionnels (Lafuente, s. d. ; Paz *et al.*, 2010 ; Rodríguez Salto, 2011). Ce point apparaît aujourd'hui comme un frein pour la filière. En effet, les haras de PS sont très bien équipés : 100% des haras possèdent un échographe, 90% possèdent un appareil de radiographie, et 85% possèdent un fibroscope. Cependant, la formation des personnels n'a pas suivi ce niveau d'équipement. En effet, 60% des professionnels n'ont absolument aucune formation, ni sur la reproduction, ni sur l'entraînement, ni sur l'alimentation (Paz *et al.*, 2013). Le manque de formation concernant le bien-être animal est également à déplorer (Lafuente, s. d.).

Après une période de crise entre 1996 et 2002, qui ne s'est pas limitée à la filière équine, la production de chevaux PS est en croissance, notamment grâce à la dynamique des exportations. L'élevage argentin a produit des chevaux très performants dans des courses internationales comme Invasor, déclaré meilleur cheval de l'année 2006 avec plus de 6 000 000 de dollars de gains (Figure 23).

Figure 23 : Invasor, PS né en Argentine, déclaré meilleur cheval de l'année 2006.



Source : Bougon, 2014

L'élevage argentin est toutefois contrôlé par les grands haras, qui ont la main sur les ventes, très rapides, souvent sans examen radiographique préalable. Il existe des ventes aux enchères, mais beaucoup d'acheteurs se déplacent simplement dans les haras, regardent les chevaux et la vente se réalise devant le box. Par ailleurs, seuls les grands haras peuvent se permettre de faire naître des chevaux tôt dans l'année pour être plus compétitifs dans les ventes de jeunes chevaux à l'international. En effet, dans l'hémisphère Sud, les naissances s'étalent entre début Juillet et décembre, correspondant au printemps en Argentine. Pour faire naître un poulain tôt dans l'année, il faut donc réussir à cycler la jument grâce à un programme lumineux, et un flushing alimentaire et l'emmener dans un pays de l'hémisphère Nord, principalement les États-Unis, pour la faire saillir de manière à avoir des naissances entre Janvier et Avril. Pour les ventes internationales, tous les chevaux de courses prennent officiellement un an au 1er Janvier suivant leur naissance et les ventes regroupent tous les chevaux nés sur une même année. Les poulains nés en Janvier ou

Février sont plus grands, avec une musculature plus développée et se vendent mieux que les poulains nés en Novembre ou Décembre. En revanche, pour les ventes sud-américaines, les poulains prennent leur année au 1er Juillet, rendant le marché local moins exigeant. Toutefois les meilleurs étalons se trouvent à l'étranger, aux USA et au Royaume-Uni, rendant ces voyages nécessaires pour bénéficier des meilleures saillies car l'insémination artificielle est interdite en PS (Salto, 2011).

Les élevages de taille plus modeste n'avaient auparavant accès qu'à un étalon pour réaliser leurs saillies. La première station de monte de PS a ouvert en Argentine en 2004, permettant l'accès à une certaine diversité d'étalons, souvent importés des États-Unis, mais également d'Europe (Grande-Bretagne, France et Irlande). Depuis, trois stations de monte sont disponibles à proximité de Buenos Aires, et les saillies dépassent rarement les 25 000 dollars (Rodríguez Salto, 2011).

Grâce à cette plus grande facilité de mise à la reproduction des PS depuis le début des années 2000, les hippodromes de San Isidro, Palermo et La Plata ont atteint leurs capacités d'accueil maximum. Cette filière est actuellement un moteur de l'emploi en Argentine, responsable d'une majorité des 180 000 emplois directs et 730 000 emplois indirects associés à l'industrie du cheval en Argentine, avec notamment les filières liées aux coproduits de l'élevage des PS que sont la production de viande équine, l'exportation de chevaux PS (7100 chevaux par an) et les débouchés des chevaux dans les sports équestres (Paz *et al.*, 2013 ; Rodríguez Salto, 2011).

VI) L'Argentine, grande productrice de viande de cheval

A) Une filière ancienne

1. De l'époque coloniale...

La consommation de viande de cheval a commencé en Argentine dès l'époque coloniale. Les tribus indiennes Mapuche (Nord-Ouest de la Patagonie, actuelle province du Neuquén) et Tehuelche (Patagonie) avaient pris l'habitude d'en consommer, en raison de la très grande disponibilité des chevaux, à travers les troupeaux sauvages, au XVIIème siècle. Cette habitude s'est transmise aux populations créoles de Patagonie (Catelli *et al.*, 2006 ; Torres Mignaqui, 2003).

La commercialisation de produits issus de l'espèce équine en vue d'exportation est également ancienne. Une industrie de production de viande équine organisée s'est mise en place dès le XVIème siècle (Catelli, 2003). Les crins issus des queues des juments étaient exportés vers la Guinée-Bissau (Catelli, 2006). La pénurie alimentaire qui eu lieu en Europe, en particulier en France et en Allemagne à la fin du XVIIIème siècle a motivé l'exportation de viande de cheval de l'Argentine vers l'Europe (Torres Mignaqui, 2003). Les chevaux sauvages étaient alors encore nombreux en Argentine et leur valeur économique très faible (Dowdall, 2003). Ainsi en 1854, rien que dans la province de Buenos Aires, 166 000 chevaux furent abattus et la viande salée exportée (Catelli, 2006).

Toutefois, les coûts des transports maritimes restaient très élevés jusqu'à la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, d'autant plus que les chevaux étaient majoritairement exportés vivants pour mieux conserver la viande (Hora, 2014). Les quantités exportées étaient donc limitées, mais des marchés se sont mis en place pour l'exportation du cuir, des graisses, des crins et même du fumier vers l'Europe, l'Amérique centrale et l'Afrique (Catelli, 2003). Par ailleurs, la consommation intérieure du pays était limitée par des interdictions récurrentes depuis l'Indépendance (« Noticias de Caballos », s. d. ; Smink, 2014 ; Manzoni, 2015).

2. À l'explosion de la filière au XX^{ème} siècle

La production de viande chevaline explose en Argentine au cours du XX^{ème} siècle. Des groupes ont été formés pour chasser les chevaux sauvages encore présents dans le Sud du pays, et les industriels achetaient des chevaux aux tribus indiennes (Catelli, 2006).

En 1918 on comptait 3 boucheries chevalines spécialisées à Buenos Aires (Catelli, 2006). Ces boucheries témoignaient d'une certaine consommation par la population de Buenos Aires. La production de saucisses et de conserves à base de viande de cheval a atteint les 844 tonnes en 1936 (Catelli, 2006 ; Catelli *et al.*, 2006).

Au cours des années 1970', le marché mondial est devenu particulièrement attractif. En effet, de fortes sécheresses ont sévi entre 1968 et 1973, en particulier en Afrique de l'Ouest, mais également en 1976 en Europe. Ces sécheresses ont fait augmenter les prix de la plupart des productions agricoles (Torres Mignaqui, 2003). En réponse, le nombre d'abattoirs ayant une activité équine a augmenté jusqu'à atteindre 23 abattoirs. Plus de 400 000 chevaux étaient alors abattus chaque année (Catelli, 2006).

La mise en place d'une législation encadrant la production témoigne de son importance. En 1919, un règlement d'inspection vétérinaire a rendu obligatoire l'étiquetage de la viande équine dans Buenos Aires (Torres Mignaqui, 2003). En 1927, une première loi a dicté des éléments de police sanitaire, dite loi de santé animale. En 1959, des registres officiels du Ministère de l'Agriculture, l'Élevage et la Pêche ont commencé à répertorier les productions et exportations nationales (Catelli, 2006 ; Catelli *et al.*, 2006). En 1968, la déclaration des quantités abattues est devenue obligatoire (Catelli *et al.*, 2006). En 1978, une loi fédérale est venue encadrer l'élevage et la production de viande. Elle était motivée par le commerce de viande bovine mais s'appliquait également aux autres espèces, y compris la viande de cheval (Torres Mignaqui, 2003).

Toutefois, c'est la loi n° 24 525, de 1995, loi de promotion et développement de la production de viande chevaline en vue de sa consommation, qui était destinée à encadrer réellement la filière (Pierri *et al.*, 1995 ; Catelli *et al.*, 2006). Cette loi déclarait la filière d'intérêt national et prioritaire. Elle mettait en place une politique de protection et de développement de la filière, en soutenant la recherche scientifique et technique et la sélection de lignées de reproducteurs spécialisés pour augmenter le rendement. Elle cherchait à promouvoir l'exportation comme la consommation interne en communiquant autour des qualités de la viande chevaline. Le ministère doit également coordonner la professionnalisation de la filière (Pierri *et al.*, 1995).

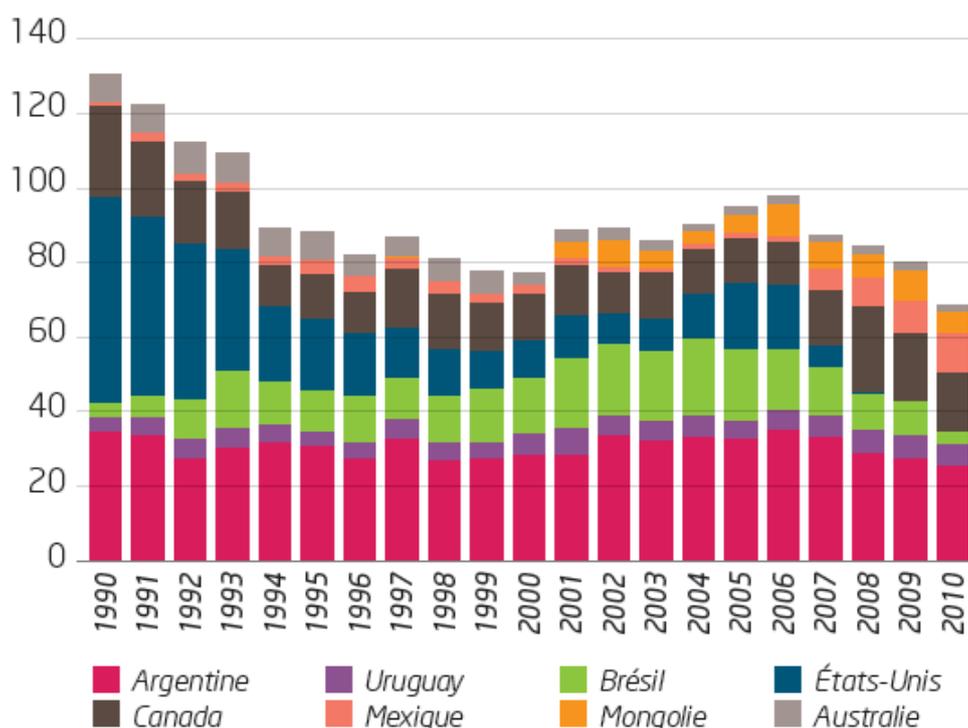
Cette loi de 1995 répondait également à une modification de la demande mondiale. Les pays européens recherchaient en effet une viande de meilleure qualité, d'origine contrôlée et certifiée (Torres Mignaquy, 2003). Le Ministère de l'Agriculture, l'Élevage et la Pêche s'est vu attribuer la mission de promouvoir les mesures d'hygiène sanitaire et de contrôle génétique, de gérer les recensements et les campagnes sanitaires, en coopération avec des organismes spécialisés. Cette mission renforçait également le rôle du SENASA, Service National de Salubrité et Qualité Agroalimentaire, dans la coordination, la veille sanitaire et la sécurité alimentaire en Argentine (Pierri *et al.*, 1995).

B) Une filière dynamique mais fragile

1. L'Argentine, premier exportateur mondial de viande de cheval

L'activité actuelle de production de viande de cheval est moins importante que dans les années 1960' et 1970' en raison de l'évolution de la demande, mais reste toutefois élevée. En 2004, 211 000 chevaux ont été abattus, dont 89% pour l'exportation. Cela faisait de l'Argentine le 3^{ème} producteur mondial de viande de cheval avec 8% de la production mondiale derrière la Chine (23%) et le Mexique (11%). Ces deux pays ayant une production destinée à une consommation intérieure forte, l'Argentine était le 1^{er} exportateur mondial avec 23% du volume exporté mondialement, devant la Belgique et le Brésil. Ces exportations ont engendré un revenu de presque 50 millions de dollars (États-Unis) en 2002 (Catelli, 2003). Si on exclut les échanges intra-communautaires de l'Union européenne, en particulier entre la Belgique et les pays voisins, cette place de premier pays exportateur mondial est incontestée depuis 1994 et encore plus depuis la baisse de la production des États-Unis en 2007, (Figure 24) suite à l'interdiction de l'abattage des chevaux dans ce pays (FranceAgriMer, 2011).

Figure 24 : Évolution des exportations des principaux pays fournisseurs de viande de cheval (en milliers de tonnes).



Source : FranceAgriMer d'après douanes des pays exportateurs et importateurs

Les principaux pays importateurs de viande chevaline argentine sont la Russie, les Pays-Bas, la France, la Belgique et plus modestement le Japon (Catelli, 2003 ; FranceAgriMer, 2011 ; Bavera, 2016). Il faut également y ajouter l'Italie, premier importateur de l'Argentine en ce qui concerne les chevaux vivants, dont un certain nombre finissent à court ou moyen terme à l'abattoir et dont la consommation intérieure est en forte croissance (Werner Becker et Gallo, 2009 ; Manzoni, 2015 ; Bavera, 2016). Les pays européens sont des importateurs historiques de viande équine produite en Argentine. Le Japon, qui importait près de 10 000 tonnes au début des années 90, est devenu un importateur mineur face aux pays européens et à la Russie (de las Carreras, 2014 ; FranceAgriMer, 2011). La Russie est un importateur très récent, absent avant 1998, qui représente aujourd'hui l'importateur majoritaire pour l'Argentine (FranceAgriMer, 2011).

La grande majorité, soit environ 92% des produits sont exportés en frais, en particulier pour la viande (Catelli, 2006 ; FranceAgriMer, 2011 ; Bavera, 2016). Les cuirs, les graisses et les farines sous-produits de la production de viande équine restent principalement sur le marché interne, pour être transformés. Toutefois, ces produits transformés ont en grande partie un débouché à l'exportation (de las Carreras, 2014).

L'Argentine dispose d'importantes capacités de production. Les différents types de climat présents sur le territoire pourraient permettre des élevages spécialisés et rentables. Si la concurrence est élevée pour les régions sylvo-pastorales, avec l'élevage bovin et la culture, des systèmes de production en exploitations mixtes et dans des zones marginales sont possibles (Catelli *et al.*, 2006). La Pampa permettrait une rentabilité maximale entre 18 et 30 mois d'âge mais

la compétition pour les surfaces agricoles est forte. Les zones de basses montagnes et de montagnes sont propices à des élevages dédiés à la viande de poulain, demandant peu d'investissement, avec un abattage entre 10 et 18 mois, pour optimiser le pâturage en été et la finition plus intensive en hiver (Catelli *et al.*, 2006). La Patagonie, elle, semble plus adaptée à un élevage semi-extensif avec un abattage à 20-24 mois, mais également à la finition des chevaux avant leur abattage, pour une durée de 15 à 45 jours, avec un gain moyen quotidien de 1 à 1,8 kg par jour (Torres Mignaqui, 2003). Ces capacités de production permettent à l'Argentine d'afficher les prix les plus bas du marché international : un prix moyen de 3 013 dollars la tonne, soit 2,70 euros le kilo environ (FranceAgriMer, 2011, conversion de devises par Boursorama, le 05/11/2016).

La production et l'exportation de viande équine semblent se stabiliser mondialement. Les quantités exportées ont avoisiné les 130 000 tonnes dans les années 90, puis sont restées stables entre 140 000 tonnes et 150 000 tonnes dans les années 2000. Toutefois, depuis la crise financière, une nette baisse des volumes échangés est notée. Entre 2009 et 2010, la baisse des exportations atteignait 10 à 15%, de manière comparable aux baisses des exportations de viande d'autres espèces (FranceAgriMer, 2011).

Pour l'Argentine, les quantités exportées sont passées de plus de 30 000 tonnes entre 2002 et 2007 à seulement 23 880 tonnes en 2010, et 16 197 tonnes en 2013 (Catelli, 2003 ; FranceAgriMer, 2011 ; Smink, 2014 ; Manzoni, 2015 ; Bavera, 2016). De 3^{ème} pays producteur de viande équine en 2004, l'Argentine est passée au 5^{ème} rang en 2014, bien qu'elle reste le premier exportateur mondial (de las Carreras, 2014).

2. Les limites de la production de viande chevaline

a. *L'abattage des chevaux de rebut*

L'évolution de la demande concerne non seulement les quantités, mais également la qualité de la viande, en particulier en Europe. La Russie achète de la viande à très bas prix (FranceAgriMer, 2011). Si les qualités de la viande de cheval sont moins influencées par l'âge et le sexe des animaux abattus (Werner Becker et Gallo, 2009) que d'autres espèces comme les bovins, il est à déplorer que les chevaux abattus en Argentine soient principalement des chevaux en fin de carrière ou blessés, de toutes les races (Catelli, 2003 ; Comité Consultivo Nacional et FAO, 2003 ; Catelli *et al.*, 2006 ; Werner Becker et Gallo, 2009). La majorité des chevaux, environ 60%, proviennent de la province de Buenos Aires, et sont des chevaux de travail ou de sport. Il peut également s'agir de chevaux sauvages, principalement issus des zones semi-montagneuses de la région de Mendoza, mais ils sont quantitativement peu nombreux (Manzoni, 2015).

Il est rare que ces chevaux bénéficient d'une période de finition pour augmenter le rendement à l'abattage (Torres Mignaqui, 2003). Ces chevaux sont habituellement achetés dans les élevages, mais aussi dans des foires et des marchés par des transporteurs spécialisés dans le transport avant abattage, qui doivent être habilités, mais un nombre élevé de blessures et de fractures au cours du transport sont encore constatées (de las Carreras, 2014 ; Werner Becker et Gallo, 2009).

Un décret du pouvoir exécutif, numéro 1.591/95 a interdit l'abattage d'équins de moins de 12 ans, sauf quelques exceptions, afin de préserver le caractère utilitaire de cette partie de la vie

des chevaux. Il a donc interdit de fait l'élevage des chevaux destinés exclusivement à l'abattage, cette activité étant de toute façon économiquement peu compétitive face à l'élevage bovin dans une grande partie du pays. En effet, les bovins bénéficient d'une meilleure valeur commerciale dans leurs premiers mois de vie, atteignent plus rapidement un âge permettant la rentabilité commerciale optimale et ont une durée de gestation plus courte (de las Carreras, 2014).

Sur le long terme, l'absence d'élevage dédié à la production de viande est vue comme une menace sur la population équine en Argentine. La hausse des cours de la viande chevaline pourrait pousser des élevages à se séparer de leurs chevaux et faire disparaître des lignées de travail (Catelli, 2003). En effet, les abattoirs argentins manquent régulièrement de chevaux au point que des importations de chevaux uruguayens pour l'abattage sont réalisées (Catelli *et al.*, 2006).

b. *Des capacités d'abattage limitées*

Le secteur de la viande de cheval argentine est caractérisé par la concentration de l'activité entre un nombre restreint d'infrastructures et d'acteurs. 65% du marché est détenu par une seule entreprise, la santé du marché étant ainsi dépendante de la santé de cette entreprise (Barbero, 2007). De même, les capacités d'abattage de l'Argentine sont limitées par le nombre d'abattoirs habilités à produire de la viande chevaline, qui se limite actuellement au nombre de quatre : deux dans la province de Buenos Aires, un dans la province de Córdoba et un dans la province d'Entre Ríos (de las Carreras, 2014 ; Bavera, 2016 ; Torres Mignaqui, 2003).

Compte tenu de la taille du pays et du mode de sélection des équidés abattus, cette limite engendre l'allongement du transport avant abattage. Par ailleurs les abattoirs sont jugés peu adaptés à l'espèce équine. Les couloirs, les zones de repos et d'attente mais surtout la conception des box d'étourdissement sont adaptés à l'espèce bovine ce qui pose parfois problème (Werner Becker et Gallo, 2009).

Les inspections des abattoirs réalisées par les autorités sanitaires argentines mais aussi par les pays importateurs imposent toutefois une certaine qualité d'équipement, obligeant les abattoirs à se moderniser (de las Carreras, 2014).

Toutefois, selon Manzoni (2015), une partie non négligeable des exportations se réalisent encore en dehors des déclarations officielles, par des abattoirs habilités ou non. Selon lui, deux autres abattoirs produiraient de la viande chevaline, dans les provinces de Río Negro et Chubut.

c. *Menaces sanitaires et traçabilité individuelle*

Traditionnellement, en Argentine, l'identification des chevaux se réalise par marquage au fer. Cette pratique est encore très présente. Par ailleurs, les exigences en termes d'identification sont extrêmement variées puisque depuis 1983, la responsabilité de définir ces exigences revient aux provinces qui sont également responsable de la traçabilité des produits de la filière (Torres Mignaqui, 2003).

A l'échelle nationale, 90% des chevaux abattus passent par des maquignons. Depuis 2003, ces professionnels doivent s'enregistrer et déclarer leur activité (Catelli *et al.*, 2006 ; Barbero, 2007).

Cette première étape ne permet toutefois pas de garantir l'origine des animaux, puisqu'une grande partie des chevaux ne sont pas identifiés. Selon les estimations de la FAO et les registres nationaux, près de 50% des chevaux ne sont pas déclarés en Argentine, et seuls 180 000 chevaux sont dûment identifiés, sur les plus de 3 millions que compte le pays. Ce manque d'identification concerne particulièrement les chevaux de travail, population particulièrement représentée dans les animaux allant à l'abattoir (Barbero, 2007 ; Comité Consultivo Nacional et FAO, 2003).

Au vu des exigences des pays importateurs et du risque de gel des marchés en cas de crise sanitaire, des efforts sont réalisés, en termes d'identification des équidés, et de mise en place de documents d'identification accompagnant les chevaux au cours de leur vie (Barbero, 2007). Ainsi dans la province de Buenos Aires, la loi 13.627 de 2006 a imposé l'identification des équidés par puce électronique et mis en place un document unique d'identification très proche de ceux utilisés en Europe. L'utilisation de ce document est jugée très favorablement sur le terrain mais la diversité des réglementations provinciales, et surtout le coût associé à la production de ces documents limitent la diffusion de cette méthode d'identification (Fuentes *et al.*, 2010). Par ailleurs, l'absence de plan sanitaire d'envergure sur l'ensemble du territoire est déplorée (Torres Mignaqui, 2003 ; Catelli *et al.*, 2006 ; Barbero, 2007).

d. ***Le marché de la viande équine : concurrence et absence de consommation nationale***

Le marché de la viande de cheval est mondialement en cours de ralentissement. De plus, deux nouveaux acteurs commencent à prendre de l'importance sur le marché mondial. Le Mexique, suite à l'interdiction d'abattage des équidés aux États-Unis en 2007 est passé d'environ 2 000 tonnes exportées entre 1990 et 2006 à plus de 10 000 tonnes après 2007. La Mongolie, un acteur récent dans ce marché, n'a commencé à exporter de la viande de cheval qu'en 2001, et atteint en 2011 une moyenne de 6 000 tonnes par an. La Mongolie est un concurrent direct de l'Argentine puisqu'elle produit de la viande équine à faible coût et l'exporte vers la Russie (FranceAgriMer, 2011).

Sur le territoire argentin, la demande est faible. Les politiques menées suite à la loi de 1995 n'ont pas permis de populariser la consommation de viande de cheval, qui reste très anecdotique et limitée à la Patagonie (Torres Mignaqui, 2003 ; Manzoni, 2015). Ainsi, le marché interne n'est pas suffisamment développé pour supporter le niveau de production en cas de baisse des exportations.

Par ailleurs, la production de chevaux pour la viande est très peu concurrentielle face à la production de bovins allaitants et d'autres productions agricoles. Le volume des exportations de viande équine représente moins de 10% du volume exporté en viande bovine (Smink, 2014). Aux 75 millions de dollars engrangés par la filière de la viande chevaline en 2010 s'opposent les 1 047 millions de dollars (1,05 Milliard) de la filière de la viande bovine et les 17 284 millions de dollars (17 Milliards) de la production de soja (Smink, 2014). La filière de la viande chevaline n'a donc pas un poids important, malgré son appellation de « cause nationale et prioritaire » et une fiscalité facilitée par une loi de 1967 (Martijena, 2012).

V) Discussion

La place du cheval en Argentine a beaucoup évolué au cours du XXème siècle. Si le gaucho a disparu en temps qu'ouvrier agricole nomade, son héritage se traduit par une tradition équestre forte. Les Argentins se sont appropriés et ont interprété la réalité historique du personnage du gaucho pour construire un univers traditionnel empreint de valeurs positives (courage, détermination et partage entre générations) autour des loisirs équestres traditionnels. Cette réinvention de la tradition équestre a participé au développement de la race Criollo. Ce petit cheval, robuste et adapté dans un premier temps au travail du bétail et aux exigences militaires a également été réinventé par un tournant vers une équitation de loisir, sans perdre son identité et son lien avec le passé historique argentin.

A côté de cette filière basée sur la tradition équestre argentine se sont développées des filières importées, en particulier le polo et le turf, mais aussi dans une moindre mesure les concours de saut d'obstacle et le dressage. Ces filières se sont développées rapidement grâce aux opportunités d'élevage peu coûteuses du territoire argentin et à la motivation d'une population d'immigrés européens désireux de retrouver leurs repères équestres dans le nouveau monde. Elles ont participé au développement de techniques de pointe, comme le développement des biotechnologies de la reproduction parmi les chevaux de polo. Par ailleurs, ces filières ont acquis une place de choix à l'international, à travers la qualité des chevaux de course argentin, ou encore l'hégémonie des chevaux argentins de polo dans les grands tournois internationaux.

La production de viande de cheval représente une filière un peu à part, qui profite de l'abondance des chevaux en Argentine puisqu'elle utilise principalement les chevaux en fin de carrière sportive et de travail. Limitée par l'absence de consommation interne aujourd'hui, elle est entièrement tournée vers l'exportation, ce qui relève le niveau d'exigence sanitaire, auquel l'Argentine peine à répondre. Son importance économique est loin d'être négligeable, malgré la concurrence internationale et la concurrence interne avec d'autres filières telles que la viande bovine ou le soja.

Ainsi, à travers différentes filières, l'Argentine maintient une population équine abondante et diversifiée, à la fois empreinte de traditions et de lien avec le passé, mais également de modernité et d'ouverture sur les marchés internationaux.

L'Argentine présente une population équine dense avec plus de 3 millions de chevaux.

La tradition équestre centrée sur la figure du gaucho et la race Criollo est très présente.

Le polo, les courses hippiques et l'exportation de viande chevaline sont les secteurs les plus dynamiques de la filière équine argentine.

ETUDE COMPARÉE DE LA FILIÈRE ÉQUINE ACTUELLE ET DE LA RELATION HOMME-CHEVAL EN ARGENTINE ET EN FRANCE

I) La filière équine : gouvernance, élevage, secteur vétérinaire

A) La gouvernance et le rôle de l'État dans la filière

1. La promotion de la filière : État, associations et institutions

a. *Situation française des filières du cheval de sport, de courses et de la filière viande*

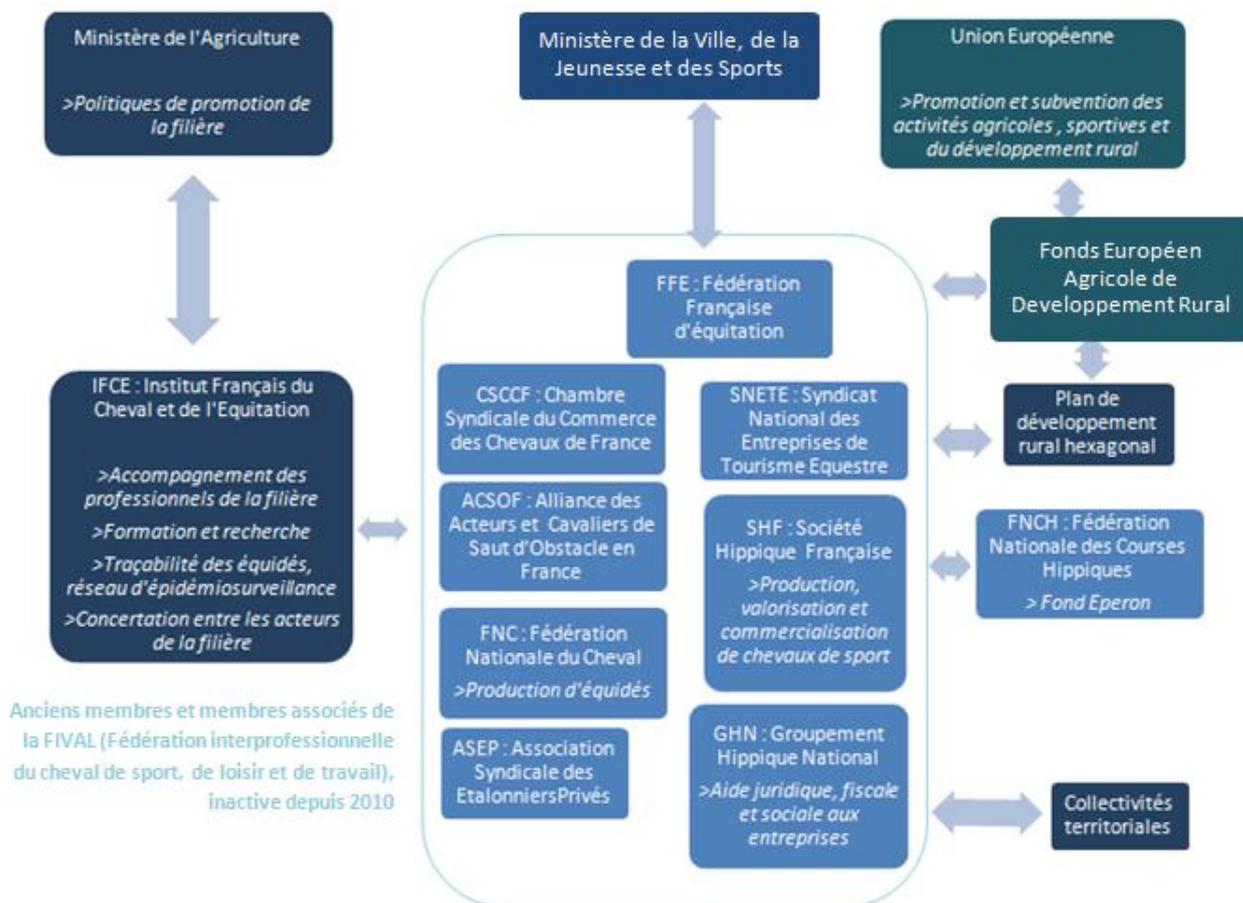
L'importance économique de la filière équine est différente entre l'Argentine et la France. En Argentine, la filière emploie 180 000 personnes, de manière directe ou indirecte, selon les auteurs, pour une population active d'environ 21 millions de personnes (Regúnaga *et al.*, 2006 ; Rodríguez Salto, 2011 ; Guay, 2015 ; Oliveira *et al.*, 2015), soit 0,85% de la population active. En France, la filière emploie 75 000 personnes de manière directe et indirecte, pour une population active de 29 millions d'actifs soit 0,25% de la population active (Lebrun, 2010).

En France, l'implication de l'Etat dans la filière équine est historiquement forte. En 1477, l'Etat a recréé les relais de poste et organisé les transports publics donnant un premier élan à l'élevage équin. Puis les Haras Nationaux ont été créés en 1665 par Colbert, ministre de Louis XIV. Cet engagement fort de l'Etat dans l'élevage a duré jusqu'en 1999 où les missions des Haras Nationaux, qui étaient de maintenir une offre publique d'étalons disponibles à la monte, ont été redéfinies, pour laisser plus de place aux acteurs privés (Lebrun, 2010). Ce désengagement a été partiellement compensé par l'implication des collectivités territoriales, dans le cadre de la politique de décentralisation des compétences publiques. La région Basse-Normandie a pris la tête de file, impliquée dans l'organisation de Jeux Équestres Mondiaux de 2014 et promotrice d'un pôle de compétitivité régional, destiné à soutenir les projets innovants dans la filière et accompagner la compétitivité des entreprises.

en France, de nombreuses associations interviennent dans l'organisation et la promotion de l'élevage des chevaux de sport et de loisir (Figure 25). Face à cette multiplicité des acteurs, une fédération interprofessionnelle a été créée, la FIVAL, mais les résultats insatisfaisants de son activité ont entraîné sa disparition (Fletcher, 2010). Depuis 2010, l'IFCE (Institut Français du Cheval et de l'Equitation) joue un rôle majeur d'accompagnement et de coordination de la filière (« FFE », 2016, « Groupement Hippique National », s. d., « ifce », s. d., « SHF - Société Hippique Française », s. d.). La filière est soutenue financièrement par des fonds européens pour le développement rural, et par le financement de projets locaux par les collectivités territoriales, en particulier les régions.

Le fonds Eperon, abondé par les paris hippiques, finance des projets pour l'ensemble de la filière équine, dont bénéficie le secteur des chevaux de sport et de loisir. En 2014, 175 dossiers de demande de financement ont été présentés, 138 ont été retenus pour une enveloppe totale de plus de 15 millions d'euros de subvention. (« Fédération Nationale des Courses Françaises », s.d.).

Figure 25 : Diagramme simplifié du secteur des chevaux de sport et de loisir en France.



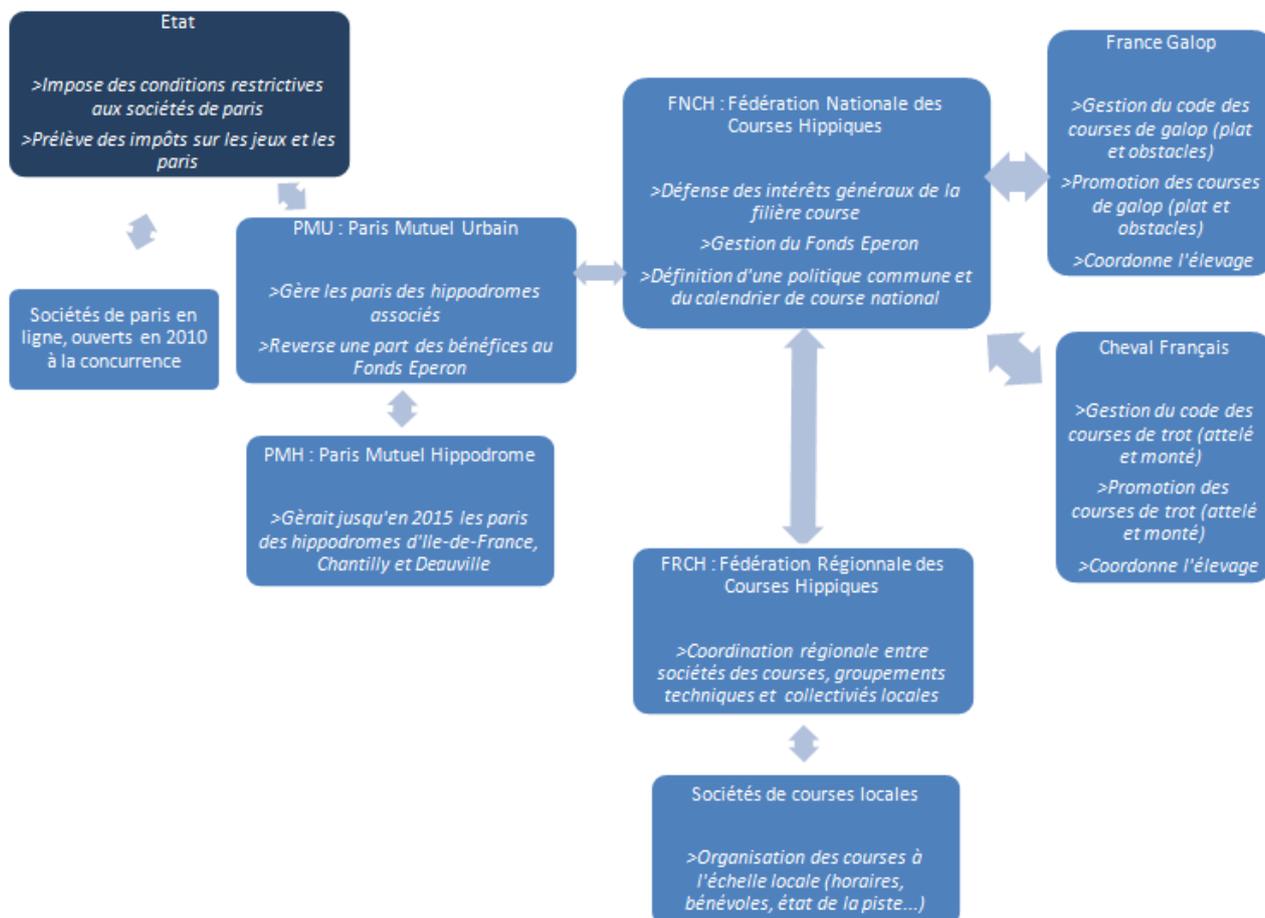
Source : Construction personnelle inspirée de De Paula Reis (2013)

En France, le chiffre d'affaire associé aux courses atteint 10 milliards d'euros (Lebrun, 2010). Les paris représentaient plus de 9 milliards d'euros de chiffre d'affaires en 2008, soit 65% du chiffre d'affaire de l'ensemble de la filière équine (Lebrun, 2010). Ils sont gérés par le PMU, Paris Mutuel Urbain, un Groupement d'Intérêt Economique constitué de 60 sociétés de courses, toutes associations à but non lucratif, dont les deux maisons mères : France Galop et Le Trot (Lebrun, 2010), et les sociétés de paris en ligne. Jusqu'en 2015, le PMH, Paris Mutuel Hippodrome, gérait les paris des hippodromes d'Auteuil, de Longchamp, de Vincennes, d'Enghien, de Maisons-Laffitte, de Saint-Cloud, Chantilly et Deauville. Le PMH a disparu au profit du PMU et des paris à distance pour des raisons d'économies de personnel (« PMH », 2015). Les courses de trot sont les plus nombreuses, avec 10 000 courses de trot par an contre 6 800 courses de galop en 2008 (Lebrun, 2010).

Le PMU participe à la promotion et au développement de la filière à travers le fonds Eperon, qu'il finance en grande majorité, et qui est géré par la Fédération Nationale des Courses Hippiques

(« Fédération Nationale des Courses Françaises », s. d. ; « Paris Hippiques, Sportifs & Poker en ligne », s. d.). Les deux sociétés mères, Cheval Français pour le trot et France Galop pour le galop, gèrent l'élevage et les règlements des différents types de courses (« France Galop - courses hippiques de galop », s. d. ; « Letrot.com », 2015). Localement, l'organisation des courses repose sur les sociétés de course de chaque hippodrome (Figure 26).

Figure 26 : Diagramme simplifié du secteur des courses hippiques en France.



Source : Construction personnelle inspirée de De Paula Reis (2013)

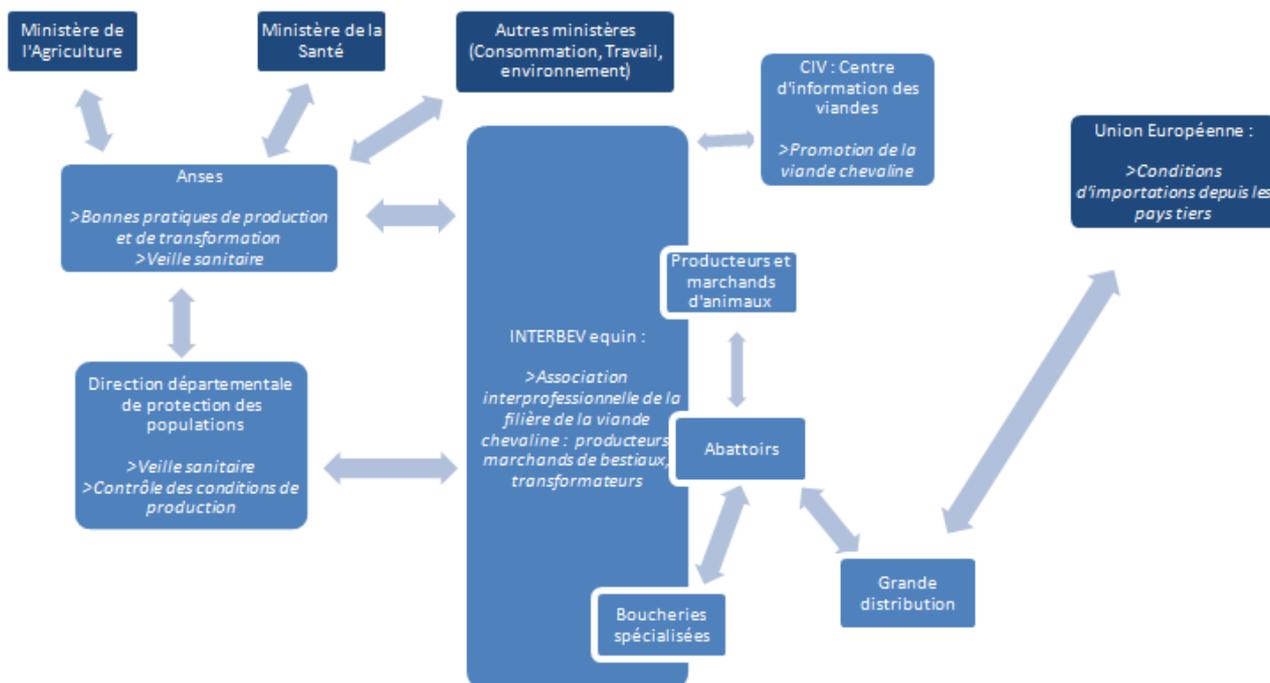
Le secteur de la viande chevaline est particulièrement bien structuré grâce au rôle de l'INTERBEV équin, la section de la fédération interprofessionnelle de la viande dédiée à la viande chevaline (Figure 27). L'INTERBEV équin tient le rôle de porte-parole de la filière, remplit des missions de concertation entre les différents acteurs (négociants, abattoirs, transformateurs) et de communication auprès du grand public.

L'ANSES joue un rôle de veille sanitaire et les acteurs doivent mettre en place une démarche qualité pour contrôler les risques sanitaires (parasites transmissibles à l'homme, contamination fécale des viandes, rupture de la chaîne du froid). Les guides de bonnes pratiques édités par l'ANSES ou des instituts européens permettent aux abattoirs et aux transformateurs de se placer dans une démarche qualité. De plus, des contrôles systématiques des carcasses sont réalisés par les services vétérinaires des DDPP, Direction Départementale de Protection des Populations,

dépendant des Préfets de chaque département (« Anses - Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail », s. d. ; FranceAgriMer, 2011).

Le secteur dégage un chiffre d'affaires de 350 millions d'euros par an grâce à une très forte valorisation de la viande via des circuits spécialisés comme les boucheries chevalines, qui vendent des pièces de viande à très forte valeur ajoutée et qui réalisent 50% des ventes de viande chevaline (Lebrun, 2010).

Figure 27 : Diagramme simplifié du secteur de la viande chevaline en France.



Source : Construction personnelle inspirée de De Paula Reis (2013)

b. *Situation argentine*

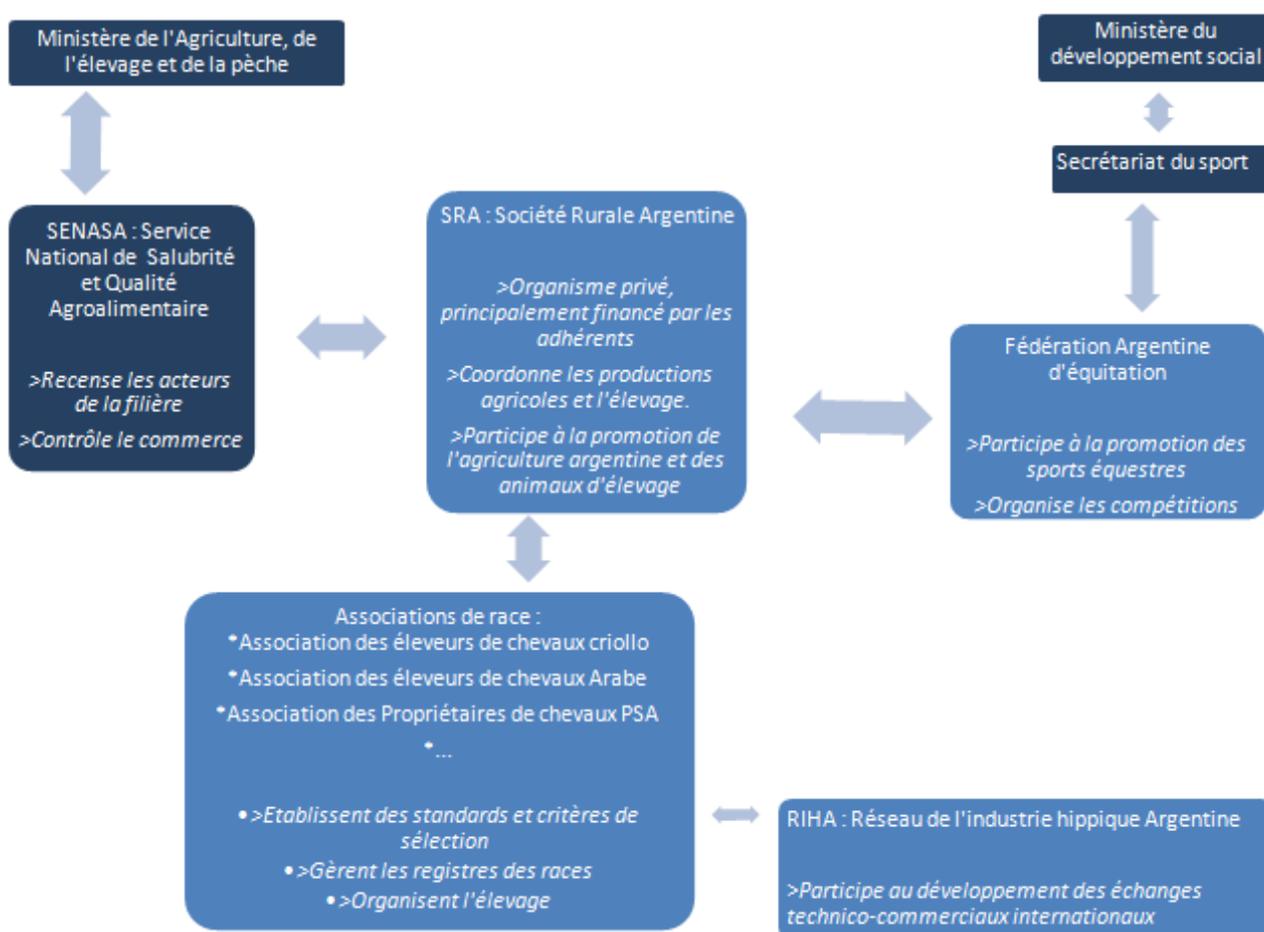
En Argentine, le rôle de l'État est principalement sanitaire, à travers de la SENASA, organisme dépendant du Ministère de l'Agriculture, de l'Élevage et de la Pêche, qui gère les aspects sanitaires et recense les acteurs des différentes filières. La SENASA gère également les aspects sanitaires du commerce international des animaux, notamment les chevaux. La loi n°24.525 de 1995 a déclaré la production d'équidés comme un enjeu d'intérêt national et prioritaire, mais le rôle de l'état se limite au soutien et à la coordination des acteurs de la filière. Il participe également à la coopération sportive avec la Fédération Argentine d'Équitation. Le développement de la filière repose sur l'impulsion d'acteurs privés, en particulier les grands élevages (Pierri *et al.*, 1995).

L'élevage et la commercialisation des chevaux de sport et de loisir (Figure 28) sont coordonnés en Argentine par la Société Rurale Argentine, une société privée historique fondée par des propriétaires terriens en 1866, qui intervient dans tous les secteurs agricoles argentins. Les

associations d'éleveurs des différentes races jouent également un rôle majeur dans la promotion des différents sports et loisirs équestres (« Asociación Argentina de Criadores de Caballos de Polo », s. d., « Asociación Criadores de Caballos Criollos », s. d., « Criadores Argentinos de Caballos Cuato de Milla », s. d., « Sociedad Rural Argentina », 2009).

Les races les plus courantes sont le Criollo (3260 naissances par an), le cheval de polo (3000 naissances par an) en croissance soutenue, puis les chevaux de Selle Argentin, les Quarter Horse et les chevaux Arabes, avec entre 500 et 800 naissances par an pour chacune de ces races (Losinno, 2006).

Figure 28 : Diagramme simplifié du secteur des chevaux de sport et de loisir en Argentine.

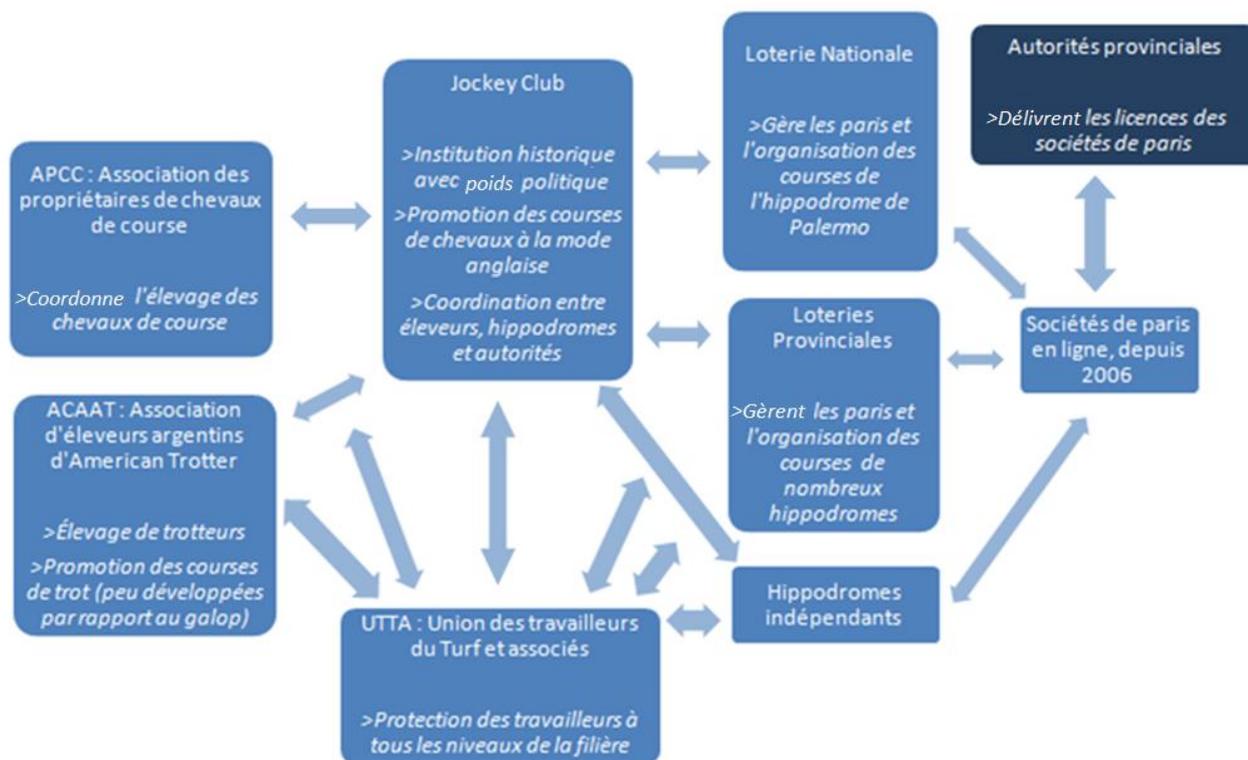


Source : Construction personnelle inspirée de De Paula Reis (2013)

Le secteur des courses est assez semblable au secteur Français. En effet, les sociétés de paris y jouent un rôle central dans l'organisation des courses mais sont nettement séparées des institutions dédiées à l'élevage (« APCC », s. d., « Asociación Criadores Argentinos de American Trotter », s. d., Jockey Club, s. d., « Unión de Trabajadores del Turf y Afines », 2011). En Argentine (Figure 29), seul l'hippodrome de Palermo est associé à la Loterie Nationale, entreprise d'État, la plupart des hippodromes étant associés aux loteries publiques des différentes provinces argentines. Des sociétés de paris en ligne gèrent des paris hippiques depuis 2006, mais dans les faits, ces

sociétés doivent demander une licence pour chaque province dans laquelle elles souhaitent s'implanter, ce qui rebute les grands groupes internationaux et limite l'impact des paris en ligne. Les courses concernent principalement le galop, le trot étant très nettement minoritaire (Perrone *et al.*, 2014). Les produits issus des paris représentent 75% du produit brut de la filière course, avec un chiffre d'affaires d'environ 1,3 milliard d'euros, les paris étant principalement réalisés localement, sur les sites des courses (Losinno, 2006).

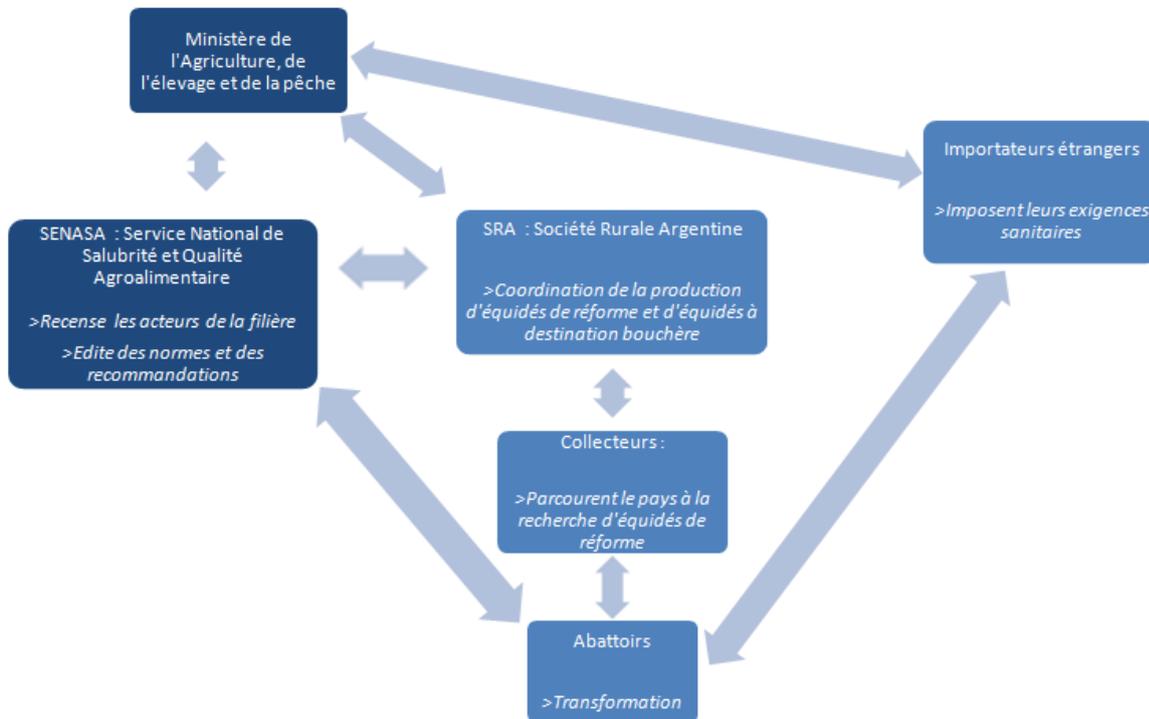
Figure 29 : Diagramme simplifié du secteur des courses hippiques en Argentine.



Source : Construction personnelle inspirée de De Paula Reis (2013)

Le secteur de la viande en Argentine est organisé autour des exigences des importateurs étrangers et par conséquent des exigences dictées par la SENASA. Ces exigences concernent principalement la traçabilité, mais aussi les conditions d'abattage. Les acteurs privés, producteurs, collecteurs et abattoirs sont ainsi encadrés et des contrôles sont réalisés dans les abattoirs par les Services d'Inspection Vétérinaire dépendants de la SENASA (Figure 30). Par ailleurs, la SENASA recense les collecteurs, acteurs centraux entre la production d'équidés et la transformation en viande (SENASA, s. d. ; Pierri *et al.*, 1995). Ensuite, les abattoirs achètent les chevaux et revendent les carcasses, contrairement à la plupart des abattoirs français, qui facturent l'abattage comme une prestation aux propriétaires des chevaux. L'Argentine est spécialisée dans la production de grandes quantités de viande chevaline à faible valeur ajoutée. Le chiffre d'affaires atteint environ 100 millions d'euros (Losinno, 2006).

Figure 30 : Diagramme simplifié du secteur de la viande chevaline en Argentine.



Source : Construction personnelle inspirée de De Paula Reis (2013)

2. La maîtrise sanitaire

La maîtrise des risques épizootiques et zoonotiques passe notamment par le diagnostic et la déclaration précoce, le suivi des cas et la mise en place de mesures prophylactiques efficaces. Elle nécessite un réseau de professionnels compétents pour mettre en évidence les cas, un organisme qui regroupe les déclarations et alerte sur les risques présents et émergents, des animaux identifiés tout au long de leur vie, et, enfin, des mesures offensives et préventives efficaces, applicables et appliquées.

En France, la plupart des vétérinaires sont formés au sein de leur habilitation sanitaire au diagnostic et aux mesures de gestion de la plupart des maladies contagieuses présentes et à fort risque d'émergence. L'ANSES joue le rôle de laboratoire de référence capable de confirmer les cas et d'optimiser les méthodes de diagnostic. Le réseau RESPE, Réseau d'Epidémiologie-Surveillance en Pathologie Equine, issu du travail bénévole des vétérinaires équins dotés de l'habilitation sanitaire, organise la veille sanitaire et collabore avec les pouvoirs publics et les acteurs de la filière (RESPE, s. d.). Le RESPE gère les crises sanitaires des maladies non réglementées. Les crises sanitaires de maladies réglementées sont gérées par les pouvoirs publics, via les Directions Départementales de la Protection des Populations, et les Préfets de départements. L'identification des équidés par transpondeur est obligatoire, mais on estime qu'environ 10% des équidés ne sont pas identifiés. Les mesures prophylactiques pour les maladies réglementées sont définies et appliquées par les

pouvoirs publics, en collaboration avec les vétérinaires sanitaires (Lebrun, 2010). Pour les maladies non réglementées, elles sont à l'initiative des vétérinaires et des professionnels de la filière sous la coordination du RESPE (isolement des élevages touchés, annulation de regroupements d'équidés, communication sur l'existence des cas et les mesures de prévention).

En France, les maladies contagieuses les plus répandues concernent les syndromes respiratoires (grippe, rhinopneumonie), contre lesquelles la vaccination annuelle est conseillée (obligatoire pour la grippe) et le syndrome piro-like, qui correspond à un ensemble de pathologies, la plupart transmises par les tiques, contre lesquelles la lutte est difficile (« Carte des Vétérinaires Sentinelles du RESPE », s. d.). Le RESPE travaille également beaucoup sur la prévalence et l'étiologie des avortements mais seuls 25% des avortements sont dus à une cause infectieuse (placentite ascendante bactérienne, rhinopneumonie). Certaines maladies plus rares ou exotiques sont toutefois d'une gravité bien supérieure, et préoccupent les pouvoirs publics, comme la Morve, la peste équine, ou encore la rage. La France connaît également une résurgence d'anémie infectieuse équine, avec 1 à 16 foyers détectés tous les ans depuis 2007, maladie pour laquelle la réglementation prévoit le marquage et l'abattage des animaux (Laugier, 2015).

En Argentine, le diagnostic des maladies infectieuses repose également sur les vétérinaires présents sur le terrain, dont la formation continue est assurée par la SENASA dans le cadre de l'accréditation sanitaire. Cette accréditation n'est toutefois pas obligatoire (SENASA, 2014). L'Argentine manque d'un plan sanitaire national pour la santé équine (Comité Consultivo Nacional et FAO, 2003 ; Barbero, 2007). La SENASA est chargée de coordonner la veille sanitaire, mais les crédits accordés sont souvent et traditionnellement insuffisants (Monteverde, 1973). Ils ont été revus à la hausse en 2015, ce qui laisse espérer une amélioration prochaine de la situation sanitaire dans le pays (MOTIVAR, 2016). Par ailleurs, l'identification des équidés est insuffisante. Sur les 3 millions de chevaux, le taux d'identification varie entre 6% et 16% en fonction des sources, ce qui correspond principalement aux chevaux de compétition, notamment les chevaux de polo destinés à l'export, ou encore les chevaux de course (Losinno, 2006 ; Barbero, 2007). Les procédures d'identification varient entre les provinces et le marquage au fer est encore très présent (Barbero, 2007 ; Escalada Fuentes *et al.*, 2010).

En Argentine, les éleveurs luttent activement contre la gourme et la rhinopneumonie, avec des taux de mesures prophylactiques (vaccination, quarantaine) de l'ordre de 60% (Oliviera *et al.*, 2015). Toutefois la maladie la plus inquiétante est l'Anémie Infectieuse des Equidés, due à un virus de la famille des *Retroviridae*, transmis par des piqûres d'insectes (Daix *et al.*, 2014). La prévalence est très mal connue mais le peu de chiffres disponibles sont inquiétants. La prévalence estimée à l'aide du test sérologique de Coggins atteint 17% des chevaux testés dans la province de Corrientes en 2001, 26% dans la province de Santa Fe en 1990, 31% dans la province du Chaco en 1980 et 42% dans la province de Formosa en 1980. Les données disponibles sont insuffisantes pour attribuer les différences de prévalence aux dates de réalisation de ces études ou aux régions concernées. Toutefois, les mesures de lutte établies par la SENASA nécessiteraient d'être revues puisque la prévalence reste élevée, d'autant plus que les professionnels de la filière ont longtemps eu l'habitude de conserver des animaux atteints non symptomatiques (Monteverde, 1973 ; Jacobo *et al.*, 2001).

3. La formation des professionnels

En France, de nombreuses formations s'intéressent à la filière équine, en particulier au sein des enseignements agricoles mais aussi en gestion avec le Master « Science et Management de la filière équine », créé en collaboration par l'Université de Caen, l'AgroSup de Dijon et l'Université du Kentucky. Ces formations sont très attractives mais la filière se voit confrontée à un décalage entre les attentes des jeunes professionnels passionnés par le monde équin et les réalités des compétences requises et des contraintes associées aux différents métiers. Les jeunes professionnels aspirent aux emplois de cavaliers, ou encore d'éleveurs, toujours au contact des chevaux, et réalisent moins l'impact de la gestion d'entreprise et agricole, qui font également partie des professions de la filière équine. La France dispose ainsi d'un très bon niveau de formation mais le public auquel s'adressent ces formations ne s'engage que rarement dans des carrières qui durent sur le long terme (Lebrun, 2010).

En Argentine, les professionnels de la filière sont reconnus pour leurs compétences, jugées d'un très bon niveau. Des formations sont exigées pour certaines fonctions, en particulier pour les transporteurs de chevaux, pour obtenir leur habilitation (De la Sota, 2005). Par ailleurs, les professionnels assurent des fonctions stables et plus qualifiées avec un niveau de formation plus élevé que leurs voisins du Sud du Brésil par exemple (Oliveira *et al.*, 2015).

Toutefois, leur formation est insuffisante sur un certain nombre de sujets précis, comme la prise en charge du bien-être animal, les modalités et implications de l'identification des équidés et la gestion des ressources zootechniques (Carreras, 2003 ; Comité Consultivo Nacional et FAO, 2003 ; Barbero, 2007 ; Werner Becker et Gallo, 2009 ; Friedrich, 2012). De plus, l'offre de formation continue est à développer. L'État reconnaît la nécessité de mieux professionnaliser la filière, mais peu d'actions concrètes ont été mises en place (Pierri *et al.*, 1995).

4. Les élevages, taille et type de production

En France, 90% des élevages, ont moins de 5 juments reproductrices. En Argentine, seuls 55% des élevages possèdent moins de 5 chevaux. La surface moyenne valorisée par les exploitations est de 40 hectares en France alors que la majorité des élevages argentins valorisent entre 250 et 500 hectares, et jusqu'à 25% des élevages valorisent plus de 1000 hectares. Les élevages ont donc un nombre d'équidés plus élevé en Argentine, mais ils utilisent un système de production beaucoup plus extensif, avec de grandes surfaces agricoles dédiées à l'élevage des équidés (IFCE, 2011 ; Oliviera, 2015).

B) Objectifs de sélection génétique

La sélection génétique est un travail de longue haleine et a comme vocation de s'adapter selon le besoin contemporain tout en laissant des traces pour les générations futures. Dans cette partie nous ferons une comparaison de la sélection génétique dans ces deux pays au cours du temps afin de comprendre comment nous sommes arrivés aux chevaux d'aujourd'hui et comment cette sélection est faite aujourd'hui.

1. Les origines de la sélection, en France et le cas du Criollo en Argentine

La race Criollo est la race historiquement produite en Argentine, depuis la domestication des manades de chevaux sauvages héritées de la colonisation de l'Amérique du Sud. Nous détaillerons donc les origines de la sélection génétique dans cette race, en comparaison avec les origines de la sélection génétique réalisée en Europe, notamment en France.

Même s'il est probable que le choix des chevaux ait été au centre des préoccupations des officiers de cavalerie en Europe et au Moyen-Orient dès l'antiquité, il est certain d'après Deraga (2007) que les chevaux étaient sélectionnés à des fins militaires au cours du Moyen-âge, avec des chevaux très forts, grands et lourds en Europe, pour pouvoir porter le combattant et sa lourde armure, et des chevaux très fins, rapides et endurants dans le monde Arabe, pour être plus rapide que les armées de chameaux, qui étaient plus fréquentes que la cavalerie avant les conquêtes du prophète Mahomet.

Ainsi, dès le début du IX^{ème} siècle, Charlemagne a mis en place un programme d'élevage étendu et sophistiqué pour obtenir de lourds destriers, mais d'autres races ont aussi été sélectionnées à des fins de transport ou de travail. Des étalons espagnols ont été importés dans toute l'Europe pour obtenir des chevaux de morphologie compacte et agressifs au combat (morsures, coup de pieds), mais qui nécessitaient des cavaliers très expérimentés. En parallèle ont été sélectionnés des coursiers, chevaux moins forts mais plus rapides et beaucoup moins chers (Rogers, 2010). La nécessité de chevaux puissants était encore exacerbée par la technique de la charge à lance couchée, qui s'est développée de la fin du XI^{ème} siècle jusqu'au XVII^{ème}, comme l'illustre la tapisserie de Bayeux (Figure 31) et les détails du tombeau de François I^{er} (Figure 32). C'est cette stratégie qui motive la multiplication des tournois pour entraîner chevaux et cavaliers (Viallon, 2015).

Figure 31 : Charge à la lance couchée, XIème siècle.



Source : détail de la tapisserie de Bayeux, Musée de la Tapisserie

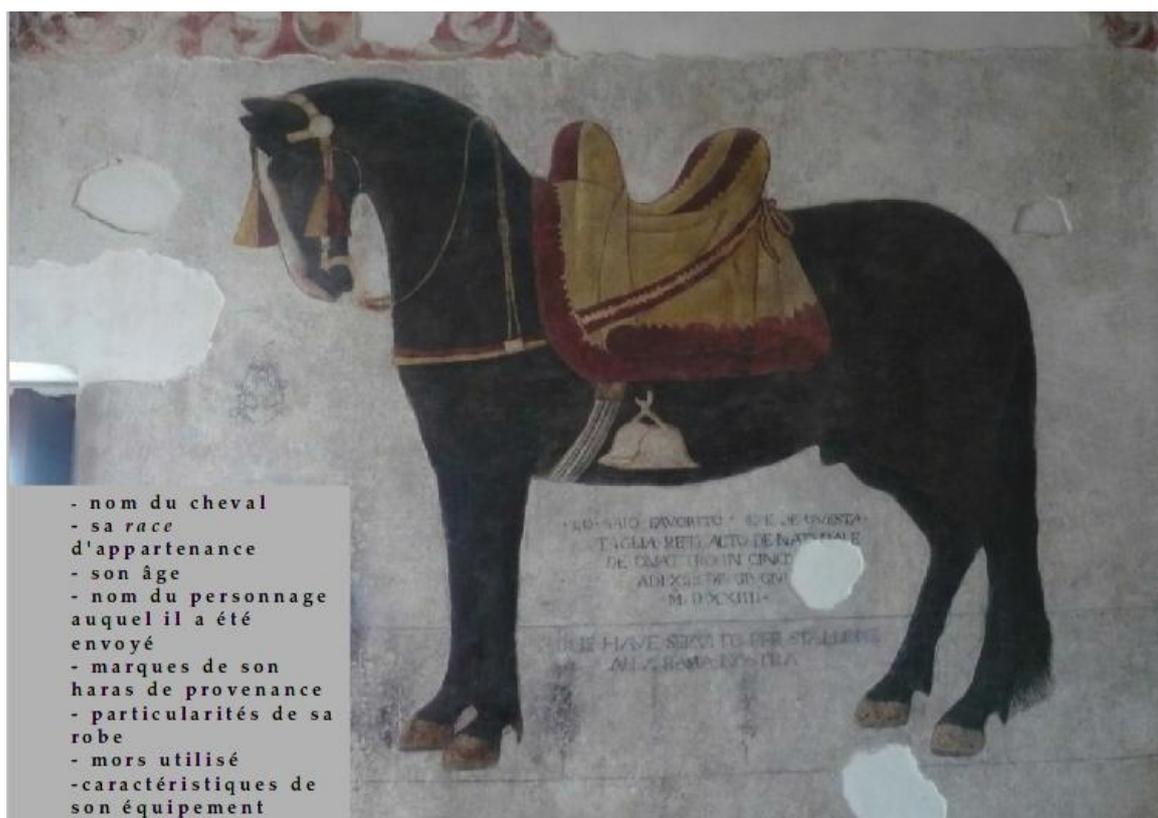
Figure 32 : François Ier chargeant à la lance couchée, XVIème siècle, relief du soubassement du tombeau de François Ier, Basilique de Saint-Denis.



Source : Viallon (2015)

Avec la renaissance, la représentation du cheval a pris une valeur scientifique. On cherchait à représenter le cheval le plus fidèlement possible pour tenter d'identifier les proportions du cheval idéal. On a commencé à représenter les chevaux de différentes régions, préfigurant la sélection d'une multitude de races et on a commencé à représenter des individus équins, avec leurs qualités et leurs caractères et non plus des groupes de chevaux homogènes. Cette représentation des chevaux en tant qu'individus devait être nécessaire à la reconnaissance des qualités d'un reproducteur en particulier, au sein d'une race. Ces dessins, fresques et gravures ont de plus permis aux artistes de réaliser des statues équestres de grande envergure et réalistes (Deriu, 2015), (Figure 33).

Figure 33 : Représentation du cheval au XVIème siècle, détail des fresques du Castello Pandone.



Source : Deriu (2015)

La sélection de chevaux adaptés aux travaux agricoles et industriels est plus tardive, aux XVIIème et XVIIIème siècles. Elle cherchait alors à obtenir le meilleur rendement possible, assimilant ces chevaux de travail à des machines réalisant une transformation d'énergie alimentaire en traction. A cette époque commençait aussi la sélection des chevaux de courses, importés de Grande-Bretagne, basée principalement sur les performances, avec très peu d'importance accordée à la conformation (Roche, 2010).

Ainsi, en France, au XVIIème siècle, une multitude de races était sélectionnée selon des objectifs différents : les chevaux lourds hérités de la cavalerie, les chevaux de travail agricole et industriel, ou encore les chevaux de course, sélectionnés pour leur vitesse.

Sur le territoire argentin, les premières traces de sélection par intervention humaine sont apparues dès le XVIIème siècle. Les indiens et les gauchos ont été les acteurs de cette sélection qui reste très limitée et sans méthodologie scientifique. En effet, les chevaux issus d'élevages étaient souvent croisés avec des chevaux sauvages, sélectionnés uniquement sur leur phénotype, soumis à la sélection naturelle. De plus, les caractéristiques phénotypiques utilisés pour la sélection étaient principalement liées au format et au caractère, car les étalons et les juments reproductrices ne sont jamais utilisés dans le travail de la ferme, donc leurs qualités de travail ne peuvent être évaluées que par les qualités au travail de leur descendance (d'Orbigny, 1826 ; Daireaux, 1886 ; Dowdall, 2003).

Malgré le caractère empirique de cette sélection, les indiens ont utilisé deux outils génétiques robustes dans leur approche : la sélection naturelle et le croisement, permettant d'augmenter la diversité génétique du cheptel et de profiter des effets positifs de l'hétérozygotie. En effet, les résultats de la sélection humaine sont jugés moins bons que ceux obtenus par sélection naturelle pour optimiser les qualités de résistance et de robustesse, fondamentales pour les chevaux de travail comme les chevaux Criollos (Daireaux, 1886). Dans ce cas, l'action de la sélection naturelle a engendré une diminution de la taille moyenne des chevaux avec un développement des membres antérieurs et une diminution du poids reposant sur les postérieurs. Les caractères de rusticité sont donc communs à tous les criollos ainsi sélectionnés naturellement mais les différents types de milieux du territoire argentin ont sélectionné des lignées distinctes, préservant ainsi un très haut niveau de diversité génétique (Dowdall, 2003 ; Giovambattista *et al.*, 2010).

La sélection humaine a pris de l'importance en Argentine au XIX^{ème} siècle avec une plus grande diversification des biotypes sélectionnés. En effet, les modes de vie des colons se sont diversifiés et les chevaux ont été soumis à de nouveaux types de travail. Les transports de marchandises, de courrier et de personnes sous la forme de diligences se sont particulièrement développés (Dowdall, 2003 ; Paz *et al.*, 2010). Les premières recommandations « précises » en termes sont apparues au début du XIX^{ème} siècle, avec la volonté de créer la race Criollo. Ainsi, en 1819, Juan Manuel de Rosas a recommandé de choisir pour les travaux de la ferme des étalons « de bonne figure, corpulents et grands, de bonne éducation, ayant l'œil humide et les sabots noirs ». Il a aussi instauré une proportionnalité entre étalons et juments utilisés pour l'élevage : 1 étalon pour 50 juments (Perez, 2004a).

La recherche de chevaux plus grands et plus corpulents a abouti à l'importation de reproducteurs européens dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, et à une multiplication des croisements entre ces chevaux importés et les chevaux domestiques locaux, ou encore des chevaux sauvages (Dowdall, 2003). Toutefois, ces croisements ont été réalisés de manière désordonnée, sans critères précis de sélection des étalons, et sans enregistrement des croisements réalisés. Ainsi, le calcul du progrès génétique et/ou de la qualité individuelle des reproducteurs est impossible. A la fin du XIX^{ème} siècle, de nombreux éleveurs se sont alarmés de la dissolution progressive des qualités des différentes races par des croisements désordonnés et ont milité pour fixer le Criollo comme une race identifiable avec des reproducteurs ayant le moins possible de sang de reproducteurs importés récemment d'Europe. Ce mouvement a débuté dès 1875 lors des expositions de la Société Rurale Argentine, où des criollos ont été exposés aux côtés d'autres races. En 1890, le Dr Bozzola a commencé le premier travail scientifique sur les origines et les caractéristiques des chevaux criollos (Dowdall, 2003).

2. Critères de sélection

Les objectifs de sélection du cheval Criollo à la fin du XIX^{ème} siècle étaient de maintenir les qualités requises pour les chevaux de travail et de guerre, soit la rusticité, la sobriété des besoins alimentaires et des soins requis et la résistance à la fatigue. Pour atteindre ces objectifs, le Pr Davel, professeur de zootechnie de l'Université agronomique de Santa Catalina, recommandait en 1910 d'analyser les performances, les qualités sanitaires et zootechniques des étalons mais également des juments et d'éviter le recours à la consanguinité (Dowdall, 2003).

Toutefois, la sélection des reproducteurs pour définir la race au début du XX^{ème} siècle se fit tout simplement selon des critères morphologiques (Dowdall, 2003 ; Perez, 2004a). Un standard morphologique fut défini à l'instar de celui défini en 1922 pour le Criollo chilien. La conformité des reproducteurs au standard était laissée à l'appréciation des inspecteurs de l'Association d'éleveurs de Criollo, l'ACCC, avec des critères assez subjectifs comme une croupe « de longueur régulière, large et semi-oblique, avec d'excellentes masses musculaires bien développées » ou encore un bras et un coude « avec un excellent aplomb et développement ». L'unique référence faite au comportement était la recherche d'un « tempérament actif ». Seule la hauteur, entre 1,40m et 1,52m et le périmètre thoracique, entre 1,70m et 1,86m étaient objectivement sélectifs. Les reproducteurs les plus représentatifs du modèle étaient primés tous les ans à l'exposition de Palermo et leur modèle était diffusé via les revues de la Société Rurale Argentine (Dowdall, 2003).

Même au sein de l'ACCC, ces critères ne faisaient pas l'unanimité. Un courant mené par l'agronome Enrique C. Crotto militait pour la sélection de chevaux plus grands et de pelage sombre, ce qui correspondait aux demandes de l'armée pour sa cavalerie, avec une utilisation accrue de la consanguinité. D'autres comme Amadeo Lastra militaient pour la sélection des chevaux ayant les meilleures qualités de travail, ce qui selon lui conduirait à ouvrir le standard à des chevaux de plus petite taille (Dowdall, 2003).

Au cours du temps, l'idéal morphologique recherché a varié. Dans les années 1920 jusqu'aux années 1940, les reproducteurs primés étaient très compacts, avec des croupes assez courtes, des épaules assez droites et un chanfrein très droit. Ces modèles connaissaient un grand succès commercial puisqu'ils correspondaient à un besoin de chevaux à la fois adaptés à la selle et au trait léger. Toutefois, les reproducteurs les plus utilisés et leurs descendance montrèrent rapidement des problèmes de comportements (agressivité) et très peu de qualités pour le travail du bétail. Ainsi en 1950, les reproducteurs primés furent de nouveaux des modèles plus fin, et plus agiles, mieux adaptés au travail du bétail monté (Dowdall, 2003).

L'utilisation du Criollo comme cheval de travail est loin d'avoir disparue, puisque la grande majorité des élevages bovins travaillent encore avec des chevaux, mais elle va globalement en décroissant. Pour cette raison, l'ACCC tente actuellement de réorienter la sélection vers de nouveaux objectifs. En effet, à la rusticité, la sobriété et la résistance à la fatigue s'ajoutent aujourd'hui la plasticité d'utilisation. Un Criollo doit pouvoir réaliser des travaux agricoles, comme auparavant, mais également être utilisé pour des activités sportives, une équitation de loisir et le tourisme équestre, en plein développement. L'évaluation de ces qualités reste toutefois encore très subjective. Ce changement des débouchées du Criollo a été pleinement accepté par les éleveurs au cours de la dernière décennie, ce qui a permis de revitaliser cet élevage, avec un nombre d'élevages à la hausse entre 2000 et 2010 (Paz *et al.*, 2010).

En France, il existe une sélection intra-race et une sélection autour d'une fonction (saut d'obstacle, vitesse, endurance...). La sélection morphologique est complétée depuis 1972 par le calcul d'indices de performances pour les chevaux de différents sports. Ainsi, l'ISO est l'indice de performance pour le saut d'obstacle, calculé en fonction des classements obtenus et des gains réalisés sur l'année précédente. Les dotations des épreuves étant très variables, le gain réel est remplacé par un gain fictif visant à mieux représenter la difficulté des épreuves. L'ISO est centré sur

100, 50% des chevaux ayant ainsi un ISO supérieur à 100 et les 1 à 2% ayant les meilleures performances affichant des ISO supérieurs à 140 (IFCE, s.d.).

Depuis 1986, l'indice de performance est complété par le calcul d'indices génétiques basés sur le BLUP (Best linear unbiased prediction). Le BLUP prend en compte les performances du cheval concerné et de ses apparentés (descendants et ascendants). Il est centré sur 0 et les meilleurs chevaux ont un BLUP supérieur à 15. Ces indices permettent de comparer le niveau des chevaux en fonction de leurs performances, indépendamment de leur âge et du nombre de compétitions réalisées, et de calculer le potentiel génétique de poulains à partir des indices des parents. Ils sont complétés par les sommes des gains obtenus, qui dépendent évidemment de la longueur de la carrière des équidés et du nombre et des dotations des compétitions concourues (Danvy et Sabbagh, 2016).

Ces indices sont toutefois d'une efficacité limitée. Premièrement par leur faible acceptation sur le terrain, puisque les éleveurs préfèrent utiliser leurs propres connaissances sur les chevaux que se fier à des indices dont ils comprennent mal les calculs. Par ailleurs, la sélection sur les performances ne permet d'inclure qu'un seul critère de sélection, ce qui est limitant pour la sélection de chevaux polyvalents comme la race Selle Français. Cependant, actuellement, en France, les indices génétiques des chevaux de sport sont calculés séparément pour l'aptitude au CSO (saut d'obstacles), le Dressage et le Concours complet.

Ces indices doivent être interprétés avec précaution. Par exemple, un étalon très spécialisé dans le CSO, aura, possiblement, un bon indice pour le CSO mais pourra avoir un mauvais indice pour le Dressage et pour le CCE, par exemple. Cela ne veut pas dire que l'individu est mauvais. Il veut seulement dire qu'il est spécialisé pour le CSO et a peu de chances d'être polyvalent.

Par ailleurs, la génétique d'un animal, ne représente qu'une partie de son potentiel en termes de performance. Le restant dépend de son environnement (alimentation, élevage) et des qualités de ses cavaliers et des entraîneurs, ce qui peut représenter un biais entre les qualités génétiques d'un cheval et les résultats observables sur le terrain.

Enfin, le calcul des indices nécessite une population considérable pour obtenir une précision suffisante. Ainsi, pour les disciplines plus confidentielles (attelage, horse-ball, etc...), le calcul d'indices de performance présente moins d'intérêt car les indices sont relativement imprécis. La sélection des étalons par ces indices est plus précise car les performances de leurs descendants, en général plus nombreux que ceux des femelles, sont prises en compte dans le calcul de l'indice génétique et permettent d'atteindre une bonne précision (plus de descendants impliquent plus de précision de l'indice). Pour les juments, le faible nombre de descendants réduit la précision de l'indice. Dans le cas où ses collatéraux (frères, sœurs, parents) sont peu connus, la précision est encore réduite (Marquestaut, 2003).

3. Outils de sélection génétique et de performance en reproduction équine

La mise à la reproduction est l'outil de base pour mettre en œuvre les objectifs de sélection génétique et d'élevage. Nous allons aborder ici les différentes pratiques en termes de mise à la reproduction en Argentine et en France.

Dans les deux pays, la sélection génétique diffère en fonction des races. En effet, en Argentine, pour les registres des races PS et Criollo, les biotechnologies de la reproduction sont interdites. Par conséquent, la reproduction est réalisée par monte naturelle ou par monte en main dans ces deux races, facilitée par les suivi échographiques des cycles des juments avec l'objectif d'améliorer la fertilité en faisant saillir les juments au moment le plus propice à la fécondation (Losinno et Aguilar, 2002 ; Oliveira *et al.*, 2015). Le suivi échographique des juments PS n'a pas permis, au départ, d'accroître de manière notable le nombre de naissances, malgré les investissements réalisés dans la formation des professionnels et l'achat du matériel (Buide, 1986).

En PS en particulier, les éleveurs argentins recherchent particulièrement des étalons avec de bonnes performances, ce qui donne un phénomène de mode, avec des étalons très utilisés après une victoire en course. Par ailleurs, les éleveurs ont tendance à minimiser l'importance des qualités maternelles, et à utiliser de très bons étalons sur des juments aux résultats plus ordinaires (Rodríguez Salto, 2011). Les saillies d'étalons à la mode deviennent très onéreuses, et les poulains obtenus ne sont pas à la hauteur des performances de l'étalon, puisqu'ils héritent également des défauts des juments.

Comme l'appel aux biotechnologies de la reproduction a pris une grande ampleur dans la filière équine en Argentine grâce à d'autres races que le Criollo, nous avons choisi d'élargir cette partie de la réflexion à d'autres races et plus spécialement aux chevaux de Polo, aussi très caractéristiques de l'Argentine et facteurs explicatifs de l'engouement des Argentins pour les biotechnologies.

Pour les autres races, de nouveaux outils viennent faciliter la reproduction des meilleurs reproducteurs. Les technologies de la reproduction (insémination artificielle, transfert embryonnaire, clonage) existent dans tous les pays d'élevage mais sont particulièrement développées en Argentine où 57% des élevages utilisent ces biotechnologies (l'insémination artificielle, le transfert embryonnaire et, de manière plus rare, le sexage des semences). Ceci correspond à la très grande majorité des élevages autres que Criollo et PS (Oliveira *et al.*, 2015). Ces technologies se sont particulièrement développées en Argentine depuis les années 80, en particulier dans les races de trotteurs, les poneys de polo et les chevaux destinés à l'obstacle comme la race Silla Argentina (Losinno et Aguilar, 2002).

L'insémination artificielle consiste à prélever le sperme d'un étalon pour le déposer immédiatement ou après conservation dans l'utérus d'une jument. Le développement de cette technique en Argentine a été relativement lent par rapport à sa diffusion en reproduction bovine, mais a profité de différentes crises sanitaires associées à des maladies vénériennes. Ainsi, elle était utilisée dans près de 60% des élevages en 2002, dont 96 % utilisaient à la fois de la semence réfrigérée et de la semence congelée (Losinno et Aguilar, 2002). En France, cette technique connaît

également beaucoup de succès, avec 70% des juments reproductrices inséminées artificiellement en 2009 (Meyer, 2009).

Le transfert embryonnaire consiste à prélever des embryons issus d'une jument présentant les qualités que l'on souhaite, inséminée par un étalon choisi, et transférer ces embryons à des juments de moindre qualité, qui vont mener la gestation jusqu'à son terme.

En France, cette technique concerne principalement les chevaux de selle, utilise comme jument porteuse des trotteuses de réforme et permet d'augmenter la diffusion de la charge génétique des meilleures femelles dans une population grâce à l'augmentation du nombre de descendants. En 2014, environ 750 transferts embryonnaires ont été réalisés en France (Caillaud et Doligez, 2016 ; IFCE, 2016). En Argentine, cette technique est très utilisée pour les juments de polo, en particulier car elle permet aux juments de participer aux tournois tout en produisant des poulains au cours de la saison. En moyenne, les juments de polo produisent ainsi 4 poulains par an, mais la production peut atteindre 10 poulains en une année pour une seule jument donneuse. Ceci permet de mieux connaître le potentiel de performance des mères tout en produisant des descendants et ainsi réduire l'intervalle entre générations et optimiser la sélection des reproductrices. Cette technique est facilitée par le faible coût d'achat mais surtout le très faible coût d'entretien des juments receveuses (Le Pichon, 1995 ; Pashen *et al.*, 1993), qui se contentent d'herbe et vivent dehors jusqu'au poulinage (Losinno et Aguilar, 2002 ; Pashen *et al.*, 1993 ; Riera et McDonough, 1993). Au début de l'application de cette technique en Argentine, Pashen *et al.* (1993) ont rapporté que sur 727 inséminations, 580 embryons ont été récoltés et 350 gestations ont été obtenues. Le transfert d'embryon s'est ensuite développé très rapidement avec 15 000 inséminations et 900 embryons transférés en 2007 et 1100 embryons transférés en 2014 (Perry, 2015 ; Stroud, 2012 ; Thibier, 2008).

Le sexage de la semence consiste à séparer les spermatozoïdes engendrant un poulain mâle (porteur du chromosome Y) et femelle (porteur du chromosome X), pour n'inséminer la jument qu'avec le type de spermatozoïde choisi. Cette technique est utilisée depuis 4 ans par une entreprise Argentine mais les résultats de leurs travaux ne sont pas encore publiés (Herrera, 2015 ; Losinno et Aguilar, 2002). En Argentine, le sexe du poulain est primordial pour le Polo, où les femelles sont largement préférées aux mâles et ont ainsi une plus grande valeur. Lorsque cette technique sera utilisable sur le terrain avec des bons résultats, elle sera probablement largement utilisée dans les élevages de Poneys de Polo.

Le clonage consiste à remplacer le matériel génétique d'un ovocyte par celui d'une cellule de l'adulte que l'on souhaite cloner, et à transférer cet embryon chez une jument receveuse, chez laquelle il va se développer jusqu'à donner naissance à un poulain, porteur des gènes de l'adulte donneur. L'objectif de cette technologie est de mieux exploiter le potentiel génétique des meilleurs individus en utilisant leurs clones dans la reproduction. La technologie est indiquée dans le cas des champions castrés et des meilleures juments afin d'augmenter le nombre de descendants de ces individus. Cette technique reste coûteuse et peu utilisée dans les deux pays.

En France, le clonage a démarré en 2003 mais reste peu accepté. Depuis ces débuts, 15 clones ont été produits, mais ces chevaux sont exclus de la plupart des compétitions sportives de haut niveau car ils ne peuvent être inscrits aux registres des races concernés et ne peuvent pas

produire de poulains de la race. Quelques studbook acceptent toutefois les clones comme le studbook Zangersheide, le European studbook et, plus récemment, le KWPN (Caillaud *et al.*, 2013 ; Reis, 2013 ; Herrera, 2015). En Argentine, le clonage a débuté en 2008 et est mieux perçu puisqu'il permet d'augmenter le nombre de descendants des meilleures femelles de Polo en mettant leurs clones à la reproduction. Entre 2010 et 2015, 20 poulains clonés ont été produits par quatre entreprises argentines différentes.

C) L'industrie du vétérinaire équin

1. La formation des vétérinaires

En Argentine, jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, la médecine vétérinaire était principalement exercée par les propriétaires des animaux et les ouvriers agricoles. Les grands propriétaires terriens regroupaient l'ensemble des conseils vétérinaires, souvent associés à de la zootechnie et à des conseils de gestion dans des écrits destinés à leurs ouvriers agricoles. Ces écrits étaient souvent réalisés de manière désordonnée et basés sur des expériences personnelles et familiales. Juan Manuel de Rosas, propriétaire terrien qui est devenu ensuite homme politique argentin, a publié ses conseils destinés à ses employés en 1819. Il y a décrit la sélection des reproducteurs des troupeaux de chevaux, les méthodes de castration et la sélection des chiens et des chats les plus utiles pour une ferme. Jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, différents propriétaires ont décrit ainsi des maladies contagieuses comme le charbon ou la variole animale, ou encore des parasitoses comme la strongylose. Ces textes décrivaient en particulier les maladies des bovins mais également les boiteries des chevaux par exemple (Perez, 2004a).

A la fin du XIX^{ème} siècle, l'État argentin a cherché à s'inscrire aux côtés des nations modernes en participant au progrès mondial des sciences. Cette politique s'est traduite par le développement de l'instruction et l'importation de technologies et de capitaux européens. Le développement des sciences agricoles et vétérinaires a fait partie de cette politique et a répondu à la fois aux demandes des importateurs étrangers d'une part et des élites politiques de Buenos Aires, la plupart propriétaires de grandes exploitations agricoles dans la Pampa. Les grands propriétaires se sont organisés et ont fondé la Société Rurale Argentine (SRA) en 1866 qui militait pour la diffusion des savoirs et des technologies agricoles. Trois écoles d'enseignement agricole secondaire ont été fondées par le gouvernement en 1870. La SRA a publié une revue qui diffusait les connaissances et avancées technologiques agricoles et a mis en place le premier institut agronomique à Santa Catalina, aux environs de la ville de La Plata, proche de Buenos Aires. Il a été complété par la première école vétérinaire du pays en 1881 (Figure 34), soit 120 ans après la première école vétérinaire du monde, à Lyon (Graciano, 2004 ; Poulle-Drieux, 2012).

Figure 34 : Premières promotions de l'école agronomique et vétérinaire de Santa Catalina.



Source : « Facultad de Ciencias Agrarias - Universidad Nacional de Lomas de Zamora »

C'était alors la SRA, organisme privé, qui organisait l'enseignement et qui embauchait des enseignants principalement belges et français. En 1883, l'ensemble de Santa Catalina a été transformé en institut Agronomique et Vétérinaire, destiné à promouvoir la recherche scientifique. L'Institut a connu alors une période de crise économique, ce qui a poussé ses dirigeants à rechercher des solutions de financement, notamment via un déplacement vers des locaux moins coûteux (Graciano, 2004).

En 1898, le département de l'agriculture du gouvernement national s'est transformé en Ministère de l'Agriculture et a fait face au manque de professionnels compétents pour développer la colonisation agricole du pays, augmenter le niveau technico-organisationnel des entreprises agricoles, maîtriser la taxation des ressources agricoles et maîtriser le statut sanitaire du bétail argentin. Ce constat a entraîné une vague de nationalisation des écoles et instituts agronomiques et vétérinaires, pour faciliter l'insertion des professionnels au sein du ministère. Ainsi, l'institut de Santa Catalina a été nationalisé, ce qui a permis de financer la venue d'éminents professeurs étrangers et d'asseoir la légitimité scientifique de l'institut. Cette nationalisation a été facilitée par la continuité des acteurs en jeu, les grands propriétaires terriens de la SRA se trouvant être également hommes politiques et restant ainsi maîtres des orientations scientifiques et pédagogiques de l'institut (Graciano, 2004 ; Perez, 2004b).

En 1904 est ouverte la deuxième école supérieure d'Agronomie et Vétérinaire à Buenos Aires à partir d'une école pratique d'agronomie et sous l'impulsion du ministère de l'Agriculture. Puis, entre 1905 et 1909, l'Institut de Santa Catalina et l'école de Buenos Aires ont été transformés en facultés et intégrés aux universités de La Plata et de Buenos Aires respectivement (Graciano, 2004 ; Perez, 2004b ; « Historia de la Facultad », 2013). Ce changement répondait une fois de plus à une volonté politique, celle de placer l'enseignement agronomique et vétérinaire sous la tutelle du ministère de l'éducation, et non plus celui de l'agriculture (Graciano, 2003 ; Perez, 2004b).

Dans les deux facultés, les carrières vétérinaires et agronomiques étaient nettement séparées avec quelques cours communs pendant les premières années. Les études vétérinaires se

concentraient sur les aspects cliniques, zootechniques et hygiéniques de la production d'animaux et de denrées alimentaires d'origine animale tandis que les agronomes se concentraient sur la comptabilité, la législation agricole et la gestion entrepreneuriale, ainsi que la mise en place et l'étude de données statistiques concernant les différents secteurs agricoles argentins (Graciano, 2003). Les deux filières se sont séparées avec la création de deux facultés distinctes à La Plata, en 1921, tandis qu'elles sont restées au sein de la même faculté jusqu'en 1973 à Buenos Aires (Perez, 2004b ; « Historia de la Facultad », 2013).

Déjà lors de la fondation des facultés, l'enseignement des pathologies équine était centrales. Le cheval était alors considéré comme un outil agricole. Ainsi, les hospitalisations d'équidés et les ferrures kinésithérapiques étaient une source de revenus conséquente, les consultations étant gratuites. En 1915, la faculté de Buenos Aires avait ainsi les moyens de faire vivre 3 maréchaux-ferrants pour seulement 92 étudiants. Le développement du turf a amené également une nouvelle clientèle, l'hospitalisation des PS étant facturée 2,5 fois plus que celle d'un cheval de travail (Perez, 2004b). Le turf a joué un rôle moteur dans la spécialisation des vétérinaires vers les équidés. Entre les années 40' et 50', de nombreux échanges entre les vétérinaires argentins et les universités de Newmarket et du Kentucky ont permis de former les vétérinaires argentins à la gynécologie équine, en particulier au diagnostic de gestation par palpation transrectale (Buide, 1986).

Aujourd'hui, l'Argentine dispose de 16 universités proposant un cursus vétérinaire dans tout le pays, la majorité étant publiques. Les études se font en moyenne en 7 ans. Par exemple, à l'Université de Buenos Aires, les études commencent par 1 an de cycle basique commun, comprenant des matières comme la physique, la chimie, les mathématiques et la biologie, puis un cycle supérieur obligatoire, réalisé en moyenne en 5 ans avec des matières spécialisées comme l'anatomie, la physiologie, la médecine, la chirurgie ou encore les études des systèmes de production (la zootechnie). Enfin, ce socle est complété par une année de Pratique Professionnelle Supervisée (PPS) dans laquelle l'étudiant choisit entre « productions animales », « médecine des petits animaux », « médecine des grands animaux » et « médecine préventive et santé publique » (« Alumnos - Facultad de Ciencias Veterinarias », s. d.).

L'organisation des études est ainsi assez proche du système français où le cycle basique est réalisé en 2 ans de classes préparatoire, ou en faculté, suivi par 4 ans de formation commune vétérinaire, complétés par 1 an d'approfondissement dans un domaine comme la pratique équine, les animaux de production, les petits animaux de compagnie ou encore des filières moins courante comme le management vétérinaire ou la recherche.

Dans les deux pays, cette formation est complétée par une formation continue postérieure au diplôme vétérinaire. L'AAVE, Association Argentine des Vétérinaires équins, par exemple, organise des formations généralistes destinées à la remise à niveau des vétérinaires diplômés de longue date, ainsi qu'à un approfondissement en équine pour les vétérinaires ruraux et les jeunes diplômés (AAVE et UNLPam, 2012).

2. Être vétérinaire équin en Argentine et en France aujourd'hui

Il est très difficile d'évaluer le nombre exact de vétérinaires soignant des équidés dans un pays ou dans l'autre, puisque la part de l'activité équine au sein d'une clientèle peut varier entre une activité très anecdotique dans une clientèle rurale à une clientèle exclusive pour des cliniques spécialisées. Toutefois, les associations professionnelles nous permettent d'estimer la densité des vétérinaires équins dans chaque pays.

En France, l'AVEF, Association Vétérinaire Équine Française compte 308 membres vétérinaires adhérents, situés principalement en Normandie, dans les pays de la Loire et le Nord de la France, pour une population d'environ 400 000 chevaux sur le territoire (« Vétérinaires équins membres de l'AVEF », s. d.). En Argentine, l'AAVE, Association Argentine de médecine Vétérinaire Équine, compte environ 600 membres, situés à plus de 90% dans les provinces de Buenos Aires, de Cordoba et de Santa Fe, pour une population d'environ 3,6 Millions de chevaux sur le territoire. Toutefois l'AAVE estime à 2300 le nombre de vétérinaires dont l'activité principale est l'équine (Casim, 2011).

La reproduction représente une part très importante de l'activité des vétérinaires équins argentins, en particulier pour les chevaux de course et de polo. La plupart des élevages professionnels de chevaux de course ont ainsi plusieurs vétérinaires résidents sur place pour assurer le suivi échographique des juments, cette disponibilité du vétérinaire étant jugée comme une condition indispensable à la rentabilité de l'élevage (Buide, 1986 ; Lafuente, 2006 ; Rodríguez Salto, 2011). De même, l'utilisation des biotechnologies de la reproduction, en particulier chez les chevaux de polo, implique une spécialisation des vétérinaires car ces techniques nécessitent une courbe d'apprentissage avec une pratique fréquente pour conserver de bons résultats (Pashen *et al.*, 1993).

En France, la reproduction représente également une part importante du travail des vétérinaires équins, en particulier au printemps, mais les vétérinaires sont concurrencés par d'autres titulaires de la licence d'inséminateur, notamment les anciens étalonniers des haras nationaux.

D) Discussion

L'organisation de la filière est comparable en France et en Argentine avec toutefois des différences notables (Tableau 2).

Tableau 2 : Comparaison des filières équine en France et en Argentine.

	France	Argentine
Densité d'équidés	0,6 /100 habitants	9,1 /100 habitants
Emplois directs et indirects	0,25% de la population active	0,85% de la population active
Rôle historique de l'État	Très présent, formation des haras nationaux	Faible, implication forte du secteur privé via la SRA
Secteur sport	Nombreuses associations qui collaborent, baisse récente des financements de l'État, coordination par l'IFCE	Peu organisé, associations de race très indépendantes, coordination par la SRA, organisation gérée par le privé
Chiffre d'affaire de la filière course	10 milliards, majoritairement réalisés par le PMU	1,3 milliards, majoritairement réalisés par les loteries de l'État national et des administrations provinciales
Secteur des courses	Majoritairement courses de trot, Fonds Eperon qui finance la recherche et le développement de la filière	Courses de galop très majoritaires, exportation des produits de la filière représentant un revenu important
Secteur de la viande	Pays consommateur, importateur et faible producteur. Viande à très forte valeur ajoutée, vendue en boucherie spécialisée, chiffre d'affaires de 350 millions d'euros	Pays non consommateur, exportateur. Viande à faible valeur ajoutée, vendue en grande quantité pour un chiffre d'affaires de 100 millions d'euros
Maîtrise sanitaire	Surveillance par l'ANSES et le RESPE, grippe, rhinopneumonie et syndrome piro-like	Surveillance par la SENASA, défaut d'identification, haute prévalence de l'Anémie Infectieuse des Equidés
Formation des professionnels	Nombreuses formations dans tous les secteurs de la filière. Capacités de formation dépassant les débouchés de la filière	Professionnels qualifiés, mais manque de formations complémentaires concernant le bien-être, l'identification et la zootechnie
Densité des vétérinaires équins	1 vétérinaire spécialiste pour 1300 chevaux	1 vétérinaire spécialiste pour 1600 chevaux

Dans chaque pays, l'État ne joue qu'un rôle limité dans l'organisation et la promotion de la filière. Ces missions sont principalement assurées par des associations et des entreprises privées, sous le contrôle de l'État. Ce dernier assure néanmoins des missions sanitaires à travers l'ANSES et l'IFCE en France, et à travers la SENASA en Argentine. Toutefois, en France, l'Etat est historiquement plus impliqué dans l'orientation de la filière, dans la sélection des races et l'encadrement des professionnels, alors qu'en Argentine, la filière s'est historiquement organisée autour du marché et en fonction de la demande.

Dans les deux pays, la filière bouchère dispose d'une situation à part. Son organisation est calquée sur celle de la filière bouchère bovine et fait intervenir de grands organismes comme la Société Rurale Argentine ou l'INTERBEV, organisation interprofessionnelle des producteurs de viande en France. En France, la filière dispose d'un financement européen spécifique à travers le Fond Européen Agricole de Développement, même si ces financements tendent à diminuer au profit de l'implication des collectivités locales.

Les deux pays disposent d'un niveau de formation des professionnels jugé en moyenne très satisfaisant, même s'il est insuffisant pour certains sujets précis en Argentine, en particulier concernant le bien-être animal, tandis qu'il ne mène que rarement à des carrières professionnelles au long terme en France. Dans les deux pays, les débouchés de la filière concernent en majorité de métiers précaires, avec une forte concurrence.

La sélection des équidés est une problématique historique en France, où la sélection des meilleurs reproducteurs et l'importation de reproducteurs étrangers date du Moyen-âge. En Argentine, au contraire, la sélection a été majoritairement naturelle jusqu'au XIX^{ème} siècle, à partir des individus européens importés à partir du XVI^{ème} siècle et retournés à l'état sauvage. Les chevaux criollos ont ainsi subi une longue phase de sélection naturelle avant d'être croisés avec des reproducteurs européens puis subir diverses vagues de sélection. A chaque époque correspondent ainsi des débouchés pour les chevaux criollos, qui se traduisent par l'adoption de critères de sélection spécifiques.

Enfin, les biotechnologies de la reproduction sont des outils utilisés en France et en Argentine, même si dans les deux cas, elles sont interdites dans certaines races. Les Argentins sont des adeptes des biotechnologies de l'embryon telles que le transfert embryonnaire, très utilisé chez les chevaux de polo en Argentine et, à une moindre échelle, le clonage. Ces techniques restent relativement peu utilisées en France.

Concernant les vétérinaires équins, la mise en place d'une formation scientifique dispensée par des professionnels aux compétences reconnues est assez tardive en Argentine, puisqu'elle n'apparaît que 120 ans après les premières écoles françaises. Dans les deux pays, c'est le secteur agricole qui est à l'origine des écoles vétérinaires, pour assurer le contrôle des maladies contagieuses des bovins et des pathologies des équidés de travail, pour assurer l'appareil productif et sa productivité. Aujourd'hui, la formation est concentrée en France au sein de 4 écoles publiques, mais les accords européens permettent aux vétérinaires formés dans toute l'Union Européenne de travailler en France, avec une grande diversité des formations en fonction des pays. En Argentine, 16 universités dispensent une formation vétérinaire, dispersées sur l'ensemble du

territoire. Dans les deux pays, cette formation initiale est ensuite complétée par une formation continue.

La densité de spécialistes équins pour une population équine donnée semble plus élevée en France selon les chiffres de l'AVEF et de l'AAVE. Toutefois, le degré d'implication des vétérinaires dans les associations professionnelles n'est pas connu, et des centres très spécialisés sont présents dans les provinces de Buenos Aires, Cordoba et Santa Fe, où se concentrent la grande majorité des spécialistes.

II) La relation homme-cheval

A) La relation homme-cheval et la prise en compte du bien-être animal

1. Évolution historique de la prise en compte du bien-être animal

La prise en compte du bien-être animal ou du moins la protection des animaux est une problématique ancienne, puisqu'on retrouve des éléments visant à limiter la cruauté inutile envers les animaux dès la Grèce antique, dans les thèses de Pythagore, Théophraste ou encore Plutarque (Burgat et Dantzer, 1997). Ceux-ci condamnaient principalement le sacrifice des animaux. Toutefois, dans l'Europe médiévale, la perception de la différence entre l'homme et l'animal s'est accrue, notamment à travers l'influence de l'Église, qui reniait la capacité à penser des animaux, ce qui justifiait pour la société médiévale une indifférence face aux traitements accordés aux animaux.

En France, l'essor des sciences naturelles et de l'observation scientifique à partir de la renaissance a amené aux questionnements qui ont traversé le siècle des lumières sur la sensibilité de l'animal, indépendamment de sa capacité à penser (Burgat et Dantzer, 1997 ; Pierre, 2007). Kant, cité par Burgat et Dantzer (1997), mettait également en avant le devoir de l'homme envers lui-même de bien traiter les animaux, comme exercice de sa qualité d'homme d'attitude morale acceptable. La sensibilisation au monde animal s'est développée également dans le grand public, notamment par la multiplication des zoos et des musées consacrés aux sciences naturelles, entre le XVI et le XIXème siècle (Hodack, 1999).

Le développement industriel et l'urbanisation ont entraîné une densification de la présence et de l'utilisation des chevaux en ville, ce qui n'a fait qu'augmenter la visibilité des traitements accordés aux chevaux. Par ailleurs, les animaux traversaient souvent les villes (Hodack, 1999), pour aller aux abattoirs et aux marchés. Ceci provoquait une concentration de populations animales, de professionnels potentiellement responsables de traitements abusifs et du public dans les centres-villes.

Une première période clef de la protection animale a commencé au milieu du XIXème siècle en Europe de l'Ouest, notamment en Angleterre et en France. De nombreuses publications scientifiques et de vulgarisation argumentaient de la sensibilité, du langage et de l'intelligence des animaux (Pierre, 2007). La Société protectrice des animaux (SPA) a été fondée en France en 1845 et au cours de ce siècle, la France, l'Angleterre et la Bavière légiférèrent à propos de la cruauté

envers les animaux. Le général Grammont, appartenant à la cavalerie française, a proposé un texte de loi qui ne reniait pas la domination et l'exploitation de l'animal mais visait à supprimer les cruautés inutiles. La SPA est alors intervenue pour conseiller notamment les meneurs d'attelages et dénoncer au besoin les contrevenants (Pierre, 2007).

La bientraitance animale a également commencé à être prise en compte en Argentine au XIX^{ème} siècle. Le président Sarmiento (1868-1874) appelait à traiter les animaux sans cruauté et la SPA argentine a été créée en 1879, soit 34 ans après la première SPA française (Carreras, 2003).

L'évolution dans la relation homme-animal se traduit par la création d'un lien affectif, comme en témoignent l'essor des animaux de compagnie ou encore les recommandations données aux meneurs par les compagnies de transport public : connaître les chevaux comme s'il s'agissait de leurs enfants, utiliser le fouet le moins possible, donner un nom au cheval... (McShane et Tarr, 2006). Cette prise en compte avait également une visée économique. Un animal mis dans les meilleures conditions fournissait un meilleur rendement et moins de pertes (McShane et Tarr, 2006 ; Pierre, 2007). La maltraitance des chevaux de trait, principalement en ville, est même considérée comme un des éléments, entre autres, qui ont favorisé le remplacement de la traction animale par la traction automobile au début du XX^{ème} siècle (McShane et Tarr, 2006 ; Mom, 2009).

Au XX^{ème} siècle, les revendications des associations de protection animales européennes ont été principalement centrées sur l'industrialisation de l'élevage et sur l'expérimentation animale et présentent un changement idéologique. Il ne s'agit plus d'éviter la cruauté inutile, volontaire et délibérée traduisant un comportement humain déviant. Il s'agit de minimiser toute forme de souffrance animale, notamment celles qui se révèlent être un effet collatéral des industries pharmaceutiques et cosmétiques, de la recherche médicale ou de l'élevage d'animaux de rente. Le seuil des traitements acceptables a ainsi été déplacé de manière générale. Ainsi, pour le cheval, dont la place est très haute dans notre hiérarchisation de la perception des animaux (Gingras, 2006), et alors qu'une infime part de la population bénéficie de l'industrie de la filière équine, toute cruauté apparaît comme injustifiée et injustifiable aux yeux du grand public (Rollin, 1999). Les travaux de recherche soutenus par la World Horse Welfare en termes de bien-être dans la population équine mondiale ont mis en lumière cette problématique actuelle et toujours renouvelée (Owers et Marr, 2014).

En Argentine, la législation encadre la bientraitance autour de l'euthanasie, de la chasse et interdit la corrida sur tout le territoire. Des articles de vulgarisation reprennent les grandes recommandations internationales permettant de garantir le bien-être animal, également relayées par le SENASA, afin de sensibiliser le public à ce sujet, au même titre que le statut sanitaire et le bon état de santé (Genoud, 2007 ; SENASA, 2015). Toutefois, les problématiques européennes de bien-être en élevage sont perçues en Argentine comme des problématiques internes à l'Union Européenne, sources pour le reste du monde d'exigences commerciales via les cahiers des charges de plus en plus exigeants des grandes entreprises agroalimentaires européennes (Carreras, 2003).

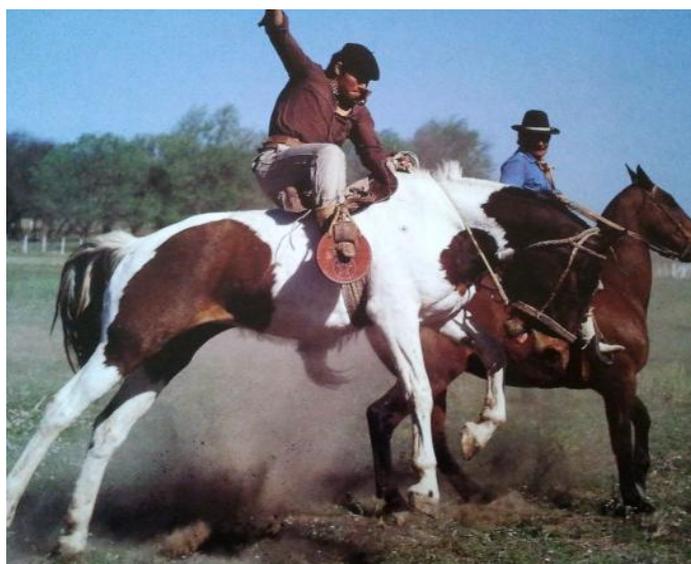
La promotion du Bien-être animal est menée en Argentine par la SENASA et le ministère de l'agriculture, bien que les acteurs de la filière s'impliquent progressivement, en particulier les vétérinaires (Friedrich, 2012). En France, tous les grands acteurs de la filière se sont engagés à travers une charte du bien-être équin : Le Fonds Eperon, fonds financé par les courses hippiques

qui soutient toute la filière équine en général, l'AVEF, regroupant les vétérinaires équins français, la FFE, Fédération Française d'Équitation, France Galop et La Société d'Encouragement du Cheval Français pour les courses, ainsi que le Groupement hippique Français et la Fédération Nationale du Cheval (Fonds Eperon, 2015).

2. Le bien-être et le débouillage

Historiquement, le débouillage réalisé par les gauchos ne brillait pas par la prise en compte et le respect du bien-être animal. Plusieurs méthodes sont décrites, mais la plupart impliquent d'attraper le cheval au lasso, de la faire tomber pour lui passer une lanière de cuir dans la bouche, parfois lui mettre une selle, puis de monter dessus et de rester dessus jusqu'à ce que le cheval accepte les ordres du cavalier ou se jette par terre (Peramás, 1768 ; Darwin, 1833). Un second cavalier, sur un cheval déjà dressé, accompagne le mouvement (Figure 35). Ce type de débouillage impliquait des blessures fréquentes, pour les hommes et pour les chevaux (Slatta, 1986). Le jeune cheval pouvait également être attrapé au lasso puis attaché à un poteau jusqu'à ce qu'il se laisse poser une selle sur le dos. Il était ensuite monté (Figure 36). Ce type de débouillage présente un risque élevé de chute pour le cheval qui se débat, et en particulier de chutes sur la tête associées à des douleurs et des fractures de l'encolure.

Figure 35 : Débouillage d'un jeune cheval à l'estancia Don Manuel, province de La Pampa.



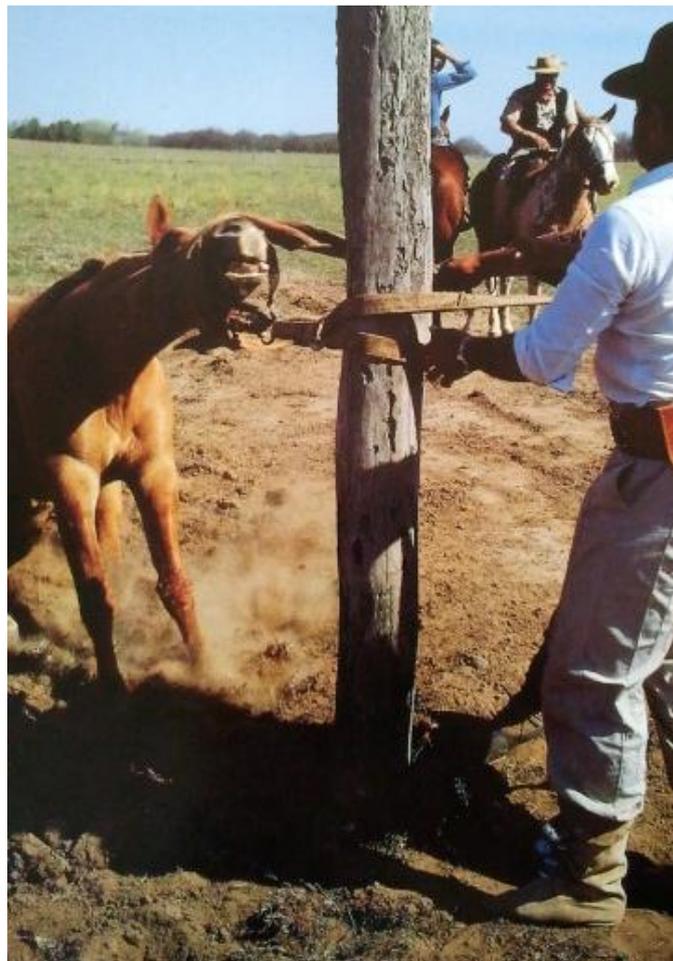
Source : photographie de Aldo Sessa, (1998)

L'augmentation de la valeur des chevaux, associée à l'importation de reproducteurs européens, a imposé l'évolution des pratiques de débouillage. Les propriétaires terriens qui importent des chevaux de valeur refusent en effet de prendre le risque que les produits soient blessés (Dowdall, 2003 ; Hémeury, 2009 ; Slatta, 1986). Le débouillage de ces chevaux de valeur supérieure, bien que très peu nombreux quantitativement, a commencé à implanter en Argentine de nouvelles pratiques de débouillage. La coopérative d'éleveurs de chevaux Criollos Instituto Nacional de Tecnología Agropecuaria (INTA), située à Tucuman, a ainsi mis en place un débouillage rationnel, basé sur l'utilisation d'installations adaptées (corral) et de contacts répétés avec l'homme,

avant le débouillage, pour faciliter des méthodes de débouillages douces, réfléchies et patientes, sans perdre en efficacité. L'utilisation de « l'Imprinting », ou imprégnation en français, qui repose sur des contacts avec l'homme dès la naissance, est jugée délicate. Les chevaux peuvent devenir trop proches et avoir des attitudes dangereuses si des limites claires ne sont pas définies, mais cette technique permet d'avoir des jeunes chevaux plus calmes et faciles à débouiller que les jeunes chevaux qui ont grandi au pré avec très peu de contacts avec l'homme depuis leur naissance, comme c'est majoritairement le cas dans les élevages de type extensif. Par ailleurs, les chevaux ayant subi l'imprégnation sont jugés plus confiants, plus volontaires dans le travail et répondent mieux aux actions des mains sur les rênes que ceux débouillés de manière traditionnelle (Fumagalli et Ortega, 2011).

Toutefois les pratiques traditionnelles de débouillage persistent et coexistent avec les pratiques modernes. La démonstration des méthodes traditionnelles lors de foires ou d'exposition est régulièrement sujette à polémique, comme pour l'exposition rurale annuelle de Palermo et le Festival de Jesús María. L'association protectionniste « Sin Estribo » avait d'ailleurs présenté un recours légal contre ce dernier festival, rejeté par la Justice pour laquelle il n'y a pas de maltraitance avérée au cours de ces manifestations.

Figure 36 : Débouillage d'un poulain selon la méthode traditionnelle dans l'estancia Don Manuel, province de La Pampa.



Source : photographie par Aldo Sessa (1998)

Pour les chevaux de polo, le débouillage traditionnel est encore très présent, mais il est beaucoup facilité et adouci par des manipulations répétées. Le débouillage le plus utilisé a recours à l'attache des jeunes chevaux à un poteau. Deux éléments favorisent ce débouillage : le fait que les poulains sont habitués au contact humain grâce à des manipulations tous les 6 mois entre la naissance et le début du débouillage, et le fait qu'ils disposent de périodes de repos entre les séances de travail lorsque le débouillage commence réellement. Par ailleurs, le dressage de base qui suit le débouillage est basé sur la conduite des troupeaux de bovins et de chevaux, et est très instinctif pour les jeunes chevaux, ce qui facilite grandement les conditions de l'apprentissage des arrêts et des demi-tours (Le Pichon, 1995).

3. Le bien-être et le sport

Le sport, et en particulier la compétition de haut niveau peut-être incompatible avec certains critères de bien-être animal aussi bien en France qu'en Argentine. Le bien-être se réfère aux 5 libertés définies par le Farm Animal Welfare Council, 1) l'absence de soif, de faim et de malnutrition, 2) l'absence d'inconfort, 3) l'absence de douleur physique, 4) la possibilité d'exprimer des comportements normaux de l'espèce, et 5) l'absence de peur ou d'anxiété. Les deux dernières libertés citées sont difficilement compatibles avec les transports fréquents, la vie en box et le stress des compétitions imposés aux chevaux de sport. Quant à l'absence de douleur physique, son contrôle est réalisé par le biais de contrôles anti-dopage, pour s'assurer que seuls des chevaux sains sont présents en compétition, mais, en réalité, ces contrôles sont très limités en dehors du milieu des courses et des épreuves de niveau international organisées par la Fédération Equestre Internationale (Jez *et al.*, 2012b).

En France, les problématiques liées au bien-être animal se centrent sur les restrictions spatiales (vie en box), sociales (absence de contact intra-spécifiques) et alimentaires (insuffisance des fourrages), ainsi que sur les techniques d'équitation (rollkur et autres enrênements en dressage, problèmes de dos chroniques des chevaux de club) (Doligez *et al.*, 2014 ; Lesimple *et al.*, 2014). En Argentine, ces restrictions spatiales, sociales et alimentaires sont limitées par le type d'élevage en plein air qui est majoritaire, même si des établissements équestres semblables aux établissements européens existent aussi en Amérique Latine (Le Pichon, 1995 ; Márquez *et al.*, 2010). Les problématiques de bien-être soulevées en Argentine concernent plutôt le dopage des chevaux de course (Pisani et Busader, 2015), le transport et la violence du débouillage et du dressage (Friedrich, 2012 ; Rodríguez, 2014).

La massification et la féminisation qu'a connue le milieu équestre au cours du XXème siècle en France a fait évoluer la relation homme-cheval d'une relation de respect dans l'utilisation optimale de l'animal, héritage de son utilisation militaire, à un amour de l'animal, son utilisation étant d'ailleurs même devenue optionnelle. L'état de bien-être du cheval est perçu en France à la fois comme une conséquence et comme une prérogative à une bonne relation homme-cheval, en particulier pour les jeunes générations et le public féminin (Lesimple *et al.*, 2014). Une nouvelle forme d'exploitation, le cheval « tondeuse », est apparue, et les cavaliers recherchent le bien-être et la bientraitance de leurs animaux, par exemple avec le développement de l'équitation éthologique (Jez *et al.*, 2012b).

4. Le bien-être et la reproduction

Les techniques de reproduction assistée sont bien acceptées en Argentine où des entreprises commerciales se sont lancées dans le transfert d'embryon et le clonage avec succès (Herrera, 2015). En France, les techniques de reproduction assistée n'apparaissent pas comme associées à une problématique de bien-être animal par les acteurs de la filière (Doligez *et al.*, 2014).

5. Le bien-être et fin de vie

Concernant la fin de vie des chevaux, les problématiques de l'euthanasie mais surtout de l'abattage à destination de la viande soulèvent des questions de bien-être animal. En France, l'euthanasie est perçue comme favorable à 97,5% par les professionnels et utilisateurs de la filière pour des affections médicales non curables. L'euthanasie est encadrée par les vétérinaires et l'Ordre des vétérinaires qui garantissent des conditions acceptables de la fin de vie. Selon la semaine vétérinaire, seules 2% des euthanasies ne sont pas motivées par une raison humanitaire (raison économique ou sanitaire par exemple) (Barwise-Munro et Neveux 2012).

En Argentine, une loi de 1970 encadre les abattages et les euthanasies à visée sanitaires pour garantir le respect du bien-être animal (León-Guzmán, 2006). Cette législation place la responsabilité du bien-être animal dans les mains des acteurs de la filière, contrôlés par le ministère de l'agriculture et de l'élevage. L'euthanasie est un sujet polémique lorsqu'elle participe au contrôle des populations, ce qui ne concerne pas le secteur équin mais principalement les chiens et chats errants (Ortega-Pacheco et Jimenez-Coello, 2011).

L'abattage destiné à la production de viande et le transport sont également encadrés. En France, des directives européennes établissent les conditions de transport des animaux. Le règlement (CE) n°1/2005 du 22 décembre 2004 impose des arrêts pour abreuver et alimenter les chevaux toutes les 8 heures, avec une durée maximale de 24 heures de transport au-delà de laquelle les chevaux doivent disposer d'un repos de 24h. Des exigences supplémentaires accompagnent le transport des poulains (repos plus fréquent).

En Argentine, la SENASA publie des résolutions qui reprennent les recommandations de l'OIE en termes de temps de transport et de bien-être animal. Ces recommandations sont peu précises par rapport aux directives européennes et laissent place à un certain degré d'interprétation. Par exemple, aucune durée de transport maximale n'est indiquée, mais cette durée de transport doit prendre en compte la fatigue des animaux et le stress infligé par le transport. Une personne est aussi responsable du bien-être à chaque étape du transport vers l'abattage et les souffrances non nécessaires sont prohibées.

Peu de recommandations sont données concernant la réduction du stress dû aux déplacements forcés, aux bruits et aux mélanges d'animaux, composantes du mal-être des animaux à l'abattoir, et la formation des personnels sur la question du bien-être n'est pas une obligation. Les services vétérinaires ont entrepris des efforts de prise de conscience et de formation à la question du bien-être animal à l'abattoir et en particulier sur la nécessité d'améliorer les méthodes d'étourdissement et d'euthanasie lorsqu'elle est nécessaire (De la Sota, 2005 ; Werner Becker et Gallo, 2009).

B) Le cheval : animal ubiquitaire ou loisir sportif

1. Le cheval de loisir ou de sport ?

a. *Le cheval-plaisir, lien social et développement personnel*

En France, le cheval de sport s'est transformé au cours du XX^{ème} siècle, en raison de la féminisation, la juvénilisation et la marchandisation de l'équitation en un cheval de loisir. Ou, plus exactement, au cheval de sport s'ajoute le cheval de loisir et tous les intermédiaires possibles entre les deux. La féminisation de l'équitation a motivé le développement d'une équitation non coercitive, basées sur la coopération entre l'homme et l'animal autour d'une relation affective. Le bouleversement technique apporté par la diffusion du poney, associé au développement de la pédagogie active, basée sur la recherche du plaisir et du développement de compétences socles plutôt que de la performance, le tout dans la sécurité, a créé un schisme avec l'apprentissage sportif des décennies passées (Gingras, 2006 ; Tourre-Malen, 2009). En Argentine, on ne retrouve pas cette juvénilisation et féminisation de la pratique de l'équitation, du moins pas de manière quantitative comme en France. Certains milieux en particuliers, comme le polo et le turf, restent très masculins (Martínez, 2003 ; Maj, 2008). En Argentine, la possession d'un cheval, même sans utilisation sportive, permet aux citadins de se connecter avec un passé traditionnel rural. Il s'agit en général d'hommes citadins qui recherchent l'idéal viril du gaucho (Carrió, 2015).

Par ailleurs, une caractéristique commune du cheval dans les deux pays est son potentiel en tant que moteur de lien social, de conversation et de communication au sein d'un réseau de relation humaine (Deraga, 2007). Le développement personnel, la responsabilisation et le développement de lien sociaux permis par l'équitation sont ainsi mis à profits par l'équithérapie en France comme en Argentine (Barilari et Resano, 2007 ; Falke, 2009). Le lien homme-cheval est ainsi devenu plus hédoniste que sportif, autour du cheval de loisir. De nombreux propriétaires font d'ailleurs le choix de garder leur cheval hors de toute structure professionnelle (Jez *et al.*, 2012b ; Tourre-Malen, 2009 ; Vial, 2009).

Par ailleurs, l'Argentine, tout comme la France, profite du développement mondial du tourisme rural. Si en France, le développement du tourisme équestre est freiné par le manque d'infrastructures adaptées et de sentiers balisés (Lebrun, 2010), le secteur reste dynamique. En Argentine, le tourisme rural explose dans la région de Buenos Aires et en Patagonie et s'appuie sur des ressources et des infrastructures déjà existantes pour l'activité agricole. Ainsi, les touristes peuvent profiter de l'agrotourisme où ils participent aux travaux de l'exploitation agricole, mais également au tourisme sportif et au tourisme d'aventure et de découverte (chevauchées dans les grands espaces argentins). Ce secteur est soutenu par un tourisme éducatif qui permet aux jeunes de découvrir les travaux des établissements agricoles, en particulier à cheval (Barrera, 1998).

Par ailleurs, l'élevage des équidés permet d'exploiter des espaces peu productifs comme les régions semi-arides et semi-montagneuses du Nord-Ouest de la Patagonie. Les chevaux, qui se multiplient et pâturent sans nécessiter beaucoup de soins, sont valorisés, à minima, sous forme de viande de cheval (Torres Mignaqui, 2003).

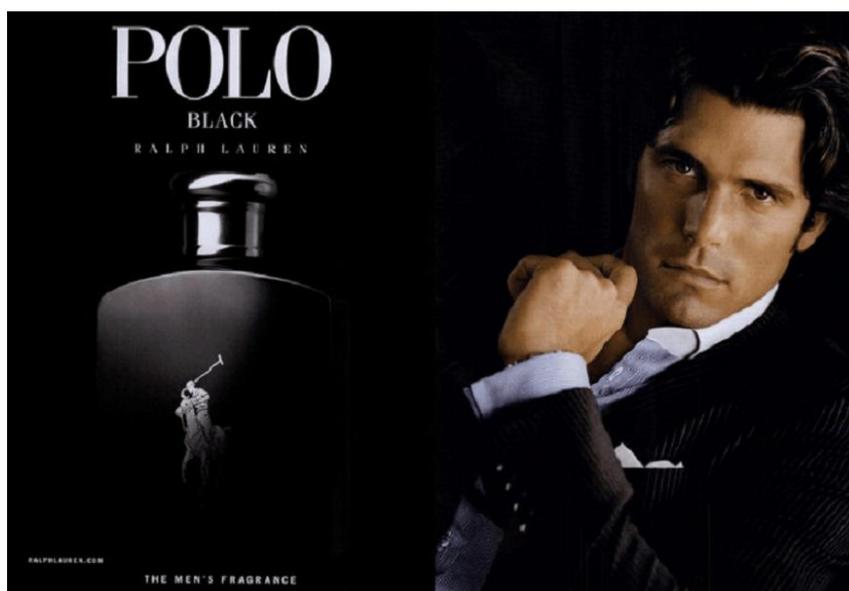
En France, le cheval de trait était très répandu comme cheval de travail agricole et de traction de véhicule. Le cheval lourd a subi une reconversion, dans un premiers temps vers la viande, avec un succès mitigé, puis vers une utilisation pour le sport (attelage), le loisir et le tourisme rural (Hodack, 1999). Aujourd'hui, le cheval de trait a trouvé une place dans le folklore régional et dans les manifestations traditionnelles, comme la route du poisson ou la route du vin en attelage, où l'on retrouve des chevaux de races de trait locale (Hodack, 1999). De la même façon, les races d'ânes trouvent une fonction d'animal de compagnie et participent à la valorisation des territoires (Miriski *et al.*, 2013). De manière plus générale, les chevaux de loisirs occupent un espace de transition périurbain. Le secteur du cheval de loisir intervient donc dans l'équilibre entre les espaces agricoles et la pression foncière (Jez *et al.*, 2012a ; Vial, 2009). La filière apporte une identité et des activités aux territoires concernés. Cette association entre les activités équestres et les politiques locales et régionales est renforcée par le processus de décentralisation des administrations publiques et par le transfert du soutien financier de ces activités, du domaine national vers le domaine régional et local, à travers des plans état-régions en particulier (Jez *et al.*, 2012b).

b. ***En Argentine : le cheval de polo, étendard d'une élite***

Si l'équitation s'ouvre de plus en plus à un nouveau public attiré par le contact homme-cheval et le plaisir, en dehors de tout objectif sportif, certains sports équestres échappent à cette tendance. C'est le cas en particulier du polo, qui reste un sport très élitiste, en France comme en Argentine.

En effet, au-delà du coût financier imposé par le jeu et ses règles (3 à 4 chevaux pour chacun des 4 cavaliers de l'équipe), l'univers du polo est peu accessible, réservé à un cercle restreint, en lien avec la jet-set (Hémeury, 2009 ; Rodríguez, 2014). Historiquement, si le polo cherche à se placer dans la continuité des loisirs ruraux traditionnels en Argentine, l'interdiction de compétition dictée en 1910 envers tous les professionnels travaillant au contact des chevaux (les *petiseros* en particulier, chargés de l'élevage et du dressage des chevaux) limite l'activité aux élites oisives et fortunées. Aujourd'hui, cet élitisme se retrouve par exemple dans le lien avec le monde du luxe et de la mode (Figure 37), sponsors historiques des championnats de polo (McCarthy, 2014).

Figure 37 : Nacho Figueras, joueur professionnel de polo argentin, égérie de la gamme de parfum polo de Ralph Lauren.



Source : « celebrityendorsementads.com » (2015)

2. Le cheval de travail

En Europe, l'utilisation du cheval comme animal de travail dans les tâches agricoles était pratiquement inexistante avant le IX^{ème} siècle, la traction étant alors réalisée principalement par la force humaine (Duby, 1954). L'utilisation de cheval de bât s'est développée ensuite principalement entre le Rhin et la Loire, mais a diffusé lentement, notamment pour les paysans désargentés. En effet, les chevaux étaient chers à l'achat et à l'entretien. La généralisation de la ferrure au XVIII^{ème} siècle a permis d'améliorer les rendements. Les chevaux pouvaient ainsi travailler plus longtemps et sur des sols rocailleux sans trop user la corne de leurs sabots (Roche, 2010).

A partir du XIX^{ème} siècle, le développement des chemins de fer et de l'urbanisation a provoqué une explosion du transport de marchandise, des livraisons, du transport public et des voyages privés, ainsi que le développement de services d'urgence et de police urbains en France comme en Argentine (McShane et Tarr, 2006). Les transports de marchandises agricoles à travers le territoire argentin mobilisaient des caravanes de 8 à 10 véhicules tirés chacun par 8 à 12 chevaux (Daireaux, 1886). Les entreprises de transports publics motivaient la recherche en termes de métabolisme, d'efficacité alimentaire, de fatigue, de prévention des boiteries et de sélection génétique. C'est au cours de cette période que se développa la ferrure préventive. En province, l'amélioration des réseaux routiers secondaires et du confort des voitures hippomobiles provoquèrent également une augmentation des voyages privés (Mom, 2009).

En Europe, le XIX^{ème} siècle correspond à une période où le cheval est considéré à la fois comme un animal mais également comme une machine, qui fournit un travail en échange d'une source d'énergie, et dont les rendements sont comparés aux machines à vapeur puis électriques

(McShane et Tarr, 2006). En Argentine, cette période correspond à l'importation de reproducteurs de différentes races de trait européennes, destinés à adapter les chevaux locaux au transport de marchandises, en particulier des Percherons, des Shires et des Clydesdales. La production de chevaux de trait ou croisés répondait aux exportations croissantes de cuir, de laine et de céréales (Dowdall, 2003).

Au cours du XX^{ème} siècle, la population équine européenne décroît, secondairement à l'amélioration des machines électriques et à essence, notamment des moteurs automobiles, mais également à l'encombrement urbain (McShane et Tarr, 2006 ; Mom, 2009). En effet, les attelages permettant de transporter de grandes quantités de marchandises nécessitaient trop de chevaux pour être manœuvrables dans les grandes villes où la circulation était déjà très dense. Par ailleurs, l'espace et les investissements nécessaires pour installer une écurie, entreposer les voitures et loger le personnel responsable de l'entretien des chevaux réservaient la possession d'attelages personnels à une partie limitée de la population. Le développement de l'automobile dans Buenos Aires est assez synchrone avec celui des grandes villes européennes, en raison du fort taux d'immigration ; les classes aisées s'équipèrent de voitures automobiles personnelles dès 1940 (Nitsch, 2009).

Concernant le secteur agricole français, le cheval était encore bien présent jusqu'au XX^{ème} siècle. Il ne participait que minoritairement à la gestion des troupeaux de bovins car les élevages types étaient alors des élevages de quelques dizaines de bovins, répartis sur une surface de terre limitée, ce qui permettait de les gérer à pied. En revanche, le cheval était très utilisé pour la traction. En 1950 en France, seul $\frac{1}{4}$ de la puissance agricole était motorisée (Mom, 2009) mais la diffusion du tracteur soutenue par le plan Marshall après la Deuxième Guerre Mondiale a accéléré la raréfaction du cheval de travail agricole.

En Argentine, la disponibilité des chevaux et leur faible coût d'entretien ont permis une utilisation économique des chevaux dans tous les secteurs d'activité. Malgré une diversification agricole et une mécanisation croissante, l'usage agricole reste la principale fonction des chevaux en Argentine. Une très grande majorité d'élevages bovins (88%) possèdent des chevaux pour faciliter les travaux de la ferme (Regúnaga *et al.*, 2006 ; Oliveira *et al.*, 2015).

3. Le prix du cheval, ici et là-bas

L'abondance des chevaux en Argentine aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles s'est traduite alors par des prix nettement inférieurs à ceux pratiqués en Europe. En 1874, un cheval, apte au service militaire, coûtait 26 Francs de 1874 dans les environs de Buenos Aires, contre 330 Francs en France (Dowdall, 2003).

De nos jours, il n'a pas été tenté de réaliser une comparaison scientifique du prix moyen d'achat d'un cheval entre l'Argentine et la France. Il est difficile de comparer le prix d'un cheval dans deux pays différents. Nous avons tenté de comparer ces prix en les ramenant au pouvoir d'achat de chaque pays. Il a fallu rechercher un type de cheval comparable, né et élevé localement, dont le prix dépend d'un marché relativement stable, contrairement aux chevaux importés et exportés d'Argentine, qui sont des chevaux de valeur élevée et dont les prix varient beaucoup en

fonction de la demande et des individus. Les chiffres fournis dans ce travail cherchent à établir un ordre de grandeur des prix pratiqués localement.

Dans un premier temps, nous avons identifié le PIB par habitant en parité de pouvoir d'achat en France égal à 34 000€ par an, soit 1,8 fois plus que celui d'Argentine (19 000€ par an) (« Argentine, indicateurs de développement », 2014 ; Guay, 2015). Par la suite, nous avons cherché, pour les deux pays, le prix de vente, dans le marché local. En France l'étude des Haras Nationaux (IFCE, 2013) nous a fourni une information conforme à la réalité du marché puisqu'elle est issue d'une étude scientifique soucieuse de décrire des prix représentatifs du marché. En Argentine, le manque de statistiques nous a poussé à utiliser les moteurs de recherche virtuelle, comme le site MercadoLibre ou acaballos, des marketplace virtuels populairement utilisés en Argentine. Cette approche nous a permis d'obtenir une donnée approximative mais qui permet d'engager une discussion sur le prix de chevaux en Argentine. Dans le souci d'augmenter la similarité de l'approche dans les deux pays, en plus de la recherche de données officielles livrées par les Haras Nationaux, nous avons réalisé une recherche dans un moteur de recherche français : equirodi, équivalent de Mercadolibre en Argentine.

Dans un premier temps, nous nous sommes intéressés aux chevaux entre de 3 et 6 ans, débouffés, aptes au travail et à l'équitation de loisir. En France, ce type de cheval est vendu entre 1000€ pour les trotteurs réformés des courses à 3000€ en moyenne, pour les autres races (IFCE, 2013). En Argentine, les prix affichés pour cette catégorie d'animaux varient entre 500 et 1000€, la conversion de devise a été réalisée le jour de la recherche (« MercadoLibre Argentina », s. d.).

Dans un deuxième temps, nous nous sommes intéressés aux prix de chevaux de saut d'obstacle, discipline assez populaire en France mais relativement élitiste en Argentine. Nous nous sommes intéressés aux jeunes chevaux entre 5 et 9 ans en compétition sur des parcours d'obstacles entre 1m et 1m10, correspondant aux catégories amateurs en France. Ce type de cheval se vend en Argentine entre 5 500 et 11 000€, contre 10 000 à 15 000€ en France (« Acaballos », sd, « Equirodi », sd).

Le rapprochement entre les prix des chevaux avec le PIB des deux pays, nous a permis de constater que les chevaux restent coûteux à l'achat pour les argentins. Ceci est probablement dû au caractère élitiste encore présent dans la filière équine en Argentine mais aussi à des coûts élevés de mise à la reproduction, surtout pour les chevaux de saut d'obstacles où la semence utilisée est importée d'Europe et la main d'œuvre de mise en place de la semence est hautement qualifiée (vétérinaires spécialistes de la reproduction).

En termes d'entretien, en Argentine le maintien des chevaux dans les établissements agricoles représente un coût négligeable grâce à une bonne disponibilité de prairies. En effet, sur les 194 000 établissements d'élevage bovins, 171 000 possèdent des chevaux (Regúnaga *et al.*, 2006). En revanche, pour les citadins souhaitant disposer de leur cheval en ville, les coûts sont variables. Les pensions atteignent plus de 350 euros en plein cœur de Buenos Aires, mais peuvent descendre jusqu'à environ 40 euros par mois pour une pension au pré à Luján, à 1h en voiture du centre de Buenos Aires (Carrió, 2015). Ainsi, en dehors des quelques centres équestres situés en plein cœur de Buenos Aires, les coûts d'entretien sont relativement réduits en Argentine. En France, les pensions, même au pré en zone rurale, coutent en moyenne 180 euros par mois (Vial, 2011).

C) Discussion

Le cheval est en Argentine un vecteur de lien historique et un acteur majeur de développement des territoires via les promenades dans les grands espaces de l'Argentine. En France, ce rôle d'acteur du développement existe mais dans une mesure bien plus limitée, et le lien avec le passé historique est assez peu présent, sauf quelques exemples, comme les corridas, qui soulèvent des questionnements en termes de bien-être animal, semblables à ceux soulevés par les concours de débouillage traditionnels argentins.

Le cheval permet de mettre en valeur de nombreux territoires via un tourisme équestre en plein développement, reposant sur des infrastructures agricoles déjà présentes. En France, le tourisme rural se développe également, notamment autour des races de trait et d'ânes, mais reste freiné par le manque d'infrastructures adaptées (chemins accessibles aux attelages et aux cavaliers, gîtes étapes disposant de logements pour les chevaux, zones de bivouac, ...).

La relation homme-cheval se tourne également de plus en plus vers un respect mutuel avec une prise en compte croissante du bien-être animal. Toutefois, les problématiques du bien-être animal sont différentes entre l'Argentine et la France. En France, le mode de vie des chevaux de sport et les conditions d'abattage sont au centre des questionnements alors que ces questions ne soulèvent pas de débat en Argentine. De même, la prise en compte du bien-être animal regroupe les différents acteurs de la filière équine française, tandis qu'elle dépend d'initiatives plus individuelles en Argentine. On peut y voir une volonté semblable d'améliorer le bien-être animal dans les deux pays mais une interprétation différente du bien-être et une appropriation des problématiques locales.

La place du cheval dans la vie quotidienne est également un élément de la relation homme-cheval. En France, le cheval de loisir se développe auprès d'un public attiré par le développement personnel, le lien social et le plaisir du contact avec l'animal. Si cette tendance existe en Argentine, en particulier en ville, elle reste minoritaire, en nombre d'équidés concernés, par rapport aux chevaux destinés au travail, notamment le travail du bétail dans les élevages bovins et ovins. En France, les chevaux de travail sont très peu nombreux.

La relation homme-cheval est ainsi centrée en Argentine sur un passé historique et agricole, encore très présent, mais la présence du cheval de loisir et la prise en compte du bien-être animal font également partie de cette relation, à l'instar des pays européens comme la France.

L'organisation de la filière équine et de la sélection des races sont historiquement motivées par la demande du marché en Argentine, et par les volontés de l'État en France.

La relation entre l'homme et le cheval repose sur l'aspect utilitaire des équidés en Argentine et sur la recherche de développement personnel en France.

CONCLUSION

Dans ce travail, nous avons vu comment l'introduction des chevaux en Amérique du Sud a façonné le développement économique, sociétal et culturel de l'Argentine depuis l'arrivée des premiers colons. La filière équine est un secteur clef tout au long de l'Histoire de l'Argentine, avec la guerre d'Indépendance comme point culminant, et le gaucho un symbole culturel fort qui perdure et se réinvente au fil des époques.

Aujourd'hui, la filière équine argentine est un secteur économique porteur, en pleine mutation. La place du cheval, autrefois majoritairement dédié au travail, s'est diversifiée avec le développement d'activités équestres comme le tourisme, le polo ou encore le turf. Ces activités sont des moteurs du développement technico-scientifique de la filière, en particulier le secteur de la reproduction grâce aux chevaux de polo.

Contrairement à la France, où le rôle de l'État est historiquement dominant, la filière équine argentine est tournée vers les marchés demandeurs, que ce soit pour la sélection des chevaux ou la production de produits comme la viande de cheval. La relation entre l'homme et le cheval est également différente, les argentins étant plus imprégnés par l'aspect utilitaire historique des chevaux de travail dans les élevages bovins, même si de nombreux échanges d'expériences et de point de vue se réalisent avec l'Europe et les États-Unis, en particulier en termes de pratiques de débouillage.

Au-delà de la curiosité initiale portée à la construction de la filière équine en Argentine, cette comparaison nous a permis de réfléchir sur la façon dont la filière équine est organisée en France à travers un point de vue nouveau, celui de la comparaison avec un pays sud-américain. Il serait intéressant de poursuivre cette étude en approfondissant la façon dont les différences entre les deux filières modifient le rôle et les problématiques rencontrées par les vétérinaires de chaque pays.

BIBLIOGRAPHIE

- AAVE., UNLPAM. (2012) Capacitación práctica e intensiva en clínica médica general y cirugía en equinos. *Especie Equina Salud Bienestar Caballo*, **41**, 6-9.
- Acaballos.com (s.d.) [En ligne], [<http://www.acaballos.com>] (Consulté le 02/09/2016)
- AIMÉ J-C. (2014) Le char une formidable prouesse technique... (3) en l'Égypte ancienne ! [En ligne]. *Site Aimé Jean-Claude Ânkh.,.* [<http://www.aime-free.com/article-l-arrivee-des-chars-1-en-l-egypte-ancienne-121104838.html>] (consulté le 11/11/15).
- Alumnos - Facultad de Ciencias Veterinarias (s.d.) [En ligne], [<http://www.fvet.uba.ar/alumnos/veteplan-2008.php>] (consulté le 13/5/16).
- ANSES - Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail [En ligne]. s. d.,. [<https://www.anses.fr/fr>] (consulté le 26/4/16).
- ANTHONY DW., BROWN DR., GEORGE C. (2006) Early riding and Warfare : The Importance of the Magpie around the Neck, *In: Olsen S.L., Grant S., Choyke A.M et al. (Editors) Horses and humans : the evolution of human-equine relationship*, p. 137-156.
- APCC, Association des propriétaires de chevaux de course (s. d.), [En ligne]. [<http://www.propietarios.org.ar/>] (consulté le 26/4/16).
- ARCHETTI EP. (1995) Nationalisme, football et polo : tradition et créolisation dans la construction de l'Argentine moderne. *Terrain Rev. D'ethnologie L'Europe*, 73-90.
- ARCHETTI E P. (2005) El deporte en Argentina (1914-1983). *Trab. Soc.*, **VI**.
- Argentine, indicateurs de développement (2014) [En ligne]. *Banq. Mond.,.* [<http://donnees.banquemondiale.org/pays/argentine>] (consulté le 26/4/16).
- Asociación Argentina de Criadores de Caballos de Polo (s. d.) [En ligne],. [<http://criapoloargentino.com.ar/?sec=1&sub=0>] (consulté le 29/11/15).
- Asociación Criadores Argentinos de American Trotter (s. d.) [En ligne]. [<http://www.acaat.com.ar/american-trotter>] (consulté le 26/3/16).
- Asociación Criadores de Caballos Criollos (s. d.) [En ligne]. [<http://www.caballoscriollos.com/espanol/home.php>] (consulté le 26/4/16).
- BARBERO EE. (2007) Carne de caballo : ¿ Cómo garantizar el negocio a través de la implementación de un sistema de trazabilidad ?. *Infovet.,* 94.
- BARILARI MZ., RESANO MS. (2007) La equino terapia, una co-terapia que colabora desde un medio diferente, *in: XIV Jornadas de Investigación y Tercer Encuentro de Investigadores en Psicología del Mercosur, 2007*, Facultad de Psicología-Universidad de Buenos Aires, Buenos Aires, p. 406-408.
- BARRERA E. (1998) Situación del turismo rural en la República Argentina. *Tur. Rural Desarro. Sustentable Synergy Consult. Santiago Chile*, 87-108.
- BARWISE-NUNRO L., NEVEUX M., (2012) L'euthanasie des équidés exige une préparation minutieuse, *La Semaine Vétérinaire*, **1512**
- BASSA D. (2013) Asociaciones tradicionalistas: tradición, patrimonio e identidad, *In: Economía Política del Patrimonio, la Cultura y las Políticas Culturales*. Présenté à Jornadas de investigación en antropología social, Facultad de Filosofía y Letra, UBA, Buenos Aires.
- BAVERA G. A. (2016) Equinos, *Agroalimentos Argentinos II*, Asociación argentina de consorcios Regionales de Experimentación Agrícola.
- BEAUVOIS E. (1896) Le cheval en Amérique avant l'arrivée des Espagnols, *Mélanges*, p. 35-40.

- BERNAND C. (2011) Les Incas. L'empire des quatre parties du monde. [En ligne] *Sciences Humaines*, **225**, [http://www.scienceshumaines.com/les-incas-l-empire-des-quatre-parties-du-monde_fr_26985.html] (consulté le 02/11/2016)
- BERTONI LA. (1992) Construir la nacionalidad: Heroes, estatuas y fiestas patrias, 1887-1891, *Mémoire de Instituto de Historia Argentina y Americana "Dr. E Ravignani"*, **3;5**
- BETHELL L. (1993) Argentina since independance, *Cambridge University Press*
- Bicentenario (s.d.) [En ligne] <http://www.cienaniosdeturismo.gov.ar/>, [http://www.cienaniosdeturismo.gov.ar/subpagina.asp?IdSeccion=22&IdSub=172] (consulté le 15/12/15).
- BOLCATTO MA. (2010) Sobre las estatuas ecuestres del Libertador San Martín [En ligne], *El Litoral* [http://www.ellitoral.com/index.php/diarios/2010/08/16/opinion/OPIN-03.html] (consulté le 24/8/15).
- BOUGON X. (2014) Prix Fille de l'Air : Gaga, une Lady au parfum sud-américain dans la ville rose [En ligne]. *Fr. Sire.*, [http://www.france-sire.com/actu_etablissement-9698-prix_fille_de_l_air_gaga_une_lady_au_parfum_sud_americaain_dans_la_ville_rose.php] (consulté le 4/12/15).
- BREJOV GD. (s.d.) La remonta y veterinaria de los granaderos a caballo.,.
- BRITTON RK. (1979) History, Myth and Archetype in Borges's view of Argentina. *Mod. Lang. Rev.*, **74**, 607-616.
- BUIDE R. (1986) Evolución de la producción equina en el sangre pura de carrera en la República Argentina de 1950 a 1986, *Anales de la Academia Nacional de Agronomía y Veterinaria*, **XL** 17-29
- BURGAT F., DANTZER R. (1997) Une nouvelle préoccupation : le bien-être animal. *PAILLAT Monique Direc Mangeur L'animal Mutat. L'élevage Consomm. Paris Autrem*, 69–86.
- CAILLAUD M., DOLIGEZ P. (2016) Transfert d'embryon chez les équidés. *IFCE*
- CAILLAUD M., REIS ADP., PALMER E. (2013) Le clonage chez les équidés. *IFCE*
- CARNIGHAN M. (1933) The Gaucho in the Literature of Argentine, *College of Letters, Arts and Science of the University of Arizona*.
- CARRANZA F.R. (1997) El caballo criollo, parte esencial de la tradición [En ligne], *La Nación*. [http://www.lanacion.com.ar/199950-el-caballo-criollo-parte-esencial-de-la-tradicion] (consulté le 18/8/15).
- CARRERAS A de las (2003) El bienestar de los animales y la negociación agrícola internacional. *Anales de la Academia Nacional de Agronomía y Veterinaria*, **LVII** 52-64
- CARRIÓ T. (2015) Tener un caballo en la ciudad alimenta el sueño gauchesco de los porteños [En ligne]. *La Nación*, [http://www.lanacion.com.ar/1758956-tener-un-caballo-en-la-ciudad-alimenta-el-sueno-gauchesco-de-los-portenos] (consulté le 26/4/16).
- Carte des Vétérinaires Sentinelles du RESPE (s.d.) [En ligne]. [https://www.google.com/maps/d/viewer?mid=z18hVJskpApk.kGXmquOI3cZ4] (consulté le 28/4/16).
- CASIM J. (2011) Editorial. *Especie Equina Salud Bienestar Caballo.*, **4**.
- CATELLI JL. (2003) La Industria de la carne de caballo en la Argentina. *In: Jornadas de Divulgacion Tecnico Cientificas*, 2003.
- CATELLI JL. (2006) El mercado de la carne de caballo. *Inf. Vet.*, **64**
- CATELLI JL., CAVIGLIA JF., TASSARA ML., GIMÉNEZ R. (2006) Producción de equinos para carne. *Rev. Cienc. Agrar. Tecnol. Los Aliment.*, **24**, 1–12.
- CHUMBITA H. (2014) San Matin, Mestizo americano. *Casa Las Am*.

- Clarín Digital (s.d.) SAN MARTIN Los documentos del cruce [En ligne] [<http://edant.clarin.com/diario/especiales/sanmartin/final/yapes.htm>] (consulté le 15/12/15).
- COBO B. (1600) De los caballos, *In: TABOADA, G.C. (Editor) El Caballo Criollo en la Historia Argentina: siglos XVI a XIX*, 1999, Planeta, p. 9-15.
- COLOMBO J. E. (2011) El caballo criollo, *Instituto Cultural de Coronel Suárez*
- COMITÉ CONSULTIVO NACIONAL., FAO. (2003) Informe nacional sobre situación de los recursos zoogenéticos.
- CRA, Confederaciones rurales argentinas (2016) Exportación de caballos terminó a medio trote. *Agronoticias de las Confederaciones rurales argentinas*, [En ligne], [<http://www.cra.org.ar/0/vnc/nota.vnc?id=7026>] (consulté le 3/8/2016)
- Criadores Argentinos de Caballos Cuato de Milla (s.d.) [En ligne]. [<http://www.caccm.com.ar/>] (consulté le 26/4/16).
- DAIREAUX G. (1886) La cría des caballo pampa, *In: TABOADA, G.C. (Editor) El Caballo Criollo en la Historia Argentina : siglos XVI a XIX*. 1999, Planeta. p. 232-249.
- DAIX C., HANS A., ZIANTARA S. (2014) Anémie Infectieuse des Equidés. *RESPE*
- DANVY S., SABBAGH M, (2016) Les indices chevaux : CSO, CCE et Dressage, *IFCE*
- DARWIN C. (1833) La Doma, *In: TABOADA, G.C. (Editor) El Caballo Criollo en la Historia Argentina : siglos XVI a XIX*. 1999, Planeta. 59-60
- DAUMAS M. (1971) Paul Vigneron, Le cheval dans l'Antiquité gréco-romaine (Des Guerres médiques aux grandes Invasions). *Rev. Hist. Sci.*, **24**, 87–89.
- DE AZARA F. (1802) Pasión del gaucho por las carreras de caballos, *In: TABOADA, G.C. (Editor) El Caballo Criollo en la Historia Argentina : siglos XVI a XIX*, 1999, Planeta, p. 33.
- Défilé du 14 juillet 2013 (2013) [En ligne]. *Gendarm. Natl.* [<http://www.gendarmerie.interieur.gouv.fr/garde-republicaine/Photos-Videos/Photos/Defile-du-14-juillet-2013>] (consulté le 15/12/15).
- DE LAS CARRERAS AE. (2014) La industria de la carne equina en la Argentina, *in: La Industria de la carne equina en la Argentina*. Academia nacional de agronomía y veterinaria, Buenos Aires.
- DE LA SOTA MD. (2005) Manual de procedimiento en el transporte de animales. *SENASA*
- DE PARRAS PJ. (1752) Dieciocho mil yeguas, *In: TABOADA, G.C. (Editor) El Caballo Criollo en la Historia Argentina: siglos XVI a XIX*, Planeta, p. 18-19.
- DERAGA D. (2007) El caballo y el deporte. *Ens. Sobre Deport. Perspect. Soc. E Históricas CUCSH Univ. Guadalaj. Ed Guadalaj. México.*, 193–209.
- DERIU E. (2015) Images du cheval à la cour : les programmes iconographiques (Italie-France, XVIe-XVIIe siècles). *Situ*.
- DE UNAMUNO M. (1907) El caballo americano. *La Nación*.
- DIGARD J-P. (2012) Les cultures équestres européennes : définitions, tectonique et implications patrimoniales. *Situ*.
- DOBRIZHOFFER M. (1777) La cría artificial de mulas y sus propiedades, *In: TABOADA, G.C. (Editor) El Caballo Criollo en la Historia Argentina: siglos XVI a XIX*, 1999, Planeta, p. 26-32.
- DOLIGEZ P., SCEMANA DE GIALLULY S., LANSADE L., VIDAMENT M. (2014) Enquête sur la perception du bien-être du cheval. *Equ'idée.*, 1-10.
- D'ORBIGNY A. (1826) Caballos en las provincias del Plata, *In: TABOADA, G.C. (Editor) El Caballo Criollo en la Historia Argentina: siglos XVI a XIX*, 1999, Planeta, p51-58
- DOWDALL CR. (2003) *Criollo, el caballo del país*, Buenos Aires, Vasquez Mazzini. ed.

- DUBY G. (1954) La révolution agricole médiévale : Séances des 1er et 2 avril 1954. Présidence de M. A. Gibert. M. Laferrère, Secrétaire. *Rev. Géographie Lyon*, **29**, 361-366.
- EISENMANN V. (2010) L'évolution des Equidés, *Etudes mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines*, **41**
- EL DIARIO DE LA REPUBLICA. (2014) Jinetes de San Martín irán por los caminos de la historia [En ligne]. *El D. Republica*. [<http://www.eldiariodelarepublica.com/provincia/Jinetes-de-San-Martin-iran-por-los-caminos-de-la-historia-20141122-0022.html>] (consulté le 18/8/15).
- ELISSALDE R. (2014) Caballos de exportación en tiempos coloniales. *La Nación*. **10**.
- ESCALADA FUENTES A., MÓNICA VB., GARCÍA GALVE L. (2010) Identificación y registro de équidos, *EQUISAN*
- Equirodi, (s.d.) [En ligne], [www.equirodi.com] (consulté le 02/09/2016)
- Facultad de Ciencias Agrarias - Universidad Nacional de Lomas de Zamora (s.d.) [En ligne] [http://www.agrarias.unlz.edu.ar/Por_que_el_6_de_Agosto_es_Dia_de_las_Profesiones_A_gropecuarias.html] (consulté le 13/5/16).
- FALKE G. (2009) Equinoterapia. Enfoque clínico, psicológico y social. *Rev. Asoc. Médica Argent.*, **122**.
- FALKNER T. (1744) El ganado caballar, *In: TABOADA, G.C. (Editor) El Caballo Criollo en la Historia Argentina : siglos XVI a XIX*, 1999, Planeta, p. 16-17.
- FAO. Global Livestock Production and Health Atlas (2011) [En ligne] [<http://kids.fao.org/glipha/>] (consulté le 20/11/15).
- FAVRE H. (2011) Les Incas, *Que sais-je?* vol. **9**
- Fédération Nationale des Courses Françaises (s.d.) [En ligne] [<http://www.fnch.fr/>] (consulté le 26/4/16).
- FERREYRA AI. (2001) La Tierra en Argentina, de la colonia a la organización nacional. Producción historiográfica y fuentes para su estudio. *Am. Lat. En Hist. Econ.*, **8**, 45;61.
- FFE, Fédération Française d'Équitation (2016) [En ligne] [<http://www.ffe.com/>] (consulté le 26/4/16).
- FFP, Fédération Française de Polo (2016) [En ligne] [<http://www.francepolo.com/>] (consulté le 04/11/16).
- FLETCHER B. (2010) La FIVAL en sommeil [En ligne]. *L'Eperon.fr*. [<http://www.leperon.fr/Cheval-de-A-a-Z/Politique/La-FIVAL-en-sommeil>] (consulté le 26/4/16).
- FLORIA PN. (2002) El desierto y la cuestión del territorio en el discurso político argentino sobre la frontera Sur (1853-1879). *Rev. Complut. Hist. América.*, 139–168.
- FLORIA PN. (2004) Continuidad y fin del trato pacífico con los indígenas de la pampa y la Patagonia, en el discurso político estatal argentino (1853-1879). *Anu. IEHS Inst. Estud. Histórico Soc.*, 517–537.
- FLORI J. (1992) Philippe CONTAMINE —Histoire militaire de la France : Des origines à 1715, Paris, P.U.F., 632pp. *Cah. Civilis. Médiév.* 1993, **36**, 299–301.
- FONDS EPERON (2015) Charte Bien Être Équin : L'engagement de toute la filière cheval.
- FRADKIN RO. (2003) Centaures de la Pampa. Le gaucho, entre l'histoire et le mythe. *Ann. Hist. Sci. Soc.*, 109-133.
- FRANC C. (2008) L'action de masse de la Cavalerie de la Grande Armée [En ligne]. *St.-Cyr.org*. [<http://www.saint-cyr.org/fichiers/histoire/l-action-de-masse-de-la-cavalerie-de-la-grande-armee.pdf>] (consulté le 10/11/15).
- FRANCEAGRIMER. (2011) Le commerce international de la viande chevaline : deux décennies d'échanges, *Les synthèses de FranceAgriMer*, **11**.
- France Galop - courses hippiques de galop (s. d.) [En ligne] [<http://www.france-galop.com/>] (consulté le 26/4/16).

- FRANZ C. (2010) El Tigre de los Llanos. *El País*.
- FRIEDRICH NO. (2012) Bienestar Animal. *Información Veterinaria (CMVPC)*, Córdoba, **170**:41-43 y **171**:42-44.
- FUMAGALLI A., ORTEGA F. (2011) Caballos Criollos del INTA : Su doma.
- GENOUD JM. (2007) El cuidado de los caballos en potreros y en el campo. *La Nación*.
- GENTILE LAFAILLE, M.E. (2002) Los caciques uti. *BIRA*, **29** ; 31-56.
- GINGRAS S. (2006) Béatrice GALLINON-MÉLÉNEC (dir.), Homme/Animal : Quelles relations ? Quelles communications ? *Commun. Inf. Médias Théories Prat.*, **25**, 318-322.
- GIOVAMBATTISTA G., ROGBERG MUÑOZ A., RIPOLI MV., VILLEGAS CASTAGNASSO EE., DIAZ S., POSIK DM., *et al.* (2010) La genética molecular de bovinos y equinos criollos en los albores del siglo XXI. *J. Basics Appl. Genet.*, **21**.
- GRACIANO OF. (2003) Estado, Universidad y economía exportadora en Argentina : el desarrollo de las facultades de Agronomía y Veterinaria de Buenos Aires y La Plata, 1904-1930. *Theomai, Red Internacional de Estudios sobre Sociedad, Naturaleza y Desarrollo*.
- GRACIANO V. (2004) Los caminos de la ciencia. El desarrollo inicial de las Ciencias Agronómicas y Veterinarias en Argentina : 1860-1910. *Signos Históricos.*, 8–36.
- GRECO DE ÁLVAREZ A. (2012) San Martín en el imaginario popular del siglo XIX. *Rev. Hist. Am. Argent.*, **47**, 73-99.
- Groupement Hippique National (s.d.) [En ligne] [<http://www.ghn.com.fr/decouvrir-le-ghn>] (consulté le 28/3/16).
- GUAY J-H. (2015) Perspective Monde [En ligne]. *Perspect. Monde - Univ. Sherbooke*. [<http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMTendanceStatPays?codeTheme=2&codeStat=NY.GDP.MKTP.CD&codePays=ARG&codeTheme2=1&codeStat2=SP.POP.1564.TO.ZS&codePays2=ARG&langue=fr>] (consulté le 28/3/16).
- GUIBERT M., SILI M. (2011) L'Argentine : expansion agricole et dévitalisation rurale, *in: Dynamiques des espaces ruraux dans le monde.*, p. 338–351.
- GUTHRIE RD. (2006) Human-horses relations Using Paleolithic Art : Pleistocene Horses Drawn from Life, *In: Olsen S.L., Grant S., Choyke A.M., Bartosiewicz L. (Editors) Horses and humans : the evolution of human-equine relationship.*, p. 61-77.
- GUZMÁN R.D., (1835) *Historia Argentina del descubrimiento, población y conquista de las provincias del Río de la Plata*, Buenos Aires
- HÉMEURY L. (2009) Le polo argentin, 1919-1939 : entre le gaucho et le gentleman sportif. *Bull. Inst. Pierre Renouvin*. **29**, 63.
- HERRERA C. (2015) Social acceptance of equine ARTs : situation in south America. Présenté à Equine Reproduction Symposium, Paris, 2015.
- Historia de la Facultad (2013) [En ligne]. *Fac. Cienc. Agrar. For. Univ. Nac. Platas*. [<http://www.agro.unlp.edu.ar/institucional/historia-de-la-facultad>] (consulté le 12/5/16).
- HODACK C. (1999) Les animaux dans la cité : pour une histoire urbaine de la nature. *Genèses*, 156-169.
- HORA R. (2014) El turf como arena de disputa social. Jockeys y propietarios en el hipódromo argentino de fines del siglo XIX. *Anu. Hist. Am. Lat.*, 303-3027.
- IFCE (s.d.) [En ligne] . *Inst. Fr. Cheval Léquitation*. s. d., [<http://www.ifce.fr/>] (consulté le 26/4/16).
- Informes y estadísticas (s.d.) [En ligne] *SENASA* [<http://www.senasa.gov.ar/cadena-animal/equinos/informacion/informes-y-estadisticas>] (consulté le 1/12/15).
- Inconnu, (1972) Argentina, *Editorial Abril*, p1190

- JACOBO RA., STORANI CA., MIRANDA AO., STAMATTI GM., CIPOLINI MF., RESOAGLI JP., *et al.* (2001) Anemia Infecciosa equina en la región noroeste de la provincia de Corrientes. *Com Cient Tecnol SGCyT-UNNE*.
- JEZ C., COUDURIER B., CRESSANT M., MÉA F. (2012a) La filière équine française à l'horizon 2030 : premières réflexions prospectives, *In: 38ème Journée de la Recherche Equine*. 2012, IFCE, p. 79-87.
- JEZ C., COUDURIER B., CRESSANT M., MÉA F., PERRIER-CORNET P., ROSSIER E. (2012b) La filière équine française à l'horizon 2030. *IFCE, INRA*.
- Jockey Club, Sede Social - La historia del Jockey Club (s.d.) [En ligne]. *Jockey Club - Sitio Of.* [<http://www.jockeyclub.org.ar/JockeyNeWeb/HISlahistoria.php>] (consulté le 29/11/15).
- KAENEL P., VALLOTTON F. (2005) Le général et son cheval : figures du pouvoir militaire en démocratie, à l'exemple de la Suisse. *Bull. Cent. Rech. Château Versailles, Eur. Court Soc. 16th 19th Centuries*.
- La Aguada : la cría (2010) [En ligne] [<http://www.laaguadapolo.com/cria/padrillos.html>] (consulté le 29/11/15).
- LAFUENTE PA. (2006) Establecimiento de cría y entrenamiento de caballos pura sangre de carrera [En ligne]. *Monografias.com*. [<http://www.monografias.com/trabajos40/cria-caballos-carrera/cria-caballos-carrera.shtml>] (consulté le 31/10/15).
- LAGARDE B. (2009) Jeremy Black (dir.), Les grands chefs militaires et leurs campagnes. *Rev. Hist. Armées*.
- LAUGIER C. (2015) Principales causes d'avortement chez la jument – mesures de gestion et de prévention, *In: 41ème Journée de la Recherche Équine, De la fécondation au sevrage : Quelle conduite d'élevage?*, Paris, IFCE, FIAP p. 114-125.
- LEBRUN J. (2010) Les enjeux et les perspectives de la filière équine en France. *Avis Rapp. Cons. Économique Soc. Environnemental.*, **9**, 1-55
- LEÓN-GUZMÁN M. (2006) El bienestar animal en las legislaciones de América Latina. *Rev. Defic. Vet. Univ. Nac.*, **24**, 185-221.
- LEONI MS., QUIÑÓNEZ MG. (2015) De gaucho anarquista a caudillo federal, itinerario de la imagen de Artigas en la historiografía correntina. *National University of the Northeast*
- LE PICHON F-G. (1995) Le Cheval de Polo Argentin. Thèse Méd. Vet., ENVN, Nantes, France.
- LESIMPLE C., FUREIX C., HAUSBERGER M. (2014) Bien-être/mal-être chez le cheval : Quelle gestion pour quelle relation à l'homme? *In : 40èmes Journées de la Recherche Equine*. Paris, IFCE
- Letrot.com (2015) [En ligne] [<http://www.letrot.com/fr/>] (consulté le 26/4/16).
- LIZZARRAGA R. (1589) Manadas de caballos y yequas, *In: TABOADA, G.C. (Editor) El Caballo Criollo en la Historia Argentina : siglos XVI a XIX*, 1999, Planeta, p. 7-8.
- LOSINNO L. (2006) Escenarios Productivos en equinos en Argentina, *Universidad Nacional de Río Cuarto*.
- LOSINNO L., AGUILAR J. (2002) Reproducción y biotecnologías en la producción equina, *Universidad Nacional de Río Cuarto*.
- MAC LOUGHLIN BRÉARD G. (2008) From shepherd to polo players, Irish-Argentines from the first to the last chucker, *In: Sporting tradition in Ireland and Latin America.*, Irish Migration Studies in Latin America, Waterford, Ireland, p. 67-73.
- MAJ E. (2008) « Catherine Tourre-Malen, Femmes à cheval. La féminisation des sports et des loisirs équestres : une avancée ? », [En ligne] *L'Homme* [<http://lhomme.revues.org/18492>] (consulté le 29 août 2016).

- MALOSETTI COSTA L. (2014) Style et fonction des portraits des héros de l'Indépendance en Amérique latine. *Nuevo Mundo Mundos Nuevos, Peuples et héros. La production artistique des imaginaires américains.*
- MAMELI L. (2013) De aquí para allá, sin o con caballo. Patagonia, 13.000 años de historia. *Perifèria Rev. Recer. Form. En Antropol.*, **18**, 28–38.
- MANZONI C. (2015) Carne de caballo, un negocio de exportación con alta informalidad. *La Nación.*
- MARQUESTAUT V. (2003) Le cheval de Selle Français, Les indices génétiques appliqués à l'élevage. Thèse Méd. Vet., ENVL, Lyon, France
- MÁRQUEZ C., ESCOBAR A., TADICH TA. (2010) Características de manejo y conducta en caballos estabulados en el sur de Chile: Estudio preliminar. *Arch. Med. Vet.*, **42**, 203–207.
- MARTIJENA JL. (2012) El tratamiento impositivo de la ley 17.117, « Ley de Equinos », Exención en los impuestos nacionales, Mémoire, Universidad Nacional de Mar del Plata, Argentine
- MARTINEZ AC. (2015) La idea de federalismo en las constituciones nacionales de Argentina y Colombia durante la primera mitad del siglo XIX. *Hist. Const.*, 387–404.
- MARTINEZ J.J. (2003) Mujer de a caballo [En ligne]. *La Nación* [<http://www.lanacion.com.ar/466260-mujer-de-a-caballo>] (Consulté le 29/08/2016)
- MASSON C. (2014) Compte rendu de S. NADOT, Rompez les lances! Chevaliers et tournois au Moyen Âge et S. NADOT, Le spectacle des joutes. Sport et courtoisie à la fin du Moyen Âge. *Moyen Age*, **120**, 241-243
- MATA SE. (2010) La Guerra de Independencia en Salta. Güemes y sus gauchos, *In: 1810-1860 La independencia y la organización nacional*, UNSA / CONICET, p. 69-77.
- MCCARTHY J. (2014) As polo season unfolds, luxury brands secure sponsorships [En ligne]. *Lux. Dly.* [<http://www.luxurydaily.com/as-polo-season-unfolds-luxury-brands-secure-sponsorships/>] (consulté le 9/4/16).
- MCSHANE C., TARR JA. (2006) The Horse as Technology: The City Animal as Cyborg, *In: Olsen S.L., Grant S., Choyke A.M., Bartosiewicz L. (Editors), Horses and humans: the evolution of human-equine relationship.*, p. 365-375.
- MercadoLibre Argentina (s.d.) [En ligne] [<http://www.mercadolibre.com.ar/>] (consulté le 26/4/16).
- MEYER C. (2009) La reproduction et l'insémination artificielle du cheval, note bibliographique. Montpellier, *CIRAD*, 1-19.
- MICHELETTI MG. (2010) Primeros esfuerzos historiográficos en defensa de las provincias y sus caudillos: la Historia de López, de Ramón Lassaga. *Rev. Esc. Hist.*, **9**, 1-24.
- MIRISKI P., BIGNON E., LAGARDE E., COTTRANT J-F., PHILIPPE G. (2013) *Le grand guide des ânes*, Edition France Agricole.
- MOM G. (2009) Compétition et coexistence : la motorisation des transports terrestres et le lent processus de substitution de la traction équine. *Mouv. Soc.*, n° **229**, 13-39.
- MONACHESI A. M., TONELLOTTO S. E. (2013) El campo en la ciudad. El paseo gaucho en Bahía Blanca, Argentina. *Rev. Investig. En Tur. Desarro. Local.*, **6**, 1 ; 11.
- MONTES A. (1953) Desde cuando tuvo caballo el Indio? *Voz Inter.*
- MONTEVERDE JJ. (1973) Enfermedades anemizantes de los equinos: Anemia Infecciosa y Piroplasmosis. 121-138
- MONTORY A. (2011) Familias caballares criollos de origen en Argentina, *In: Grandes Caballos del Sur de America.*, **1**, p. 26-41.
- MORÁN D. (2011) Los gauchos de Güemes: Guerras de independencia y conflicto social. *Andes.*, **22**, 0–0.

- MOTIVAR (2016) Nueva Ley y más presupuestos para el SENASA. [en ligne] *Mercado, Opciones y Tendencias de la Industria Veterinaria Argentina* [<http://www.motivar.com.ar/2016/02/nueva-ley-y-mas-presupuesto-para-el-senasa/>] (consulté le 06/09/2016)
- MURRAY E. (2008) Horses and Horseracing An Irish passion in Nineteenth-Century Río de la Plata, *In: Sporting Traditions in Ireland and Latin America, Irish migration studies in Latin America*, 2008, Waterford, Ireland, p. 59.
- MUSÉE DU QUAI BRANLY (2015) *L'Inca et le Conquistador*. Exposition temporaire.
- NITSCH W. (2009) La Argentina a finales de la época del caballo: Imaginaciones literarias de los medios modernos de transporte y de sus efectos culturales. *In: VII Congreso Internacional Orbis Tertius de Teoría y Crítica Literaria*, Nov 2009, La Plata, Argentine.
- Noticias de Caballos (s.d.) [En ligne] *Noti Caballos*. [<http://www.noticaballos.com>] (consulté le 18/8/15).
- OLIVEIRA JEG de., ALMEIDA FQ de., GUEDES CAM., TRIGO PI., SILVA VP., OLIVEIRA CA de A., *et al.* (2015) Asymmetries and similarities in horse production in the Southern of Brazil and Argentina: productivity, health and trade aspects. *Rev. Bras. Saúde E Produção Anim*, **16**, 470-485.
- OLSEN SL. (2006) Introduction, *In: Olsen S.L., Grant S., Choyke A.M., Bartosiewicz L. (Editors) Horses and humans : the evolution of human-equine relationship*, p. 1-8.
- ORLANDO L., MALE D., ALBERTI M.T., PRADO J.L., PRIETO A., COOPER A., HÄNNI C. (2008) Ancient DNA clarifies the evolutionary History of American Late Pleistocene Equids. *J Mol Evol.*, **66**;533-538.
- Ormonde, PSA (s.d.) [En ligne] [<http://www.tbheritage.com/Portraits/Ormonde.html>] (consulté le 2/12/15).
- ORTEGA-PACHECO A., JIMENEZ-COELLO M. (2011) Debate For and Against Euthanasia in the Control of Dog Populations, *In: Kue, J. (Éd.), Euthanasia - The « Good Death » Controversy in Humans and Animals*, InTech.
- OWERS R., MARR C. (2014) World Horse Welfare online collection of research on working equids: Editorials. *Equine Vet. J.*, **46**, 764-765.
- PAQUETTE M. (2012) La représentation du guide national en France et en Allemagne les cas de Napoléon Bonaparte et d'Adolf Hitler., Thèse de l'Université de Sherbrooke, FLSH, Québec, Canada.
- PAREDES RC. (1995) Campaña en la Pampa-apuntes sobre agricultura y urbanización en la Argentina y el Viejo Mundo en la obra de Estanislao Zeballos.
- Paris Hippiques, Sportifs & Poker en ligne (s. d.) [En ligne] *PMU.fr*. [<https://www.pmu.fr/>] (consulté le 26/4/16).
- PASHEN RL., LASCOMBES FA., DARROW MD. (1993) The application of embryo transfer to polo ponies in Argentina. *Equine Vet. J.*, **25**, 119–121.
- PAUCKE F. (1755) Matanza de caballos cimarrones, *In: TABOADA, G.C. (Editor) El Caballo Criollo en la Historia Argentina: siglos XVI a XIX*, 1999, Planeta, p. 20-22.
- PAZ JM. (1819) Mala conservación de los caballos, *In: TABOADA, G.C. (Editor) El Caballo Criollo en la Historia Argentina: siglos XVI a XIX*, 1999, Planeta, p. 37-38.
- PAZ S., AULICINO JM., CASAL GÓMEZ LM., QUINN MC., COSTAS AM. (2010) La evolución del caballo de raza criolla argentina impulsada por los nuevos modelos de uso del equino en el mundo, *In: Las razas puras fuente de riqueza para la cabaña española., Congreso Nacional de Zootecnia*, p. 113-119.

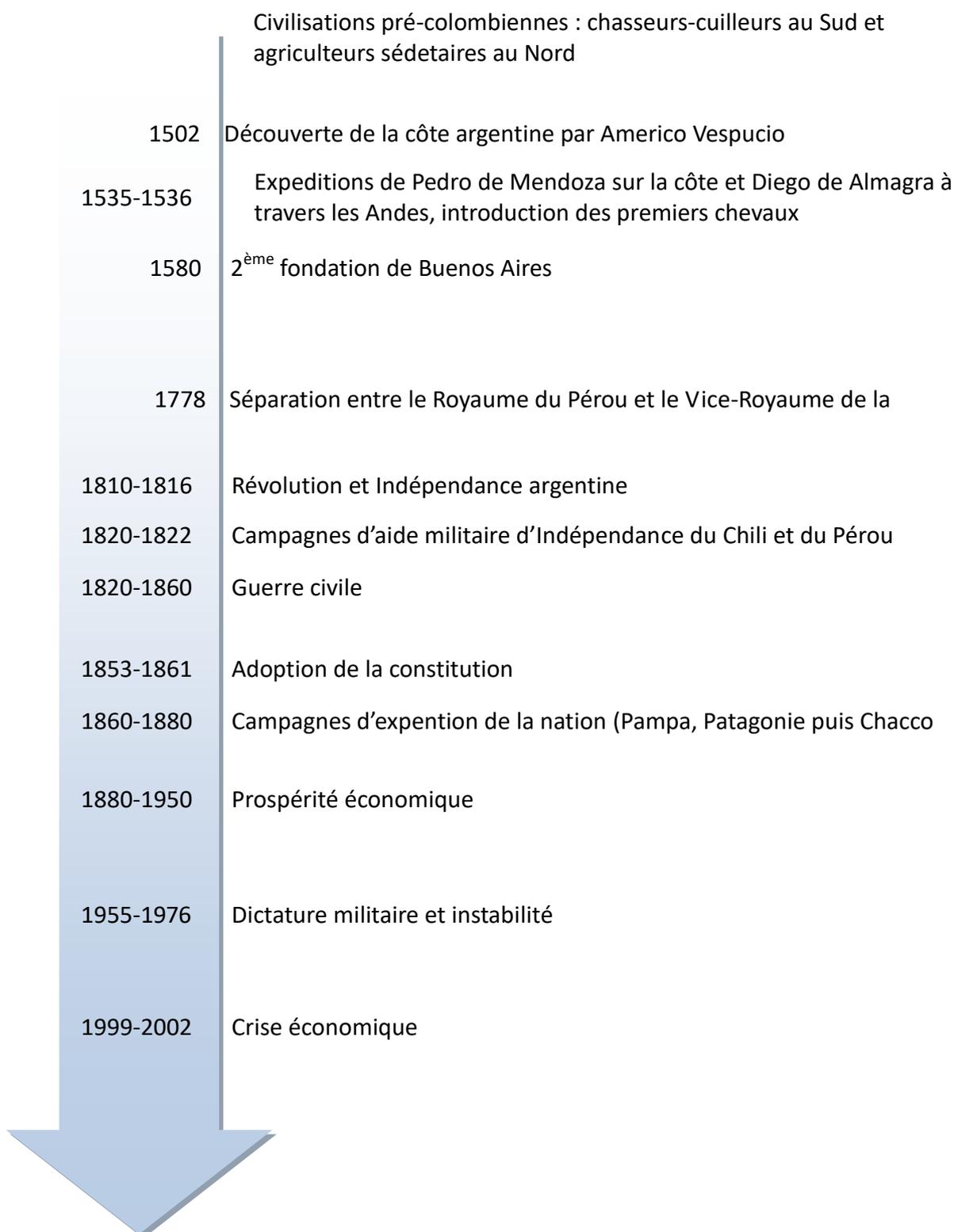
- PAZ S., AULICINO JM., PEREYRA A. (2013) Competitividad de los haras de Sangre Pura de Carrera en función de los Factores Clave de Éxito. *Arch. Zootec.*, **62**, 333–344.
- PERAMÁS JM. (1768) La doma, *In: TABOADA, G.C. (Editor) El Caballo Criollo en la Historia Argentina: siglos XVI a XIX*, 1999, Planeta, p. 23.
- PEREZ OA. (2004a) Breve historia de la veterinaria. *In: Historia de la Veterinaria en el Río de la Plata*.
- PEREZ OA. (2004b) *Historia de la Facultad de Ciencias Veterinarias - Cien años de enseñanza*. Buenos Aires, Editorial Universitaria De Buenos Aires 10-125.
- PEREZ OA. (2005) *Vida de ilustres caballos*. Santa Fe, Colegio de Médicos Veterinarios.
- PERRONE G., GIMÉNEZ R., SANSOT T., GONZÁLEZ G. (2014) Prácticas de alimentación de equinos de carreras de trote. *Rev. Vet. Argent.*, **XXXI**.
- PERRY G. (2015) 2014 Statistics of embryo collection and transfer in domestic farm animals. *IETS Data retrieval committee, International Embryo Technology Society*.
- PIEL J. (1989) Région et Nation en Amérique Latine : Le cas du « Norte » argentin (Tucuman, Salta, Jujuy) de 1778 à 1914. *Bull. Inst. Fr. Etudes Andin.*, **18**, 299-350.
- PIERRE É. (2007) Réformer les relations entre les hommes et les animaux : fonction et usages de la loi Grammont en France (1850-1914). *Déviance Société.*, **Vol. 31**, 65-76.
- PIERRI AR., RUCKAUF CF., PEREYRA ARANDÍA DE PÉREZ PARDO EH., PIUZZI E. (1995) *Promoción y fomento de la Producción de Carne Equina para Consumo. Autoridad de aplicación. Funciones*. Ministerio de Agroindustria, Gobierno Argentino.
- PISANI Í., BUSADER S. (2015) El submundo de las carreras de caballos en la región [En ligne]. *D. Rio Negro*. [http://www.rionegro.com.ar/diario/el-submundo-de-las-carreras-de-caballos-en-la-region-7742861-9574-nota_multifoto.aspx] (consulté le 17/12/15).
- PMH : les hippodromes vont jouer « à guichets fermés » (2015) [En ligne] *Equidia Live*. [<http://www.equidia.fr/live/pmh-les-hippodromes-vont-jouer-a-guichets-fermes/>] (consulté le 26/4/16).
- POULLE-DRIEUX Y. (2012) Ouverture de la première école vétérinaire du monde [En ligne]. *Arch. Fr.*. [<http://www.archivesdefrance.culture.gouv.fr/action-culturelle/celebrations-nationales/recueil-2012/sciences-et-techniques/ouverture-de-la-premiere-ecole-veterinaire-du-monde>] (consulté le 10/5/16).
- PRADO J.L., ALBERTI M.T. (1994) A quantitative review of the horse *Equus* from South America. *Palaeontology.*, **37** ; 459-481.
- PUECH P-F., PUECH B. (s.d.) Le cheval et l'histoire humaine. *Academia.edu*
- RAMAYÓN E. (1882) Nuestra raza primitiva de caballos, *In: TABOADA, G.C. (Editor) El Caballo Criollo en la Historia Argentina: siglos XVI a XIX*, 1999, Planeta, p. 204-226.
- RAPIN A. (1999) L'armement celtique en Europe : chronologie de son évolution technologique du V e au I er. s. av. J.-C. *Gladius.*, **19**, 33–68.
- RAUX P. (s. d.) L'alimentation et la religion au Moyen-Âge.
- RAYNAUD C. (1992) Le cavalier et sa monture - Conventions iconographiques et innovations dans le roman de Tristan en Prose, *in: Le cheval dans le monde médiéval.*, Presses universitaires de Provence.
- REGÚNAGA M., CETRÁNGOLO H., MOZELIS G. (2006) El impacto de las cadenas agroindustriales pecuarias en Argentina : Evolución y potencial. *Capital Intelectual*
- REIS ADP. (2013) Conception biologique complexe : Planification et modèles d'affaires. Le cas du clonage équin. Thèse universitaire, AgroParisTech.
- REPARAZ RUIZ G de. (1947) Le vrai et le faux gaucho. *Bull. Hisp.*, **49**, 455-458.

- RIERA FL., MCDONOUGH J. (1993) Commercial embryo transfer in polo ponies in Argentina. *Equine Vet. J.*, **25**, 116–118.
- ROCHE D. (2010) Les chevaux au 18e siècle. *Dix-Huit. Siècle.*, n° **42**, 232-246.
- RODRÍGUEZ AF. (2010) Las representaciones de la revolución y la independencia en el cine argentino. Tres versiones de San Martín en busca de su contexto. (Axe VI, symposium 26), In: Independencias-Dependencias-Interdependencias, VI Congreso CEISAL. Toulouse, Juin 2010.
- RODRÍGUEZ SALTO JM. (2011) Cría y comercialización de caballos sangre pura de carrera en Estados Unidos. Rapport de fin d'étude en Ingenierie Agroalimentaire, Universidad Católica Argentina, Buenos Aires.
- RODRÍGUEZ U. (2014) La polémica por la doma: ¿tradición o maltrato animal? [En ligne]. *INFOnews*. [<http://www.infonews.com/nota/119913>] (consulté le 27/2/16).
- ROGERS CJ. (2010) *The Oxford Encyclopedia of Medieval Warfare and Military Technology*. Oxford University Press, 1798p.
- ROLLIN BE. (1999) Equine welfare and emerging social ethics. In: AVMA Animal Welfare Forum : Equine Welfare, Albuquerque, New Mexico, p. 1234-1238.
- RUIZ E., DE LINARES G. (2014) Heroes burgaleses.
- SALAS M. (2014) El comercio de mulas, unpreciado negocio del pasado. *La Nación.*, 10.
- SALINAS ML. (2009) Trabajo, tributo, encomiendas y pueblos de indios en el nordeste argentino. Siglos XVI-XIX. *Iberoam. 2001.*, 21–42.
- SÁNCHEZ LABRADOR J. (1772) Los caballos salvajes, In: TABOADA, G.C. (Editor) *El Caballo Criollo en la Historia Argentina: siglos XVI a XIX*, 1999, Planeta, p. 24-25.
- Sanidad equina: nuevas fechas para la acreditación de veterinarios. (2014) *SENASA*
- SCHNERB B., ROCHE D. (2013) - La gloire et la puissance. Histoire de la culture équestre, XVIe-XIXe siècle, Paris, Fayard, 2011. *Hist. Soc.*, **XLVI**, 574-576.
- SCOROLLI AL., CAZORLA ACL. (2010) Demography of feral horses (*Equus caballus*): a long-term study in Tornquist Park, Argentina. *Wildl. Res.*, **37**, 207.
- SESSA A. (1998) *Gauchos*. Sessa Editores, Buenos Aires, 63 p.
- SHF - Société Hippique Française (s. d.) [En ligne] [<http://www.shf.eu/>] (consulté le 26/4/16).
- SILLA R. (2009) El turista: Un nuevo agente en la fiestas rurales neuquinas, Argentina. *Estud. Perspect. En Tur.*, **18**, 318–340.
- SLATTA R. (1986) The demise of the gaucho and the rise of equestrian sport in Argentina. *J. Sport Hist.*, **13**, 97–110.
- SMINK V. (2014) Carne de caballo, el negocio tabú que florece en Argentina. *BBC Mundo*.
- Sociedad Rural Argentina (2009) [En ligne]. *SRA orga, Soc. Rural Argent.* [<http://www.sra.org.ar/>] (consulté le 26/4/16).
- STROUD B. (2012) The year 2011 worldwide statistics of embryo transfer in domestic farm animals. *IETS, International Embryo Technology Society*.
- SUREN-PAHLAV S. A short history of Chogân (Polo) (1998) [En ligne]. *Circ. Anc. Iran. Stud.* [<http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http%3A%2F%2Fwww.cais-soas.com%2FCAIS%2FSport%2Fpolo.htm>] (consulté le 27/11/15).
- THIBIER M. (2008) The worldwide statistics of embryo transfers in farm animals. *IETS, International Embryo Technology Society*.
- TORRES MIGNAQUY E. (2003) Producción de Equinos para Carne en la Meseta Patagónica. Rapport Ministeriel, Dirección de la Ganadería.

- TOURRE-MALEN C. (2009) Évolution des activités équestres et changement social en France à partir des années 1960. *Mouv. Soc.*, **229**, 41.
- TUDELA F. (1992) El encuentro entre dos mundos: impacto ambiental de la conquista. *Nueva Soc.* 1992, **122**.
- Unión de Trabajadores del Turf y Afines (2011) [En ligne] [<http://www.utta.org.ar/>] (consulté le 10/4/16).
- Vétérinaires équins membres de l'AVEF (s. d.) [En ligne] . [<http://www.avef.fr/index.php/adherents-osteopathes-dentistes/veterinaires-equins-membres-de-l-avef>] (consulté le 12/5/16).
- VIAL C. (2009) Cheval et territoire : l'organisation des « amateurs », propriétaires d'équidés de loisir. In : Journées de la Recherche Equine, Les Haras Nationaux, Paris.
- VIAL C. (2011) Les tarifs des prestations de pensions. *Equ'idée*, n°75
- VIALON M. (2015) Fiers destriers : images du cheval de guerre au Moyen Âge. *Situ Rev. Patrim.*
- VIDAL EE. (1819) Carrera de caballos, In: TABOADA, G.C. (Editor) *El Caballo Criollo en la Historia Argentina: siglos XVI a XIX*, 1999, Planeta, p. 35-36.
- VIDAMENT M., RIZO S. (2015) Test de tempérament complets ou standardisé [en ligne], *IFCE* [<http://www.haras-nationaux.fr/information/accueil-equipaedia/comportement-ethologie-bien-etre/appreciation-du-comportement-et-du-temperament/tests-de-temperament-complets-ou-standardises.html>] (consulté le 19/08/2016)
- VILLARD P. (2009) Histoire de l'Espagne, *Que sais-je?* **275**.
- WEBB SD., HEMMING CA. (2006) Last Horses and First Humans in North America, In: Olsen S.L., Grant S., Choyke A.M., Bartosiewicz L. (Editors) *Horses and humans : the evolution of human-equine relationship.*, p. 11-23.
- WERNER BECKER M., GALLO C. (2009) Bienestar animal en equinos destinados al sacrificio: transporte, reposo y aturdimiento, in: *Bienestar animal y calidad de la carne*, p. 259–279.

ANNEXES

ANNEXE 1 : Événements marquants de l'histoire de l'Argentine



ANNEXE 2 : Extraits de « EL GAUCHO MARTÍN FIERRO »

« Soy gaucho, y entiendanlo
como mi lengua lo esplica:
para mí la tierra es chica
y pudiera ser mayor ;
ni la víbora me pica
ni quema mi frente el Sol.

Nací como nace el peje
en el fondo de la mar ;
naides me puede quitar
aquello que Dios me dió :
lo que al mundo truje yo
del mundo lo he de llevar.

Mi gloria es vivir tan libre
como el pájaro del Cielo;
no hago nido en este suelo
ande hay tanto que sufrir,
y naides me ha de seguir
cuando yo remonto el vuelo. »

(...)

« Dios le perdone al salvaje
las ganas que me tenia...
Desaté las tres marias
y lo engatusé á cabriolas.
¡Pucha !... Si no traigo bolas
me achura el Indio ese dia.

Era el hijo de un casique,
sigun yo lo averigüé ;
la verdá del caso jué
que me tuvo apuradazo,
hasta que al fin de un bolazo
del caballo lo bajé.

Ay no mas me ire al suelo
y lo pisé en las paletas ;
empezó á hacer morisquetas
y á mesquinar la garganta...
pero yo hice la obra santa
de hacerlo estirar la geta.

Alli quedó de mojon
y en su caballo salté ;
de la indiada disparé,
pues si me alcanza me mata,
y, al fin, me les escapé,
con el hilo de una pata. »

ANNEXE 3 : Représentation des chefs militaires et statues équestres en France et en Argentine

Le lien d'une nation avec sa population équine repose sur les contacts quotidiens que chacun entretient avec les chevaux, mais également une part de construction collective basée sur un idéal traditionnel ou encore une représentation historique ciblée sur le cheval. Dans le cadre de la tradition comme dans le cadre de la représentation historique, le rôle militaire du cheval tient une place importante.

Avant le XX^{ème} siècle, le cheval était un élément majeur des forces militaires. Il était fortement présent dans les représentations et l'iconographie militaire. Il faisait en effet partie de la technique militaire d'une époque, indispensable aux représentations de batailles, et mettait souvent en valeur le chef militaire, ces trois éléments (technique, représentation et mise en valeur du chef) étant les fondamentaux de l'iconographie militaire (Lagarde, 2009). Nous étudierons en particulier deux figures contemporaines, dont le traitement iconographique présente de grandes similitudes : le *libérateur* José de San Martín et l'empereur Napoléon Bonaparte.

La chronologie des événements et les échanges entre les élites argentines et le vieux continent placent la Révolution de Mai de 1810 en Argentine dans la continuité de la révolution française. L'œuvre cinématographique *Nuestra tierra en Paz*, diffusée en 1939, soulignait particulièrement ce point et liait de manière causale la prise de la Bastille avec l'ouverture du *Cabildo*, organe de gestion municipale colonial de la ville de Buenos Aires, ouvert à la population le 22 Mai de 1810. De même, l'œuvre a mis en parallèle la campagne d'Italie et la traversée des Alpes de l'armée Napoléonienne et la traversée des Andes vers le Chili de l'armée de San Martín (Rodríguez, 2010). Le film va jusqu'à faire prononcer au général argentin la devise « Liberté, Égalité, Fraternité ».

Les premiers moyens de représentation des chefs militaires ont été les peintures, en particulier les portraits, puis les statues. Les peintures et les sculptures permettaient d'associer un visage à un personnage historique, favorisant une identification collective. Le visage est un support de la mémoire affective, incarne une idée politique et cristallise un sentiment d'appartenance (Malosetti Costa, 2014). Les portraits de chefs argentins étaient réalisés dans un style postcolonial, proche de l'esthétique française postrévolutionnaire (Figure 38, Figure 39). Par ailleurs, ces images permettaient de faire passer un message clair, distinct et facilement diffusable, auprès des masses plus ou moins instruites (Paquette, 2012). En Argentine, les portraits, mais également les drapeaux, ou encore l'uniforme, permettaient de créer une nouvelle culture visuelle associée à la révolution, qui s'opposait aux images du roi d'Espagne. Ces portraits étaient portés en procession, et faisaient parfois l'objet d'une certaine vénération (Malosetti Costa, 2014).

Figure 38 : Représentation anonyme de San Martin, huile sur toile



Source : Musée Historique National de Buenos Aires

Figure 39 : Représentation de Napoléon Bonaparte au pont d'Arcole, huile sur toile par Antoine-Jean Gros, 1796



Source : Château de Versailles

La traversée des Andes et la traversée des Alpes ont toutes deux donné lieu au même type de traitement iconographique. Dans un premiers temps, une version idéalisée de la traversée a été mise en scène (**Erreur ! Source du renvoi introuvable.** Figure 40, Figure 41). L'utilisation récurrente du cheval blanc dans le tableau représentant San Martín est considérée comme une référence au tableau de Napoléon Bonaparte, le général argentin n'ayant jamais publiquement monté un cheval en particulier. Ses chevaux appartenaient à l'ensemble de la cavalerie de son armée et il ne s'autorisait pas de traitement de faveur (Perez, s. d.). Cette version différait des réalités historiques : le général argentin comme l'empereur français ont passé le plus gros de la traversée sur le dos d'une mule, tirillé par la faim et le froid. Ces réalités historiques ont été peintes par ailleurs, mais plus tardivement et sont moins diffusées (Figure 42, Figure 43), (Brejov, s.d., Perez, s.d.).

Figure 40 : Napoléon traversant les Alpes, huile sur toile, par Jacques-Louis David, 1800



Source : Musée national de Malmaison

Figure 41 : Traversée des Andes (San Martín et O'Higgins), huile sur toile par Martín Boneo, 1865

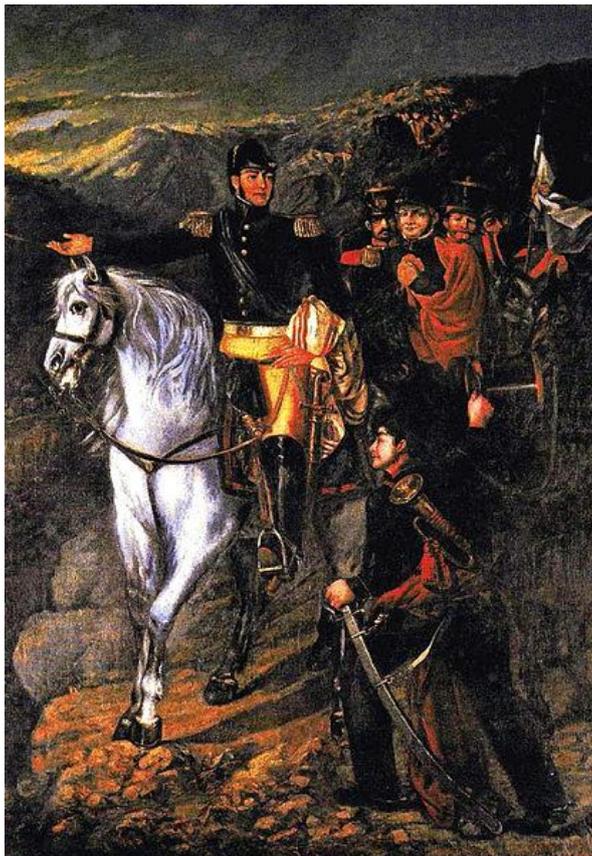


Figure 42 : Bonaparte franchissant les Alpes, huile sur toile par Paul Delaroche, 1848



Source : Musée du Louvre

Figure 43 : Détail de Marche des Andes, Huile sur toile par Franz Van Riel, 1948



Source : Musée du régiment de Grenadiers à Cheval

A la fin du XIX^{ème} siècle, l'Argentine a été marquée par une forte immigration et la montée du nationaliste. De très nombreuses statues du libérateur ont alors été inaugurées en grande pompe (Bertoni, 1992 ; Greco de Álvarez, 2012). Il s'agissait en très grande majorité de statues équestres pour le général argentin, alors que les statues de Napoléon Bonaparte comptaient beaucoup de bustes, et quelques statues équestres. Plus de 60 statues équestres de San Martín existent à travers le monde. Les grandes villes argentines s'en sont toutes dotées, entre la fin du XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème}, mais on en retrouve également à Paris, Madrid ou encore New-York (Bolcatto, 2010 ; Greco de Álvarez, 2012).

Au cours du XIX^{ème} siècle, le rôle de la cavalerie dans les armées françaises et argentines était semblable. La vitesse des troupes permettait des mouvements rapides, participait à la logistique et au renseignement (Brejov, s. d. ; Schnerb, 2013). Par ailleurs, la cavalerie utilisée en masse permettait des attaques stratégiques, à travers le nombre, la vitesse et la puissance des attaques. On retrouve cette utilisation dans la Grande Armée de Napoléon comme parmi les *caudillos* argentins et leurs troupes de gauchos. Beaucoup de chefs argentins ont d'ailleurs vécu des expériences militaires en Europe, à l'instar du général San Martín, et ont apporté le meilleur des techniques militaires européennes en Argentine (Franc, 2008 ; Franz, 2010).

L'importance effective de la cavalerie dans les armées régulières du XIX^{ème} siècle était plus élevée en Argentine, grâce à une grande disponibilité de chevaux. Par exemple, pour les grandes campagnes de la Grande Armée Napoléonienne, l'objectif était fixé à 20% de cavalerie mais la pénurie de chevaux, en particulier lors de la campagne de Russie, a fait chuter le pourcentage de cavalerie aux alentours de 13% (Franc, 2008). En Argentine, pour la campagne des Andes, les effectifs de cavalerie ont atteint 27% de l'armée. Ce chiffre ne prenant en compte que les chevaux, utilisés pour le combat, et non les mules utilisées pour le transport (« Clarín Digital - SAN MARTIN Los documentos del cruce », s. d.).

La guerre d'Indépendance et la campagne des Andes ont été associées iconographiquement à la cavalerie. Cette grande victoire a participé à la construction symbolique de la légende qui entoure les régiments de cavalerie de San Martín. Par ailleurs, la récupération politique de la figure de San Martín et du gaucho, soldat de l'Indépendance, à la fin du XIX^{ème} siècle, ont permis

d'augmenter et de diffuser le côté légendaire de la cavalerie de l'Indépendance. En France, la cavalerie a tenu une place stratégique dans de nombreuses batailles mais n'est pas associée spécifiquement à un événement historique majeur.

Plus encore, en Argentine, les prouesses de l'armée de l'Indépendance sont associées spécifiquement au cheval Criollo (Brejov, s. d. ; Dowdall, 2003). Cette race apparaît en effet comme l'équivalent animal de l'argentin issu de l'immigration, du métissage et de la vie dans les grandes plaines argentines, qui s'oppose aux espagnols. Cette association est d'autant plus forte que les victoires sont en partie attribuées aux qualités des chevaux criollos et des cavaliers argentins, les espagnols étant décrits comme de mauvais cavaliers (Brejov, s. d.). En revanche, en France, la cavalerie n'est pas associée spécifiquement aux races de chevaux élevés en France.

Au XXème siècle, le rôle stratégique de la cavalerie s'est effacé face à la motorisation. Le rôle tactique de renseignement a persisté au cours de la première Guerre Mondiale, en Europe, mais a fini également par disparaître (Franc, 2008 ; Schnerb, 2013). De nos jours, la cavalerie a un rôle équivalent en France et en Argentine, soit en majorité un rôle de représentation, que ce soit pour la Garde Républicaine ou le Régiment de Grenadiers à cheval de San Martín (Figure 44, Figure 45).

Figure 44 : Régiment des grenadiers à cheval lors du défilé du bicentenaire de l'Indépendance



Source : « Bicentenario »

Figure 45 : Garde républicaine, défilé du 14 Juillet 2013



Source : « Défilé du 14 juillet 2013 »

RÔLE HISTORIQUE DU CHEVAL DANS LA STRUCTURATION DE L'ARGENTINE ACTUELLE

NOM et Prénom : FROSSARD Lucie

Résumé

Ce travail de recherches bibliographiques a pour but de comprendre comment s'est construite la filière équine Argentine depuis l'introduction des chevaux en Amérique du Sud, et de comparer les filières équines argentine et française, pour en comprendre les ressemblances et les différences.

L'introduction des chevaux en Amérique du Sud au début du XVIème siècle a été suivie par une multiplication exponentielle des troupeaux de chevaux devenus sauvages, permettant aux colons de disposer d'une ressource agricole très abondante. La production de viande, la disponibilité de chevaux de travail et le commerce de mules sont ainsi au cœur de toute l'histoire Argentine : construction de l'Empire colonial, guerre d'Indépendance argentine, et naissance de l'État argentin.

L'Argentine moderne est marquée par la diversification de la filière équine où le turf et le polo ont pris une place considérable, tant symbolique de l'Européanisation des sports équestres qu'économique. Le cheval est également au cœur de la culture argentine, à travers la tradition du gaucho.

Contrairement à la France où l'État est historiquement un élément moteur dans l'organisation et l'orientation de la filière équine, la filière argentine a été structurée autour des demandes du marché national et international. La relation entre l'homme et le cheval est également différente, l'argentine étant plus marquée par l'aspect utilitaire des chevaux, même si de nombreux échanges se réalisent, en particulier en termes de pratiques de débouillage.

Mots clés

ARGENTINE / HISTOIRE / ECONOMIE / FILIÈRE EQUINE / GAUCHO / POLO / COURSE HIPPIQUE / VIANDE CHEVALINE / EQUIDE / CHEVAL

Jury :

Président : Pr.

Directeur : Dr DE PAULA REIS Alline

Assesseur : Pr ROBERT Céline

HISTORIC ROLE OF THE HORSE IN THE CURRENT STRUCTURE OF ARGENTINA

SURNAME: FROSSARD

Given name: Lucie

Summary

The purpose of this bibliographic research work is to understand how the equine Argentina industry has been built since the introduction of horses in South America, and to compare the Argentine and French equine industries, in order to understand their similarities and differences.

The introduction of horses in South America at the beginning of the 16th century was followed by an exponential increase in the number of horses which had become wild, providing the settlers with an abundant agricultural resource. Consequently, the production of meat, the availability of working horses and the trade in mules are at the heart of Argentina's history: the construction of the colonial Empire, the War of Independence in Argentina and the Argentine State.

Modern Argentina is marked by the diversification of the equine industry where turf and polo have taken a considerable place, both economic and symbolic of the Europeanization of equestrian sports. The horse is also at the heart of Argentine culture, through the tradition of the gaucho.

Unlike France, where the State is historically a driving force in the organization and orientation of the equine sector, the Argentine equine industry has been structured around the demands of the national and international markets. The relation between human and horses is also different, the Argentine being more marked by the utilitarian aspect of the horse, although many exchanges are realized, especially in terms of practices of breaking horses.

Keywords

ARGENTINA/ HISTORY / ECONOMY / EQUINE INDUSTRY / GAUCHO / POLO / HORSE RACING / HORSE MEAT / EQUINE / HORSE

Jury :

President: Pr.

Director: Dr DE PAULA REIS Alline

Assessor: Pr ROBERT Céline